

DE BAGDAD À TOLÈDE : LE RÔLE DES TRADUCTEURS DANS LA TRANSMISSION DES PATRIMOINES CULTURELS GREC ET ARABE À L'OCCIDENT

Thèse présentée à l'École des études supérieures
et de la recherche
pour l'obtention de la Maîtrise en traduction
par
Ghassan ARIS



Directeur : Jean DELISLE
Université d'Ottawa
École de traducteurs et d'interprètes
1985

TABLE DES MATIÈRES

[Les hyperliens sont en bleu.]

[Remerciements](#)

[Notice biographique de l'auteur de la présente thèse](#)

[Résumé](#)

[Glossaire](#)

[Système de translittération des caractères arabes en caractères latins](#)

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE : BAGDAD

[Introduction](#)

[Chapitre premier – Le contexte historique](#)

[Chapitre II – La civilisation musulmane](#)

- A. L'essor de la vie intellectuelle
- B. La recherche des manuscrits
- C. Al-Ma'mûn

[Chapitre III – La traduction à Bagdad](#)

- A. Fondation de la Maison de la Sagesse
- B. Les nestoriens
- C. Les langues de traduction
- D. Les traducteurs de Bagdad
- E. Les élèves de Hunayn
- F. Les destinataires et les conditions de travail
- G. Les auteurs traduits
- H. Les méthodes de travail
- I. Les problèmes rencontrés
- J. Les problèmes linguistiques
 - 1. Les problèmes grammaticaux
 - 2. Les problèmes terminologiques
- K. La révision et la qualité des traductions
- L. La théorie de la traduction chez les Arabes
- M. Les écrits des traducteurs

[Chapitre IV – Le rôle des traducteurs de Bagdad](#)

DEUXIÈME PARTIE : TOLÈDE

Introduction

Chapitre premier – Le contexte historique

- A. La conquête de l'Espagne par les Arabes
- B. Raisons de la conquête arabe et facteurs qui l'ont facilitée

Chapitre II – La civilisation arabe en Espagne

- A. L'apogée de la civilisation
- B. L'apogée culturel
- C. Le déclin de la civilisation

Chapitre III – Tolède

- A. La composition ethnique
- B. La composition linguistique

Chapitre IV – La traduction à Tolède

- A. Les facteurs qui ont favorisé la traduction à Tolède
- B. La traduction à Tolède
 - 1. L'archevêque Raymond
 - 2. L'École des traducteurs de Tolède
 - 3. Les traducteurs
 - 4. Les méthodes de traduction
 - 5. La qualité de la traduction et les problèmes rencontrés
 - 1. Les problèmes terminologiques
 - 2. Les problèmes linguistiques
 - 3. Les facteurs psychologiques
 - 4. Les omissions
 - 5. Le choix des manuscrits

Chapitre V – Le rôle des traducteurs de Tolède

Chapitre VI – Bagdad et Tolède

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier ma femme et mon fils de la patience et de l'abnégation dont ils ont fait preuve durant la période de rédaction de ma thèse.

Je remercie aussi l'École de traducteurs et d'interprètes ainsi que l'École des études supérieures et de la recherche de m'avoir permis d'entreprendre des études de maîtrise. Je remercie Madame Roda P. Roberts, directrice de l'École de traducteurs et d'interprètes, de ses conseils et de son soutien moral au cours de mon entreprise.

Je remercie aussi les membres du service des prêts entre bibliothèques de la bibliothèque de l'Université d'Ottawa de m'avoir fourni, avec beaucoup de bonne volonté, les nombreux ouvrages et articles dont j'ai eu besoin au cours de mon travail.

Je tiens, enfin, à remercier tout particulièrement Monsieur Jean Delisle, mon directeur de thèse, de l'intérêt sincère qu'il a toujours exprimé, de sa collaboration, de son assistance précieuse et de son amitié.

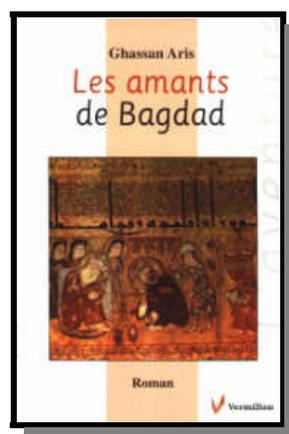
NOTICE BIOGRAPHIQUE DE L'AUTEUR DE LA PRÉSENTE THÈSE

Ghassan Aris est né à Alep (Syrie) en 1946 dans un milieu bilingue arabe-français. Fils de diplomates, il a quitté très tôt son pays natal et a séjourné, tout au long de son enfance, dans plusieurs pays européens (France, Grèce, Espagne, Belgique, Yougoslavie, Chypre, Tchécoslovaquie, Autriche). C'est ainsi qu'en plus de l'arabe et du français qu'il connaissait déjà, il a appris les langues suivantes : l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le serbo-croate et le tchèque. Il a fait ses études primaires et secondaires dans des établissements publics et religieux français. Il a fait ensuite une maîtrise en agriculture à Prague (Tchécoslovaquie). En 1983, il a obtenu un B.A. spécialisé en traduction de l'Université d'Ottawa puis s'est inscrit au programme de maîtrise en traduction.

Grâce aux nombreux voyages et aux séjours dans différent pays, Ghassan apprécie les langues à leur juste valeur. Il s'est rendu compte de l'importance de la traduction comme instrument important de communication.

Ghassan vient d'un pays dont les ancêtres ont joué un rôle déterminant dans la transmission de tout un héritage culturel grâce à la traduction; il est familier avec l'histoire du Moyen-Orient et connaît la langue vers laquelle s'est faite la traduction à Bagdad. Il a donc pu consulter certains documents en langue arabe.

L'auteur a tiré de cette thèse un roman publié aux éditions Vermillon (Ottawa, 2000).



RÉSUMÉ

La présente étude comporte deux parties : 1. La traduction à Bagdad et, 2. la traduction à Tolède. La première partie décrit les conquêtes musulmanes du VII^e siècle, l'établissement de l'Empire arabe puis l'essor de la civilisation arabe à Bagdad. Une fois, la sécurité et la stabilité intérieures établies, les Arabes se sont tournés vers l'activité intellectuelle et, grâce aux contacts avec les peuples voisins, ils ont réussi à acquérir les effectifs nécessaires de traducteurs pour faire traduire les manuscrits grecs, syriaques, perses et indiens qu'ils recherchaient de manière extensive. Grâce au travail assidu des traducteurs de Bagdad, le IX^e siècle fut une ère de traduction au cours duquel les manuscrits furent traduits en masse.

Le résultat de cette activité intellectuelle ne se fit pas attendre longtemps : au X^e siècle, les Arabes avaient acquis la somme de la philosophie et de la science grecques et orientales, et jouissaient de la présence d'un grand nombre d'érudits, de savants et de philosophes qui commentaient les théories empruntées à leurs voisins et les enrichissaient des leurs.

Au VIII^e siècle, un membre de la famille des Omayyades, khalifes déchus de Damas, fonda l'émirat d'Andalousie (Espagne musulmane). Une des plus brillantes civilisations de l'histoire devait s'ensuivre. Au cours de celle-ci, les manuscrits que les Arabes avaient traduits à Bagdad furent transmis par milliers à l'Espagne et constituèrent les impressionnantes collections d'ouvrages des bibliothèques andalouses.

Au IX^e siècle, les Espagnols ont commencé à reconquérir la péninsule ibérique. En 1085, ils occupèrent Tolède. Ayant pris possession des trésors culturels devenus disponibles, les Espagnols ne tardèrent pas à constituer, à Tolède, un corps de traducteurs, auquel se sont joints des érudits venus de tous les coins d'Europe. Sous le patronage de l'Église, des milliers de manuscrits arabes furent traduits en latin.

La transmission de l'héritage classique, enrichi de l'apport arabe, ne devait pas tarder à sortir l'Occident de sa léthargie et à amener l'éclosion de la Renaissance au XV siècle. Ainsi, c'est grâce aux traducteurs que s'est refermée la boucle qui, en passant par Bagdad et Tolède, a relié l'Antiquité à l'Europe moderne.

GLOSSAIRE

Chiisme : Secte musulmane dissidente dont les adeptes, partisans d'Ali, gendre du Prophète, estimaient que la succession de Muḥammad aurait dû revenir à Ali. Par conséquent, ils considéraient les autres khalifes comme illégaux et ont entrepris des insurrections armées contre les orthodoxes. Les chiites sont répandus en Iran et dans d'autres régions du Moyen-Orient.

Dhimma : Terme qui désigne le pacte par lequel la communauté musulmane accorde hospitalité et protection aux membres des autres religions révélées (judaïsme, christianisme, sabéisme) à condition que ceux-ci respectent la domination de l'islam et paient un impôt. On appelle **dhimmis** les bénéficiaires de cette entente et **ahl al-dhimma** (gens du pacte) leur collectivité.

Al-Djāhiz : Né à Basra vers 776, fut poussé dès son plus jeune âge à l'étude par un penchant naturel. Il vécut à Bagdad où il avait accès aux traductions des œuvres philosophiques grecques dont celles d'Aristote. Il a rédigé plusieurs écrits philosophiques dans lesquels il défendait la cause du muʿtazilisme. Le **Kitāb al-Ḥayawān** (Livre des Animaux), véritable anthologie centrée sur les animaux, avec des développements théologiques, métaphysiques et sociologiques, constitue son œuvre maîtresse.

Djihād : Lutte imposée au musulman par le Coran. Il y a deux genres de **djihād** : 1) la lutte armée visant à l'expansion de l'islam et à la protection des musulmans contre leurs ennemis; 2) la lutte intérieure que doit mener chaque musulman afin de vivre selon les principes moraux et les codes dictés par le Coran.

Fihrist : Recueil composé dans la 2^e moitié du X^e siècle par Ibn Ishāq al-Nadīm. Il contient les noms et les biographies de tous les savants, philosophes, dignitaires et hommes d'État musulmans du siècle ainsi que ceux des grands philosophes et savants grecs de l'Antiquité. Il donne aussi une liste des ouvrages scientifiques connus à l'époque, classés par sujets. Chaque ouvrage est accompagné de renseignements sur son auteur. Parmi ces ouvrages, se trouvent les livres traduits du grec, du syriaque, de l'hébreu, du persan et de l'hindou. Le Fihrist donne aussi un aperçu des traducteurs qui ont traduit en arabe les différentes œuvres mentionnées.

Le Fihrist a une grande valeur : il fait la lumière sur l'activité intellectuelle musulmane à son apogée. Il a été traduit et publié à plusieurs reprises.

Ghazu (razzia) : Incursion faite en territoire ennemi ou étranger pour s'emparer de butins de guerre. La razzia était courante chez les tribus arabes d'avant l'islam. Celles-ci la pratiquaient entre elles. Elle cessa après la venue du Prophète et la conversion des Arabes

à l'islam. Ceux-ci acquièrent le sentiment d'allégeance à la "umma" (nation musulmane) et se joignirent au "djihad" (guerre sainte) dans le but de répandre l'islam. C'est ainsi que fut établi l'Empire arabe qui s'étendait de la Chine à l'est jusqu'à l'Espagne, à l'ouest.

Hârûn al-Rashîd : Proclamé khalife en 786, à l'âge de 20 ans, Hârûn al-Rashîd fut un des khalifes les plus célèbres de l'histoire arabe. Les opinions sur son caractère sont contradictoires : certains historiens l'ont représenté comme pieux et grand homme d'État, d'autres comme dissolu et incompetent. En fait, son règne ne fut pas une période de stabilité. En dépit de l'image resplendissante que l'histoire en a gardé, celui-ci fut en réalité une longue suite de troubles politiques qui embrasèrent tant les parties orientales qu'occidentales de l'Empire. Il vit le déclin de l'efficacité administrative et fut le point de départ du déclin et de la désintégration politique de l'Empire. Du point de vue économique, la prospérité et les activités commerciales firent connaître le nom d'al-Rashîd au monde entier. Le faste et la splendeur de sa cour devinrent légendaires grâce au fameux roman des Mille et Une Nuits dont elle fait l'objet.

Hellénisme : Civilisation qui s'est développée hors de Grèce sous l'influence des idées grecques introduites au Moyen-Orient par Alexandre le Grand. Après la désintégration de l'Empire alexandrin, l'hellénisme s'est maintenu et développé dans les grands centres urbains du bassin oriental de la Méditerranée tels qu'Alexandrie et Antioche sur le littoral, Harran et Édesse à l'intérieur. L'hellénisme a été la source principale de connaissances à laquelle ont puisé les Arabes.

Ibn Rushd (Averroès) : Grand philosophe, Ibn Rushd est né dans une famille d'avocats de Cordoue. Son grand-père, son père et lui-même étaient juges à Cordoue. Pendant ses temps libres, il se consacrait à la rédaction d'œuvres philosophiques et de commentaires se rapportant aux théories des grands penseurs de l'Antiquité, Aristote en particulier. Il avait les faveurs de la cour marocaine. Cependant, en raison de ses idées libérales, il subit les pressions des théologiens orthodoxes qui l'accusaient d'hérésie et d'apostasie et fut chassé de Cordoue. Avant sa mort, survenue en 1198, il put retourner à Marrakech. Pendant des siècles, Averroès a été considéré par erreur comme le partisan de la théorie stipulant que la philosophie est véridique et que la religion est fautive. En réalité, Averroès a essayé de concilier entre la foi et la raison dans ses écrits dont les plus importants sont : **Faṣlu-l-makāli fi muwafakāt-l-hikmati wal-sharīaa** (Discussion franche et critique de la conciliation entre la raison et la religion) et son **Tahâfutu-l-Tahâfut** (Incohérence de l'incohérence). Les œuvres d'Averroès ont été traduites par les traducteurs de Tolède (Dominique Gondisalve, Michael Scot, Gérard de Crémone et d'autres traducteurs). À partir de 1217, ses écrits et ses commentaires ont été transmis aux écoles occidentales.

DE BAGDAD À TOLÈDE

Certains de ses principes religieux et philosophiques ont été empruntés et développés par saint Thomas d'Aquin, le grand précurseur de l'esprit scolastique en Europe.

Ibn Sîna (Avicenne) : Né en 980, Ibn Sîna a été grand philosophe et médecin. Il a été plusieurs fois ministre. Il est mort en 1037. Dans ses œuvres, son but est d'amener les théories grecques à un niveau concret. Il a laissé 131 ouvrages authentiques et 110 douteux. Il a pris part au développement de toutes les sciences de son temps et à l'élaboration de doctrines philosophiques. Voici quelques uns de ses écrits les plus importants : **Kitâb al-Shifâ'** (Livre de la guérison), **Kânûn Fil-Tibb** (Canon de médecine), encyclopédie médicale claire et ordonnée, et **Kitâb Al-Nadjât** (Livre du Salut).

Kalîla Wa Dimna : Ensemble de fables indiennes du IV^e siècle ap. J.-C., dont le but était d'enseigner la sagesse aux princes. Les personnages sont des animaux personnifiant les vertus et les vices des hommes. Le livre a été traduit en persan et de cette langue en arabe puis dans les langues européennes. C'est une œuvre littéraire qui a eu beaucoup de succès en Orient et en Occident. C'est d'elle que ce serait inspiré La Fontaine.

Khalife : Chef suprême de la communauté musulmane dont l'organisation intérieure était assurée par l'acceptation et le respect de la "sharîaa" (loi religieuse). Le khalife était le symbole de la suprématie de cette dernière. Comme les autres croyants, il lui était soumis, et, en principe, on ne lui devait obéissance que dans la mesure où il la représentait. Cependant, plusieurs khalifes ont régné en despotes absolus; ils avaient même le droit de vie et de mort sur leurs sujets. Au début de l'Islam, le choix et le serment de fidélité des croyants constituaient à eux seuls l'investiture. Plus tard, à partir du règne des Omayyades, c'est le khalife lui-même qui désignera son successeur.

Kharijisme : Secte religieuse dissidente de l'Islam, qui a remis en question le principe du khalifat tel que pratiqué par les musulmans orthodoxes. Les kharijites, partisans d'Ali, gendre du Prophète contre lequel ils se sont ensuite retournés, forment une secte fanatique et puritaine qui rejette la justification par la foi sans les œuvres. Au cours de l'histoire, ils ont causé beaucoup de troubles au moyen d'insurrections constantes que les khalifes ont dû réprimer par les armes.

Al-Kifti : Né en 1172, dans une famille de juristes, Djamâl al-Dîn abu al-Hasan (ibn) al-Kifti, a reçu une éducation scientifique depuis son plus jeune âge. À l'âge adulte, al-Kifti partit à Alep (Syrie) où il compléta son instruction et travailla dans l'administration gouvernementale locale. Puis, quelques années plus tard, il fut nommé vizir auprès du sultan ayyubite d'Alep. Il mourut en 1248. Son œuvre, **Tarîkh al-Hukamâ'** (Histoire des Sages) est une encyclopédie contenant les biographies des savants et philosophes chrétiens, musulmans, grecs, persans et indiens de l'Antiquité jusqu'au XII^e siècle,

classées par ordre alphabétique. Al-Kiftī donne en détail les noms des ouvrages laissés par tous les grands savants et philosophes ainsi qu'un aperçu des théories philosophiques et scientifiques que ceux-ci ont laissées. Il donne aussi les noms des traducteurs et commentateurs des ouvrages non-arabes.

al-Kur'ân (Coran) : Livre sacré des musulmans. Pour ceux-ci, le Coran est la parole de Dieu, transmise à Muḥammad par l'archange Gabriel. Il est considéré comme le modèle de la littérature arabe. Le Coran est un recueil de préceptes et de dogmes qui constituent la base de la **Sharīaa** (voir Sharīaa), droit musulman.

Mille et Une Nuits (Les) : Recueil de contes arabes dans lesquels se déroulent les récits les plus fantastiques et les plus divers. Les Mille et Une Nuits ont au moins trois origines : l'Iran, l'Irak et l'Égypte. Il a été traduit dans plusieurs langues et a eu beaucoup de succès en Orient et en Occident. Parmi les contes les plus populaires : Ali Baba et les Quarante Voleurs, Saladdin le Marin, et Aladdin et la Lampe Magique.

Mozarabes : Mots dont l'origine arabe, **muṣṭaarab** (arabisé), désignait les Espagnols chrétiens vivant sous la domination musulmane. Les Mozarabes étaient de langue et de culture arabes. Ils ont donné naissance à une littérature de langue arabe et ont conservé des coutumes arabes longtemps après la reconquête chrétienne.

Muutazilisme : École théologique musulmane, fondée au VIII^e siècle par Wāṣil ibn Aaṭa et Aamr ibn Uubayd. Ses adeptes ont adopté en politique une attitude intermédiaire entre Aali, le gendre du Prophète, et ses ennemis. Les muutazilites furent condamnés comme hérétiques par les orthodoxes dont ils combattaient les idées anthropomorphistes, le dogme du Coran incréé et la prédestination. Leur doctrine devint officielle à l'époque abasside (d'al-Ma'mūn à al-Wāthik) et amena une persécution des orthodoxes. Persécutés à leur tour, ils disparurent au XIII^e siècle. Grâce à leurs idées libérales, les muutazilites encouragèrent l'acquisition de l'héritage grec ancien par les Arabes.

Al-Nadīm : Auteur du célèbre **Fihrist** (voir Fihrist) qu'il acheva de rédiger en 987, Ibn Ishāḳ al-Nadīm était fils de libraire à Bagdad et devint libraire lui-même. Dans la librairie de son père, il y avait des scribes qui recopiaient les manuscrits pour le compte des clients. De plus, al-Nadīm allait dans les autres librairies de Bagdad à la recherche des ouvrages rares. À l'instar de toutes les librairies de la ville, celle d'al-Nadīm était un lieu où se réunissaient les érudits afin d'examiner les différents ouvrages et de discuter de sujets philosophiques et scientifiques. Ibn Ishāḳ avait d'ailleurs gagné l'amitié de nombreux grands philosophes de l'époque tels que Yahya ibn Aadi, Ibn Suwar et Iisa ibn Aali. C'est ainsi qu'al-Nadīm, plongé dans la vie intellectuelle depuis son enfance, a pu écrire le Fihrist. Il mourut en 995.

Nestorianisme : Hérésie christologique du V^e siècle, due à Nestorius, patriarche de Constantinople en 428. Les nestoriens répugnaient à attribuer à la nature divine du Verbe incarné ce qui est propre à la nature humaine. Condamné par le Concile d'Éphèse, le nestorianisme disparut rapidement de l'Empire byzantin mais trouva un terrain favorable en Perse où s'étaient réfugiés les nestoriens persécutés. Il devint même la doctrine officielle de l'Église de Perse. Les nestoriens jouèrent un rôle important pendant les premiers siècles de la domination arabe en tant que savants et traducteurs parce que leurs villes étaient des centres où florissait l'hellénisme, particulièrement à partir de l'année 489 où Zénon ferma l'école de philosophie d'Édesse.

Renaissance : Mouvement qui, au XVI^e siècle et pendant une partie du XVII^e siècle, à ressuscité dans la culture européenne les valeurs formelles et spirituelles de l'Antiquité. Elle a constitué une réaction contre l'esprit théologique et autoritaire du Moyen Âge, une redécouverte de l'homme et du monde, l'éclosion de l'humanisme, et a entraîné l'essor de la science et de la culture qui a abouti à la civilisation occidentale.

Risâlah : Missive autobiographique adressée, en 865, par Hunayn ibn Ishâk à Aali ibn Yahya, grand érudit et amateur de sciences. L'original de ce document unique, qui a pour titre : **Lettre de Hunayn ibn Ishâk à Aali ibn Yahya à propos de tous les livres de Galien qui, autant qu'il (Hunayn) sache, ont été traduits, et à propos de quelques uns qui ne l'ont pas été**, se trouve à la bibliothèque de la mosquée Aya Sofya d'Istanbul. Il a été traduit en allemand et publié par G. Bergstrasser (*Hunain Ibn Ishaq Ueber die syrischen und arabischen Galen-Uebersetzungen*, Abh. f.d. Kunde des Morgenlandes (AKM), XVII, 2, Leipzig, 1935).

Sabéens : Membres de plusieurs sectes religieuses de l'époque ancienne de l'Islam. Le nom fut adopté par les adorateurs des astres de Harran qui jouèrent un rôle important dans la transmission du patrimoine grec ancien aux Arabes en tant que savants (astronomes) et traducteurs.

Sassanides : Dynastie nationale perse originaire du Fars, région d'Iran. Ils édifièrent un empire entre 224 et 651 apr. J.-C. Celui-ci s'étendait jusqu'en Syrie et était en état de guerre continue contre les Byzantins. Les Sassanides furent défaits par les armées arabes lors des conquêtes du Moyen-Orient.

Scolastique : Méthode de spéculation théologique et philosophique visant, à l'aide des concepts philosophiques, à la pénétration rationnelle et à la systématisation des vérités révélées. La scolastique s'étendit du IX^e au XVI^e siècle. Elle fut caractérisée par la pénétration de la pensée aristotélicienne dans l'enseignement catholique : les écoles ouvertes par Charlemagne devinrent les véritables foyers de la jeune scolastique. Celles-ci furent

DE BAGDAD À TOLÈDE

relayées par les universités dont celle de Paris, en particulier. La scolastique contribua à la renaissance de la philosophie antique et à la libération de l'Europe du joug de l'emprise religieuse médiévale. L'influence arabe fut prépondérante dans l'introduction en Europe de l'œuvre et des idées d'Aristote; la philosophie juive, influencée par la spéculation arabe fut un des véhicules de la pensée aristotélicienne dans la théologie médiévale. Saint Thomas, dont les **Sommes** s'imposèrent aux écoles par leur clarté, leur cohérence, leur profondeur, à tel point que le thomisme apparaît comme la synthèse de la scolastique. La scolastique toucha à sa fin au XVI^e siècle avec l'éclosion de la Renaissance.

Sharîaa : Droit musulman fondé sur les dogmes et les préceptes du Coran. La sharîaa constitue la base de toute l'activité juridique chez les musulmans.

Soufisme : Ascétisme mystique musulman, qui a donné naissance à des confréries. Les adeptes du Soufisme furent persécutés par les orthodoxes qui conçoivent les rapports de l'homme avec Dieu comme juridiques et non mystiques.

Syriaque : Langue appartenant au groupe araméen des langues sémitiques. Issue de l'araméen oriental, elle est, à proprement parler, le dialecte de la ville d'Édesse, devenu la langue classique des chrétiens de Syrie. Elle deviendra, après le grec, la langue la plus importante d'Orient. Du III^e au VII^e siècle, fleurit une immense littérature, surtout théologique, mais héritière aussi des traditions philosophiques et scientifiques grecques. L'influence grecque s'exerce d'ailleurs sur la langue elle-même, qui admet de nombreux termes grecs. Au VII^e siècle, le syriaque est confiné par l'avance de l'arabe, qui le remplace dans l'usage courant, au rôle liturgique. Cependant, il survit à la conquête arabe comme langue de culture jusqu'au XIII^e siècle en transmettant aux Arabes l'héritage de la civilisation grecque.

Zoroastrisme : Religion dualiste fondée par Zoroastre, connu aussi sous le nom de Zarathoustra, réformateur religieux iranien du VII^e siècle av. J.-C. Le zoroastrisme est fondé sur la foi en deux divinités : les démons, puissances du mal, et les dieux, puissances du bien.

Système de translittération des caractères arabes en caractères latins : Le système adopté dans cette thèse pour la translittération des caractères arabes en caractères latins est emprunté en grande partie aux auteurs de la Bibliographie de la culture arabe contemporaine, Paris, Les Presses de l'Unesco, 1981. À part quelques différences minimes, il ressemble beaucoup au système utilisé par les auteurs de l'Encyclopédie de l'Islam. La translittération utilisée dans cette thèse a l'avantage de faciliter la représentation typographique des divers sons phonétiques arabes.

INTRODUCTION

«Civilisation : Ensemble des caractères communs aux vastes sociétés les plus évoluées; ensemble des acquisitions des sociétés humaines (opposé à **nature, barbarie**). “Tout ce que l’Homme a ajouté à l’Homme, c’est ce que nous appelons en bloc la civilisation” (J. Rostand). [...] » (ROBERT, 1981 : 320).

D’après Le Petit Robert, la civilisation est donc l’ensemble des acquisitions des sociétés et tout ce qui se transmet d’un peuple à l’autre. L’histoire est parsemée de civilisations qui ont émergé, se sont maintenues pendant un certain temps puis ont sombré dans les abîmes de la “ barbarie ”. Mais, alors qu’un peuple perdait sa civilisation, un peuple voisin héritait de son patrimoine, l’assimilait et se civilisait à son tour. Ainsi, l’histoire est une série d’acquisitions et de transmissions : au Moyen-Orient, les Babyloniens ont hérité la civilisation des Sumériens et ont transmis la leur aux Assyriens. Ceux-ci, qui s’étaient civilisés grâce aux Babyloniens, ont transmis leur propre civilisation aux Perses. Dans le bassin méditerranéen, la Grèce a transmis sa civilisation aux Romains et aux peuples du Proche Orient.

Malheureusement, ces acquisitions et ces transmissions ne se sont pas toujours faites de manière pacifique : le plus souvent, elles ont eu lieu à la suite de guerres au cours desquelles l’un des deux peuples rivaux battait l’autre, le réduisait à l’état de pays vassal et s’emparait de son patrimoine intellectuel. Voici une description du “ processus civilisateur ” tel qu’il a eu lieu le plus souvent :

Dans le cas de Sumer et de Babylone :

C’est probablement vers 2370 que Sumer fut conquise par un chef sémitique du voisinage, Sargon I. [...] Petit-fils de Sargon, Narâm-Sin se fit appeler Roi des quatre régions du Monde, mais lui-même fut vaincu à son tour par une armée sumérienne venue d’Our. Our retrouvait donc son rôle de capitale de Sumer, sous une nouvelle dynastie. **Mais vers 1950 av. J. -C., les peuples voisins reprirent l’offensive. Le déclin était proche. La civilisation sumérienne ne devait cependant pas sombrer; elle fut absorbée par Babylone, qui en assimila ce qu’elle avait de meilleur.** [...] (FREY, 1982 : 21).

Dans celui de Babylone et de l’Assyrie :

À la mort de cet homme exceptionnel (Hammourabi), Babylone n'avait pas de successeur qui le vaille. Elle se laissa envahir, d'abord par les Hittites, puis par les Kassites, [...]. Très impressionnés par la civilisation qu'ils découvraient à Babylone, les Kassites décidèrent d'y rester. Ils surent maintenir la prééminence de la grande cité, jusqu'au jour où celle-ci succomba devant la puissance des Assyriens. [...] **Beaucoup plus tard, cependant, ils (les Assyriens) allaient créer un magnifique empire qui s'étendrait de l'Égypte à l'Inde. [...] Ce pays (l'Assyrie) avait depuis longtemps absorbé l'antique Babylone, puis s'était développé avec une sage lenteur [...]** (ibid., 39, 80).

Et, finalement, dans le cas de la Grèce et de Rome :

Une armée romaine sous le commandement de Quintus Flaminius débarqua en Grèce. En 198 et 197 av. J.-C., ce dernier remporta deux grandes victoires sur les Macédoniens, [...]. Soucieuse de maintenir une paix difficile entre la Grèce et l'Asie Mineure, au cours du II^e siècle av. J.-C., l'armée romaine dut intervenir à plusieurs reprises pour rétablir l'ordre et repousser les envahisseurs venus des autres parties de l'Asie. **Les Romains s'efforcèrent de transplanter en Italie la culture grecque. Ainsi, des statues célèbres, arrachées de leur piédestal, furent emportées pour orner les maisons particulières et les jardins des riches Romains, cependant que maîtres et érudits grecs étaient emmenés en esclavage pour enseigner les enfants des patriciens. [...] Ainsi, en important les idées et les usages de la Grèce qu'ils répandirent peu à peu dans tout l'Empire, en les adaptant, les Romains permirent à la civilisation grecque de survivre pour les générations futures. [...]** (ibid., 147, 148).

Ainsi donc, le processus civilisateur n'a pas toujours été un processus harmonieux; il a été la plupart du temps violent. Mais, quand les Arabes ont conquis le Moyen Orient au VI^e siècle, ils ont laissé en place toutes les structures administratives existantes, et les connaissances qu'ils ont essayé d'acquérir, ils les ont acquises de manière pacifique : par la traduction. Les Arabes se sont acharnés à la traduction des manuscrits anciens qu'ils trouvaient dans les territoires conquis et qu'ils obtenaient des Byzantins en échange de faveurs accordées. C'est ainsi qu'ils ont absorbé, à leur tour, mais de manière pacifique, l'héritage classique. Ensuite, c'est ce même héritage, enrichi de leur propre apport, qu'ils devaient indirectement transmettre à l'Occident, au XII^e siècle. Leur contribution a été de mettre à la disposition des Occidentaux, dans les bibliothèques espagnoles, des centaines de milliers de manuscrits grecs traduits en arabe. Il ne restait plus à ces

DE BAGDAD À TOLÈDE

derniers qu'à s'organiser et se mettre à la tâche, ce qu'ils firent d'ailleurs tout de suite après la reconquête.

C'est ce processus de traduction, commencé à Bagdad et achevé à Tolède, qui fait l'objet de la présente thèse. C'est le rôle des traducteurs qui ont combiné leurs efforts afin de transmettre à leurs compatriotes la "sagesse" des Anciens et, selon la définition du Petit Robert, "tout ce que l'Homme a ajouté à l'Homme". Ce sont les méthodes qu'ils ont utilisées, les problèmes qu'ils ont dû affronter au cours de leur travail, les œuvres qu'ils ont traduites, la qualité de leurs traductions, et enfin leur mérite, qui seront traités.

Dans la première partie, c'est de Bagdad qu'il s'agira : d'abord, les conquêtes arabes et la fondation de l'Empire musulman, suivies de l'essor de la civilisation puis de l'ère des grandes traductions. Finalement, le rôle des traducteurs de Bagdad. La seconde partie traitera de Tolède : je commencerai par la conquête de la Péninsule, la fondation du khalifat et l'éclosion de la civilisation puis son déclin et, finalement, la reconquête. Je passerai ensuite à la traduction puis au rôle des traducteurs de Tolède. Avant de terminer la présente thèse, je ferai une étude comparative entre Bagdad et Tolède. Dans la conclusion, je montrerai le mérite des traducteurs de Bagdad et de Tolède.

Première partie

BAGDAD

INTRODUCTION

La civilisation arabe est née au VI^e siècle, le jour où est né l'artisan qui allait façonner l'âme et la pensée de son peuple : Muḥammad. C'est avec lui que commence une des grandes épopées de l'humanité : l'Islam.

Une religion nouvelle, propre aux Arabes¹ : la foi en Allâh, le Dieu unique; c'est tout ce qu'il fallait à ceux-ci, peuple du désert, pour qu'ils se lançassent à la conquête du monde dans le but de porter aussi loin que possible le message d'Allâh. Les Arabes n'ont pas réussi à conquérir le monde mais ils sont arrivés à fonder en un temps record un empire qui s'étendait de la Chine, à l'est, à l'océan Atlantique, à l'ouest, à travers tout le Moyen Orient et l'Afrique du Nord. Encouragés par les victoires successives, les Arabes traversèrent même le détroit de Gibraltar et envahirent l'Espagne. Au sud, ils atteignirent les frontières du Ghana et du Niger.

Les conquêtes terminées, ce sera au tour de la civilisation d'éclorre. Damas, Bagdad et Cordoue, capitales de l'Empire, ont été les témoins d'une des plus brillantes civilisations de l'histoire.

Peuples du désert, les Arabes ne possédaient pas de culture propre; ils ont dû acquérir leurs connaissances de leurs voisins. C'est ce qu'ils se sont acharnés à faire au cours du IX^e siècle, à Bagdad : ils ont traduit toutes les œuvres scientifiques et philosophiques grecques, persanes et indiennes qui sont entrées en leur possession. Jamais le monde n'avait connu d'activité traductrice de cette ampleur. Aristote, Platon, Hippocrate, Euclide, Ptolémée et beaucoup d'autres philosophes furent traduits en arabe. Grâce à la traduction, les Arabes sont arrivés à posséder en un seul siècle ce que les Grecs avaient mis un millénaire à élaborer.

C'est la traduction à Bagdad qui constitue l'objet de la première partie de la présente thèse. Pour commencer, je donne un aperçu historique des conquêtes musulmanes, de la fondation de l'Empire et des dynasties principales. Au deuxième chapitre, je passe à l'épanouissement de la civilisation arabe et à la recherche des manuscrits. Le chapitre III porte sur la traduction, sur ses méthodes, ses problèmes et sa qualité. Il comporte aussi un exposé de la théorie de la traduction chez les Arabes et un aperçu des écrits des traducteurs. Pour terminer, je montre le rôle des traducteurs de Bagdad.

Notes et références

1. Dans la présente thèse, les mots **arabe** et **musulman** sont utilisés sans distinction. Pourtant, ils ne sont pas synonymes : les Arabes sont ceux qui, unis par l'emploi de la langue arabe, possèdent une culture arabe. Les musulmans sont les adeptes de l'Islam; ils ne sont pas nécessairement tous arabes. Mais la **civilisation arabe** du Moyen-Age s'est épanouie dans un cadre arabe, dont la langue arabe et la religion musulmane étaient les éléments de base. On peut donc omettre la distinction entre **arabe** et **musulman** quand il s'agit de civilisation arabe.

Chapitre premier

LE CONTEXTE HISTORIQUE

A. Les conquêtes musulmanes et la fondation de l'Empire

Muhammad naquit vers 570¹, dans la ville de la Mecque, sur la côte de la mer Rouge. À l'âge de quarante ans, il eut ses premières révélations divines et se mit à prêcher. Lors de son apostolat, le Prophète se heurta à l'hostilité de l'aristocratie locale qui pratiquait un polythéisme idolâtrique. Mais, petit à petit, il réussit à gagner des adeptes de plus en plus nombreux dans son entourage. Puis, la nouvelle foi ne tarda pas à se répandre dans la Péninsule arabique. Ainsi, naissait l'Islam, religion qui devait façonner l'âme et l'esprit des Arabes et déterminer la destinée d'une grande partie de l'humanité.

À la mort du Prophète, en 632, les musulmans, pleins de ferveur et d'enthousiasme religieux, se lancèrent à la conquête des régions situées au nord de la Péninsule arabique afin de porter le message d'"Allâh" (Dieu) aussi loin que possible.

Dans leur élan, les armées arabes, encouragées par de rapides et fructueux succès, devaient pousser leurs conquêtes et, en un siècle, atteindre les frontières de la Chine à l'est, l'Atlantique et les Pyrénées à l'ouest, le Niger et le Ghana au sud. Ils devaient ainsi fonder un empire qui allait porter pendant près d'un millénaire le flambeau de la civilisation.

B. L'invasion arabe

Sans les facteurs qui ont facilité leur progression, les Arabes n'auraient jamais pu s'étendre aussi loin qu'ils ne l'ont fait. Certains éléments ont permis aux vagues d'invasions musulmanes de pousser plus loin leurs conquêtes. En voici les plus importants :

1. À l'époque, les deux puissances principales de la région, les Empires byzantin et perse, étaient des ennemis de longue date qui s'étaient affrontés aux cours de deux siècles afin d'étendre leur influence. Ces combats incessants les avaient affaiblis et rendu vulnérables aux attaques des conquérants arabes. Occupés par les conflits qui les opposaient, les deux rivaux ne s'étaient pas rendu compte de la menace que constituait l'Islam;

2. Plusieurs petits royaumes arabes s'étaient constitués sur cette bande de terre au nord de la Péninsule arabique et jouaient le rôle d'États tampons entre les Byzantins et les Perses. Ces deux puissances versaient aux Arabes de la région des subsides afin que ceux-ci combattissent à leur

DE BAGDAD À TOLÈDE

côté. Cependant, lorsque les deux rivaux se furent réciproquement épuisés en combats incessants, ils avaient cessé de subventionner les mercenaires, exigeaient des Arabes le paiement d'un impôt et imposaient leur présence par la force. Aussi, quand les musulmans étaient passés à l'attaque, les Arabes vivant aux frontières des puissances byzantine et perse, las d'être opprimés, avaient accueilli les musulmans plus en libérateurs qu'en conquérants et s'étaient engagés à leur côté pour combattre leurs anciens maîtres;

3. L'apparition d'un certain nombre de grands chefs militaires arabes qui transformèrent les " ghazu " (razzias) traditionnelles entre les tribus en véritables expéditions militaires menées en territoire ennemi. L'un des plus célèbres fut Khaled ibn al-Walid, surnommé le " sabre de l'Islam " qui joua un rôle déterminant lors des premières conquêtes. Lui et d'autres chefs arabes réussirent à unifier les tribus arabes ennemies et à les transformer en une machine de guerre puissante ;

4. La modération et la tolérance dont surent faire preuve les envahisseurs. Le plus souvent, les habitants des régions conquises pouvaient disposer librement de leurs biens, pratiquer librement leur religion, conserver leurs autorités locales moyennant un statut de " dhimmis " (tributaires protégés) et le paiement de la " djizya " (impôt). D'ailleurs, comme l'explique Hunke, cette attitude conciliante des conquérants devait, par la suite, jouer un rôle primordial dans l'éclosion de la civilisation arabe :

[...] Mais ce qui en tout cela est absolument stupéfiant, jamais vu, sinon du temps de Cyrus le fondateur de l'empire perse, c'est le fait que les vainqueurs ne se livrent à aucune destruction. Le fanatisme qu'on leur impute, de même que leur prétendue implacable férocité, ne sont que légendes destinées à semer la frayeur, que pure propagande ennemie démentie par les innombrables preuves de leur tolérance et de leur générosité à l'égard des vaincus. Il n'existe guère de peuple qui se soit comporté avec autant de clémence et d'humanité vis-à-vis de ses adversaires et des " infidèles ". C'est bien en grande partie à cette attitude que les Arabes doivent d'avoir pu influencer et pénétrer si profondément et durablement les peuples qu'ils avaient soumis à leur domination (HUNKE, 1974 : 213).

C. Les Omayyades

En 657, un conflit devait éclater entre Aali, gendre du Prophète, et Muaawiya, gouverneur de

Syrie. Ce dernier réussit à accéder au pouvoir. Il appartenait à la famille des Omayyades qui devait conserver le pouvoir de 661 à 750.

Les Umawiyyyûn (Omayyades)³, qui firent de Damas la capitale de l'Empire, créèrent les conditions favorables au développement d'une culture spécifiquement musulmane. L'arabe devint bientôt la langue officielle remplaçant le grec et le persan encore utilisés dans les territoires conquis. L'Empire musulman connut sous les Omayyades une prospérité qui se reflétait dans le mode de vie des gens à l'époque : dans les villes, la classe dirigeante et l'aristocratie habitaient dans des palais somptueux; à la campagne, on vivait dans des châteaux ressemblant à des forteresses, connus sous le nom de " châteaux du désert " dont les ruines parsèment encore la steppe syro-jordanienne.

Pour l'organisation du gouvernement central et de l'administration des provinces, les Omayyades conservèrent d'abord les services administratifs Byzantins, de langue grecque, puis les remplacèrent graduellement par une organisation neuve employant l'arabe comme langue officielle.

Du point de vue culturel, le règne omayyade, dont le siège était en Syrie, fut une période de contacts culturels intenses entre les Arabes et la culture hellénique locale. Celle-ci imprégna le nouvel empire d'une forte influence byzantine alors que l'ancien monde perse sassanide se trouva, lui, mis à l'écart.

C'est sous les Omayyades que naquit l'art musulman. Les conquérants arabes avaient été frappés par la civilisation byzantine et surtout par les nombreuses et magnifiques églises chrétiennes. Pour éviter que les croyants, éblouis par leur splendeur, ne se détournassent de leur propre religion, les khalifes omayyades firent ériger des mosquées qui rivalisèrent avec les églises chrétiennes les plus belles. En outre, pour donner à Damas, la nouvelle capitale, un aspect somptueux, ils profitèrent des richesses du nouvel empire et de ses ressources humaines; ils firent appel à des artistes et des artisans de tous les coins du pays et même d'au-delà des frontières : sculpteurs de Syrie, ébénistes d'Égypte, mosaïstes de Constantinople, etc.

En dépit de la direction unique et de la prééminence dont jouissait la Syrie, l'Empire subissait les méfaits des antagonismes entre provinces, incarnés bien souvent dans des mouvements religieux extrêmement variés. Ceux-ci empêchaient la croissance d'une idéologie musulmane commune et suffisamment solide pour asseoir le prestige de la dynastie omayyade. Ces dissensions qui allèrent en augmentant, aboutirent, en 750, à la chute des Omayyades et au triomphe de la dynastie abbasside qui tient son nom d'al-Aabbâs, oncle du Prophète.

D. Les Abassides

Les **Aabbâsyûn** (Abbassides) transférèrent la capitale vers l'est. Al-Aabbâs, fondateur de

DE BAGDAD À TOLÈDE

la dynastie installa son quartier général à Hâshimiya, près de Kûfa, en Iraq, où les Abbassides avaient obtenu leurs premiers appuis. Son successeur, al-Manşûr, fonda Bagdad, la nouvelle capitale de l'Empire. Il choisit l'emplacement de la future métropole au carrefour des grandes voies commerciales reliant l'Extrême-Orient à la Méditerranée et à l'Europe. L'endroit était situé là où le Tigre et l'Euphrate, se rapprochant, sont réunis par un système de canaux constituant à la fois une défense naturelle et un remarquable moyen de communications.

On commença à poser les premières pierres de la nouvelle ville en 762. Appelées à participer à l'édification de la nouvelle capitale, toutes les villes de l'empire reçurent l'ordre d'envoyer leurs meilleurs artisans. Près de cent mille ouvriers affluèrent de tous les coins de l'Islam et travaillèrent sans relâche pendant quatre années. Quand la construction fut terminée, al-Manşûr donna à sa nouvelle capitale le nom de Madînat al Salâm (Cité de la Paix) afin de servir de symbole à l'ère de justice qui commençait.

Notes et références

1. Sauf indication contraire, les dates sont celles de l'ère chrétienne.
2. Les mots accompagnés d'un astérisque sont définis à leur première occurrence dans le glossaire.
3. Pour éviter les confusions, les noms des dynasties arabes et les noms géographiques conservent le nom français, non translitéré.

Chapitre II

LA CIVILISATION MUSULMANE

Au IX^e siècle, Bagdad connut une ère de prospérité inégalée à l'époque. Le temps des conquêtes était terminé et l'Empire connaissait une paix relative à l'intérieur comme à l'extérieur. Grâce à sa position, Bagdad pouvait profiter des ressources de l'Orient, de l'Occident, de l'Asie et de l'Afrique. Les caravanes traversaient l'Asie centrale et s'arrêtaient à Bagdad avant de faire route vers l'Afrique du Nord et l'Espagne. Les bateaux de l'Empire, dans un constant va-et-vient, reliaient les lointains territoires d'Extrême-Orient aux ports de la mer Rouge déversant sur les quais de la capitale les richesses de tous les coins du monde : soies, encre, porcelaine, épices de Chine; rubis, argent, bois de santal, ivoire et teintures de l'Inde. À ces produits, s'ajoutaient les céréales et le coton d'Égypte, les verreries et les fruits de Syrie, les parfums d'Arabie, la soie et d'autres produits textiles de Perse, les drogues et les bijoux de Byzance, le cuir d'Espagne, les fourrures, l'ambre, le miel et les sabres de Russie et de Scandinavie.

A. L'essor de la vie intellectuelle

C'est avec l'accès au pouvoir de Hârûn al-Rashîd, en 786, que commença vraiment l'âge d'or de la civilisation musulmane. La vie de cour connut alors une époque de gloire et de faste qui l'ont rendue quasi légendaire. Mais ce qui rend cette période de l'histoire musulmane particulièrement importante, c'est l'essor de la vie intellectuelle.

N'ayant à l'origine que bien peu de science ou de philosophie, l'Arabe était cependant doué d'une curiosité intellectuelle remarquable. Aussi, ne devait-il pas tarder à hériter des cultures et des civilisations plus anciennes des divers peuples qu'il avait conquis ou avec lesquels il était entré en contacts. En Syrie, il avait adopté la civilisation hellénique; en Iraq, il héritait la culture persane et subissait l'influence des cultures hindoue et chinoise.

Au contact des civilisations qui fleurissaient dans la région, les Arabes furent pris d'une soif de connaissances; ils se mirent à l'école des sciences et de la philosophie grecques. " En quelques décades, ils réussirent à assimiler ce que les Grecs avaient mis des siècles à développer " (HITTI, 1950 : 98). Ils puisèrent aussi aux sources de cultures persane, hindoue et chinoise, mais ce qu'ils ont emprunté aux Grecs constitua de loin la majeure partie du patrimoine culturel acquis. Cela était dû au fait qu'à l'époque où les Arabes conquièrent le Moyen-Orient, l'hellénisme était sans aucun doute l'héritage intellectuel le plus précieux qui fût à l'époque.

L'hellénisme avait été introduit au Moyen-Orient par Alexandre le Grand en 331 avant J.-

DE BAGDAD À TOLÈDE

C.. Après la fermeture des écoles de philosophie d'Athènes en 529 de notre ère, Alexandrie devait prendre la relève d'Athènes comme centre de rayonnement culturel et exercer son influence sur tous les grands centres urbains de la région tels qu'Antioche, Édesse, Harran et Nissibis, en Mésopotamie. Une fois l'Empire arabe établi, l'influence grecque devait devenir la plus importante de toutes les influences étrangères. “ La pénétration de la pensée grecque fut immense dans tous les domaines de la pensée arabe, même dans ceux où la résistance fut la plus vive : philologie, jurisprudence, et théologie. Le miracle grec a été reconnu par tous ” (BADAWI, 1968 : 13). D'ailleurs, les philosophes musulmans considéraient la philosophie grecque comme “ une maison du trésor de la vérité, comme une sorte d'Écriture sécularisée ” (WALZER, 1971 : 22).

En quoi consistait cet héritage que les Arabes ont voulu assimiler?

En voici une description donnée par Walzer :

C'était le syllabus ou l'abrégé didactique des écoles philosophiques grecques de l'Empire romain tardif. Il avait été établi après Plotin, surtout par son disciple, commentateur et éditeur Porphyre et par d'autres, à partir du début du IV^e siècle de notre ère, et il subsistait d'une façon ou d'une autre dans les villes d'origine grecque du Proche-Orient, tombées, depuis le VII^e siècle, sous la domination musulmane. Cette philosophie, fondée essentiellement sur les œuvres de Platon et d'Aristote, comprenait la logique formelle et la logique démonstrative, les discussions sur l'erreur et sur les arguments purement dialectiques et rhétoriques, les sciences naturelles, c'est-à-dire les notions essentielles de la physique, de l'astronomie, de la météorologie, de la biologie, de la psychologie ainsi que de l'éthique et de la théorie politique. Elle était donc presque encyclopédique et renseignait sur tout ce qui méritait d'être connu (WALZER, 1971 : 11).

Quelles étaient les raisons qui ont poussé les Arabes à acquérir le patrimoine intellectuel grec?

Ce qui incita les Arabes à acquérir des connaissances nouvelles et à développer leur facultés intellectuelles, ce sont les controverses avec des religions et des philosophies en pleine maturité avec lesquelles ils entrèrent en contact dans les régions soumises ou aux frontières de l'Empire : la chrétienté à l'ouest et au nord, et le zoroastrisme à l'est. Ils se mirent alors à rechercher dans la philosophie grecque les arguments propres à justifier leur propre foi et à convaincre les populations autochtones du bien-fondé de la nouvelle religion. C'est ainsi qu'ils furent amenés à développer toute une théologie musulmane inspirée de la pensée spéculative grecque.

DE BAGDAD À TOLÈDE

Les Arabes avaient aussi des raisons pratiques pour acquérir des connaissances scientifiques : la nécessité de guérir les malades et d'éviter les épidémies dans les centres urbains du nouvel empire, d'irriguer le sol afin de pouvoir nourrir la population rapidement croissante des territoires conquis, d'arpenter les terres afin de s'y établir en sédentaires et de les exploiter, d'étudier le mouvement des étoiles afin de s'orienter en voyage, et de déterminer avec exactitude l'heure et le lieu afin de pouvoir prier.

Mais le facteur principal qui poussa les Arabes à se cultiver fut le Kur'ân (Coran), livre sacré de l'Islam. En effet, celui-ci exhortait les croyants à rechercher le " iilm " (savoir). Le Prophète, lui-même, avait incité ses disciples à " se mettre en quête du savoir du berceau jusqu'à la tombe car qui aspire au savoir adore Dieu. L'étude de la science a la valeur du jeûne, l'enseignement de la science celle d'une prière " (HUNKE, 1963 : 222). De plus, Muḥammad a encouragé les Arabes à porter leurs recherches en-dehors de leurs frontières car " la science sert la gloire de Dieu ; toute sagesse vient d'Allâh et renvoie à Allâh. Aussi, acquiers-la d'où qu'elle vienne! Pour l'amour d'Allâh, reçois le savoir, même de la bouche d'un infidèle! " (ibid.)

B. La recherche des manuscrits

Dès lors, il s'agira pour les Arabes d'apprendre et d'étendre leurs connaissances où et de quelque façon que ce soit ; ils s'empareront du butin intellectuel nécessaire à leur instruction et puiseront à toutes les sources de savoir disponibles autour d'eux : grecque, perse, hindoue et chinoise. Mais ce qu'ils trouvent sur place ne suffit bientôt plus à les satisfaire ; ils se mettent donc à la recherche des manuscrits et des ouvrages philosophiques et scientifiques grecs qu'ils obtenaient des Byzantins soit en guise de réparations de guerre, soit comme rançons pour la restitution de territoires ou de biens confisqués. La livraison de ces manuscrits faisait partie des conditions que les vainqueurs imposaient aux souverains byzantins lors de l'établissement des traités de paix. Ou alors, ces trésors culturels étaient achetés par les princes, les membres de la classe dirigeante et les riches particuliers qui envoyaient des ambassades à Constantinople et dans d'autres régions de l'Empire byzantin afin d'acquérir papyrus et parchemins. Il y avait une rivalité entre amateurs de science et de philosophie, chacun voulant se procurer les manuscrits les plus rares et les plus authentiques (HUNKE, 1963 : 237-239).

Beaucoup de ces manuscrits étaient découverts, dans un état lamentable, dans de vieux temples païens dont l'accès était interdit depuis la conversion des Byzantins au christianisme. Ishâk ibn Shahrâm, cité par al-Kiftî, rapporte qu'après beaucoup de difficultés de la part des Byzantins, il a eu accès à l'un de ces temples, à l'intérieur duquel il a vu " tellement de livres

anciens qu'on aurait pu les charger sur mille chameaux ” (LIPPERT, 1903 : 31¹). Ces manuscrits avaient une grande valeur ; rien ne pouvait gagner l'amitié d'un prince arabe mieux que le don de quelques vieux manuscrits couverts de poussière. La recherche fut si intense que de tous les coins d'Asie mineure, arrivaient à Bagdad des caravanes entières chargées de manuscrits.

Cet intérêt pour les livres et les ouvrages anciens ne tarda pas à amener la constitution de bibliothèques. “ Les bibliothèques sortent soudain de terre comme des champignons. Dès 891, un voyageur compte dans la capitale plus de cent bibliothèques où tout Aali, tout Mohammed peut se faire prêter des livres qu'il a le loisir d'emporter chez lui ou de lire dans la salle de lecture ” (HUNKE, 1963 : 235). Chaque mosquée, chaque hôpital possédait sa bibliothèque. Les volumes se comptaient par centaines de milliers à une période où, en Europe, les rares volumes qu'on possédait étaient protégés dans les monastères hors de portée des laïques.

La passion des livres n'était pas l'apanage d'une élite. Comme tout jeune musulman devait apprendre à lire et à écrire afin de pouvoir lire le Coran, l'usage des bibliothèques était accessible aux membres de toutes les couches sociales.

C'est d'ailleurs cette abondance de manuscrits et d'ouvrages étrangers et la nécessité de rendre leur contenu accessible aux lecteurs de langue arabe qui donnèrent lieu à une intense activité de traduction et firent du IX^e siècle un siècle de traduction.

C. Al-Ma'mûn

À son apogée, la civilisation arabe a connu l'activité intellectuelle la plus intense sous le khalife al-Ma'mûn, fils de Hârûn al-Rashîd. Ce “ libre penseur ” aux tendances rationalistes, surnommé par les musulmans orthodoxes le “ Prince des Incroyants ”, voulait, en s'appuyant sur les ouvrages philosophiques grecs, prouver que la foi et la raison ne se contredisent pas. Selon la légende, il eut un rêve au cours duquel Aristote lui apparut et l'assura que ce qui convient à la raison convient aussi à la religion du moment qu'on croit en un Dieu unique. C'est ce qui incita le khalife à entreprendre la traduction des ouvrages du grand philosophe de l'Antiquité et à propager de manière systématique la science et la philosophie grecques dans l'Empire musulman.

Al-Ma'mûn se distinguait par sa tolérance, sa largesse d'esprit et sa curiosité intellectuelle. Il acceptait qu'on le critiquât et essayait de justifier ses décisions à son entourage à une époque où le khalife régnait en monarque absolu. Fakhry (1983 : 11) relate qu'un jour, on lui amena un sufi (musulman mystique) mécontent des idées libérales du khalife en matière religieuse. Le sufi lui posa la question suivante “ Cette autorité que tu as sur les musulmans, est-ce que tu l'as obtenue par consentement unanime ou bien a-t-elle été simplement imposée à la communauté des croyants? ” À cette question audacieuse qui remettait en question l'autorité du khalife, al-Ma'mûn

répondit d'abord en expliquant que l'autorité politique était indispensable afin que ne régnât pas l'anarchie, puis il affirma qu'il était impossible qu'un souverain obtint l'assentiment unanime de tous les membres de la communauté. Il alla même jusqu'à offrir de quitter le pouvoir si son interlocuteur pouvait trouver une seule personne qui fût acceptée unanimement comme souverain par tous les croyants.

Le khalife présidait des assemblées d'érudits et de théologiens au cours desquelles étaient discutées les questions philosophiques et religieuses les plus délicates dans une atmosphère de liberté et de tolérance entières. Il tenait chez lui des " salons " où se réunissaient les érudits et les philosophes afin de débattre, avec beaucoup de liberté, de questions philosophiques et théologiques. Il a composé plusieurs traités tels que le **Traité sur l'Islam et la confession de l'unité divine** et les **Luminaires de la prophétie**, ainsi que des aphorismes et des adages.

En raison de ses idées " progressistes ", Al-Ma'mûn a pris le parti du mu'tazilisme qu'il déclara en 827 doctrine officielle. Malgré sa tolérance et sa largesse d'esprit, il dut faire pression sur la majorité orthodoxe de la population qui s'opposait à l'emploi des théories grecques dans l'interprétation des textes sacrés. Il alla même jusqu'à employer la force pour imposer ses idées. C'est en grande partie grâce à lui que l'héritage grec est passé aux Arabes. Il a créé les conditions favorables à la transmission des théories philosophiques et scientifiques grecques, et a encouragé et patronné la recherche scientifique et la traduction. Il est considéré à juste titre comme le plus grand patron des sciences et de la philosophie dans l'histoire musulmane et, n'était-ce lui et l'attitude ferme qu'il a adoptée contre ses opposants, ceux-ci auraient sans doute pris le dessus, banissant l'introduction de toute théorie étrangère à l'Islam, et auraient donné à la civilisation musulmane une toute autre tournure, rendant ainsi difficile, peut-être même impossible, la transmission du patrimoine intellectuel grec. C'est d'ailleurs ce qui devait se passer à partir du X^e siècle où l'on limita le " iilm " (savoir) à la connaissance du Coran.

Notes et références

1. Relativement aux citations tirées d'al-Kiftî, la pagination correspond au texte arabe. Ces citations ont été traduites de l'arabe par l'auteur de la présente thèse.

Chapitre III

LA TRADUCTION À BAGDAD

Les Omayyades se sont surtout occupés d'affermir le pouvoir arabe dans les régions conquises. Ils ont dû mener des guerres continues contre les Byzantins. Ils ont aussi dû remédier à des troubles intérieurs parce qu'une grande partie de la population les considérait comme les usurpateurs du pouvoir, celui-ci devant revenir de droit à Aali, gendre du Prophète. Tous ces facteurs, qui ont maintenu le long du règne omayyade une instabilité constante, ont rendu difficile le développement des sciences et de la philosophie.

Les Omayyades s'étaient surtout intéressés aux œuvres littéraires qui servaient à glorifier leurs victoires militaires et ne s'étaient pas beaucoup occupés de traduction. Celle-ci avait surtout été une affaire individuelle limitée ; elle avait principalement servi à satisfaire la curiosité intellectuelle de quelques princes et membres de la classe dirigeante. Un des rares promoteurs de traduction sous les Omayyades fut Khâlid ibn Yazîd, gouverneur d'Égypte. C'est justement grâce à son séjour en Égypte qu'il devait sa prédilection pour l'alchimie et les sciences naturelles. Il avait ordonné à des savant d'Alexandrie de traduire des ouvrages d'alchimie et de médecine écrits en grec ou en copte, largue des chrétiens d'Égypte. Madkour se fonde sur le Fihrist d'Ibn Ishâk al-Nadîm pour affirmer que " telle est la première traduction en date qui ait paru dans le monde musulman " (MADKOUR, 1969 : 27).

Parmi les premières traductions arabes, datant de la période des Omayyades, on trouve aussi celle du **Kunnash**, compendium médical rédigé par le médecin alexandrin Aaron. Cet ouvrage avait acquis une grande renommée chez les Syriques. Il fut traduit par le médecin juif Masarjawaih sous le règne du khalife Marwân (683 - 685).

Ce n'est qu'avec l'accession des Abbassides au pouvoir et le déplacement de la capitale à Bagdad, que commença pour les Arabes une ère de stabilité et de sécurité relatives qui permit l'essor des activités intellectuelles. Celles-ci n'étaient d'ailleurs plus, comme sous les Omayyades, l'apanage d'une élite mais, comme l'affirme Madkour, devinrent à la portée de toutes les couches sociales :

Renan soutient - et M. Carra de Vaux après lui - que la science et la philosophie n'ont vécu en Orient que sous la protection de certains princes. Mais à côté de ces princes, il y avait un public qui aimait à s'instruire ; les mosquées et les réunions privées étaient des lieux de recherches, au même titre que les grands palais des khalifes. Si les cours avaient spéculé pour elles seules, leur spéculation n'aurait jamais dépassé leur cercle (MADKOUR, 1969 : 28, 29).

DE BAGDAD À TOLÈDE

Le développement des sciences et de la philosophie fut accompagné de l'essor de la traduction qui " était pendant le temps abbasside, un effort soutenu par un peuple, non par des individus [...] " (CHAHINE, 1972 : 22). À Bagdad, l'ère des traductions s'étend sur trois périodes différentes :

1. La première période commence sous le règne du khalife al-Manṣūr (754 - 775) et se termine sous le règne du khalife Hārūn al-Rashīd (786 - 809). Elle s'étend à peu près de 752 à 811. C'est à cette période-là qu'appartiennent les pionniers de la traduction arabe tels qu'Ibn al-Muḳaffaa, Theodore abu Kurrah et Ibn al-Biṭriḳ.

Les Arabes, qui se sont mis à traduire pour des raisons pratiques, se sont d'abord penchés sur les textes qui leur étaient d'utilité immédiate comme les sciences en général et la médecine en particulier. Ce n'est que plus tard qu'ils s'intéressèrent aux textes philosophiques. Ils manifestèrent aussi de l'intérêt pour les aphorismes et les traités de morale d'Hippocrate, de Socrate, de Pythagore et d'autres penseurs grecs. Ceux-ci furent identifiés aux belles-lettres et étaient très en vogue parmi l'élite intellectuelle de l'époque ; ils étaient considérés comme un raffinement de l'esprit et une manière d'acquérir des principes moraux.

Une des premières traductions faites à Bagdad, fut celle de **Kalīla Wa Dimna**, fables indiennes de Bidpay, dont les personnages sont des animaux personnifiant les vertus morales et les défauts des hommes. Traduites d'abord en persan, elles furent ensuite traduites en arabe par Aabdullāh ibn al-Muḳaffaa (décédé en 757). Celui-ci, un Perse converti du zoroastrisme à l'Islam, a aussi traduit du persan le **Khudai-Nameh** (histoire des rois de Perse) et le **Ayin-Narneh** (Livre de Mazda, biographie d' Anushirwan, empereur perse) ainsi que beaucoup d'autres œuvres littéraires et éthiques. Son fils, Muḥammad, a traduit du persan l'**Isagoge** de Porphyre, les **Catégories**, l'**Hermèneia** et les **Analytiques** d'Aristote. Ces traductions ont une importance spéciale du point de vue historique : ce sont les premières traductions arabes des écrits aristotéliens. C'est aussi au cours de cette première période, qu'al-Hajjaj ibn-Matar traduisit pour la première fois l'**Almageste** de Ptolémée, et les **Eléments** d'Euclide.

Toutefois, en raison de l'absence de traducteurs qualifiés et de la matière suffisante à traduire, Al-Manṣūr, fondateur de Bagdad et premier grand patron de l'activité intellectuelle, ne réussit pas à donner à la traduction l'élan nécessaire. Ce n'est que plus tard, au début du IX^e siècle, que les Arabes se mettront à rechercher extensivement les manuscrits grecs et à constituer des équipes de savants et de traducteurs.

Hârûn al-Rashîd eut plus de succès que son prédécesseur : il réussit à constituer un corps d'érudits et de savants qui contribuèrent à placer la science et la philosophie musulmanes sur la voie du progrès. Comme nous le verrons plus loin, son médecin personnel Yuḥanna ibn Mâsawayh fut un grand traducteur et promoteur de l'activité scientifique. C'est durant le règne de ce khalife que fut traduit par Muḥammad ibn Ibrahim al-Fazari le **Siddhanta** (Sindhind, en arabe), traité indien d'arithmétique qui fut à l'origine de la transmission des chiffres indiens aux Arabes.

C'est aussi durant le règne du fameux khalife que furent entreprises les premières traductions d'ouvrages philosophiques : Yuḥanna ibn al-Biṭrîk traduisit le **Timæus** de Platon et le **De anima** d'Aristote. Ce dernier eut un rôle primordial dans l'introduction d'Aristote et de ses théories dans le monde arabe. Ibn al-Biṭrîk traduisit aussi l'**Analytica priora** et le **Secretum secretorum** (Secret des secrets) d'Aristote. Ces deux œuvres devaient avoir au Moyen-Âge un grand succès auprès des érudits latins (Ibn al-Biṭrîk avait découvert ces manuscrits alors qu'il était à la recherche de la **Politique** sur la demande du khalife). Comme nous le verrons plus loin, la plupart de ces traductions furent ultérieurement révisées et améliorées par Hunayn ibn Ishâk et son école.

Bien qu'étant un grand patron de l'activité intellectuelle, al-Rashîd s'est surtout intéressé à la vie de cour et aux activités divertissantes : la poésie et la musique. Ce n'est que plus tard, sous le règne de son fils al-Ma'mûn, qu'a commencé l'ère des grandes traductions d'ouvrages de philosophie et de sciences;

2. La deuxième période de l'ère des traductions commence avec le règne du khalife al-Ma'mûn (813 - 833) et la fondation de la Maison de la Sagesse. Elle devait s'étendre jusqu'au début du X^e siècle, c'est-à-dire, à peu près de 814 à 916. Les traducteurs, qui avaient acquis de l'expérience dans les domaines concrets et pratiques pouvaient maintenant se tourner vers les domaines abstraits de la philosophie et de la métaphysique. Ils disposaient maintenant d'un nombre beaucoup plus grand de manuscrits grâce aux recherches successives des khalifes. C'est au cours de cette deuxième période que furent traduites la majorité des œuvres philosophiques et scientifiques grecques. De plus, comme nous le verrons plus loin, la qualité des traductions s'étaient beaucoup améliorée.

Parmi les raisons qui ont poussé les Arabes à traduire les œuvres philosophiques, il faut mentionner qu'à la fin du VIII^e siècle, les controverses religieuses avaient atteint un tel degré de subtilité que les arguments employés jusqu'alors pour la défense des dogmes religieux étaient devenus insuffisants. Il fallait alors chercher plus intensivement et plus profondément les éléments philosophiques qui pouvaient s'avérer utiles dans la

DE BAGDAD À TOLÈDE

justification de la doctrine musulmane en face des autres religions. Le Coran ne suffisait plus, par lui-même, à défendre l'islam ; il fallait aux musulmans le soutien d'une dialectique et d'une méthode polémique afin qu'ils pussent trouver et mettre à profit des arguments valables. Les règles de la dialectique aristotélicienne représentaient une arme intellectuelle de choix ; les Arabes se jetèrent donc sur les œuvres de logique et de rhétorique telles que l'**Organon** et les traduisirent dès la fin du VIII^e siècle.

À l'intérieur de l'islam même, l'introduction des théories spéculatives grecques avait créé un schisme entre les " falâsifa " (philosophes), partisans de l'emploi de ces théories dans l'interprétation de la doctrine religieuse, et les partisans de l'orthodoxie qui étaient contre l'étude critique des textes sacrés. Les premiers remettaient en question certains principes religieux fondamentaux tels que la création de l'univers et le caractère éternel du Coran alors que les seconds rejetaient toute spéculation dans le domaine religieux. Ces divisions entraînèrent la formation de différentes sectes et l'élaboration de toute une théologie musulmane dont les idées et la terminologie étaient, au début, empruntées aux Grecs. Même les ennemis des théories " païennes " ont puisé dans les ouvrages aristotéliciens la base de leur discussion et de leur argumentation. C'est d'ailleurs ainsi que la Rhétorique, lois du discours, a fourni aux Arabes les bases de leur éloquence et de leur méthode d'argumentation.

Étant donné que cette deuxième période de traduction est de loin la plus féconde et la plus importante par le volume des ouvrages traduits et la qualité de la traduction, c'est elle qui fait l'objet de la première partie de la présente thèse.

3. La dernière période de l'ère des traductions, qui s'étend à peu près de 900 à 1020, consistait surtout à réviser et à publier de vieilles traductions déjà existantes dans les cercles philosophiques de Bagdad. Cette période se distingue par le niveau élevé de la critique littéraire et des études philologiques entreprises ainsi que par l'intérêt accru pour les études philosophiques et pédagogiques pures. De grands philosophes se sont distingués, tels qu'al-Fârâbî, Abu Sulaymân al-Sidjistânî et Yaḥya ibn Aadi.

Vers le milieu du XI^e siècle, l'ère des traductions était terminée. En deux siècles, les traducteurs arabes avaient transmis à l'Empire musulman presque la totalité des œuvres grecques de philosophie et de sciences.

A. Fondation de la Maison de la Sagesse

Étant donné que, tel que mentionné plus haut, la deuxième période de traduction est la plus importante, c'est à elle que nous retournons.

Pendant le règne d'al-Ma'mûn, les bibliothèques regorgeaient de manuscrits grecs, persans et indiens auxquels les Arabes, qui ne connaissaient que leur langue, n'avaient pas accès. C'est en 830, sur la suggestion de Djibrîl ibn Bachtishu, médecin personnel de Hârûn al-Rashîd et doyen du corps médical de Bagdad lors du règne d'al-Ma'mûn, que ce dernier fonda à Bagdad **Bayt al-Hikma** (Maison de la Sagesse), académie scientifique dotée d'une bibliothèque et d'un centre de traduction, qui "à divers points de vue s'avéra comme la plus importante institution culturelle depuis la fondation du musée d'Alexandrie dans la première moitié du III^e siècle avant notre ère" (HITTI, 1950 ; 100).

La Maison de la Sagesse contenait les manuscrits les plus rares et les plus précieux que les khalifes et les membres de la classe dirigeante avaient mis beaucoup de soin à obtenir. On y trouvait des traducteurs, des copistes et des relieurs. Les traducteurs y étaient logés et leurs œuvres conservées. La Maison de la Sagesse allait permettre un mouvement de traduction intensif qui allait durer un siècle.

Les Arabes étaient les premiers à entreprendre la traduction d'ouvrages de manière si extensive. Lorsque les anciens Romains étaient entrés en contact avec la civilisation grecque, au III^e siècle avant J.-C. et postérieurement, ils avaient eux-mêmes appris le grec et n'avaient pas entrepris de traduction à l'échelle de celle de Bagdad. Cela nous est confirmé dans les lignes suivantes :

On peut dire sans exagération que la culture intellectuelle d'un Romain (du temps de Scipion l'Africain) se mesure à l'étendue de ses connaissances des lettres grecques. Être cultivé, c'est savoir le grec. Par Cicéron, nous pouvons mesurer quelle était la profondeur de cette culture grecque. Il a poussé l'étude du grec aussi loin qu'un Grec de naissance pouvait le faire... Il pense en grec [...] (BERTHIER, 1942 cité par THERY, 1944 : 108).

Théry poursuit " Le fait est certain : on parle grec à l'aube de l'Empire " (THERY, 1944 : 108). À la différence des Arabes qui ont dû traduire du grec, du persan et de l'indien parce qu'ils ne connaissaient que leur langue, les Romains n'ont pas eu besoin de traduire du grec parce qu'ils le parlaient. Ce n'est qu'à partir des IV^e et V^e siècles, quand ils avaient cessé de connaître le grec, qu'ils s'étaient mis à traduire, et les traductions de traducteurs, tels que Rufin, Victorinus,

saint Jérôme et Boèce ont été entreprises à titre individuel. De plus, les Romains ne s'étaient pas intéressés aux œuvres philosophiques grecques ; ils avaient surtout porté leur attention sur les traités de moral et de rhétorique. C'est ce qui ressort des lignes suivantes :

La Romania est une civilisation, elle n'est pas une culture de l'esprit. [...] Dans le domaine de l'esprit, c'est la langue qui aura ses préférences. Il y a des avocats romains parce que la rhétorique est l'art non point de penser, mais de bien parler et de convaincre : il y a le droit romain, parce qu'il trace de grandes routes dans toutes les démarches de l'organisation sociale. Quand, par hasard, un Romain s'aventurera dans le domaine de la philosophie, c'est dans les voies de la pratique morale qu'il s'engagera résolument. Les grandioses constructions métaphysiques d'Aristote et de Platon évoluent dans un idéal trop abstrait pour des conquérants. [...] Une importante conclusion se dégage de ces dernières constatations c'est qu'avant l'arrivée des Arabes à Bagdad, l'empire romain est resté étranger à la véritable pensée philosophique grecque. Ce ne sont pas les Romains qui ont transmis à l'Occident le véritable Aristote. Ayant peu reçu intellectuellement, ils ont peu transmis (THERY, 1944 : 109-111).

De son côté, Walzer confirme aussi que “ rien de comparable, en importance ni en profondeur, aux traductions arabes du grec - qui ne comprenaient ni poésie, ni prose artistique d'aucune sorte - n'avait pas été entrepris avant cette époque dans l'antiquité ” (WALZER, 1971 : 14). Même les Grecs de l'Antiquité n'avaient manifesté aucun intérêt pour les traductions.

Il n'existe aucune version grecque de textes acadiens, égyptiens ou persans, bien que nous ayons connaissance de rapports très suivis entre les civilisations du Proche-Orient ancien et la Grèce. [...] La traduction grecque de la Bible hébraïque qu'on appelle Septante, était un événement isolé ; de plus, elle avait été entreprise à l'intention des juifs d'Égypte, qui ne pouvaient plus comprendre les Écritures dans l'hébreu original, et non pas pour des païens cultivés, désireux de connaître le texte complet de la Bible (ibid. 22).

B. Les nestoriens

Comme nous l'avons vu plus haut, c'est à Bagdad, sous le règne d'al-Ma'mûn, que l'activité traductrice a atteint son apogée. Or, au début, les Arabes ne connaissaient pas de langues

étrangères. Qui furent donc les premiers traducteurs de Bagdad?

Au début, la plupart des traducteurs de Bagdad étaient des nestoriens dont la langue maternelle était le syriaque. Ceux-ci appartenaient à une secte chrétienne, fondée en 428 par Nestorius, patriarche de Constantinople. En 431, les adeptes de cette secte furent déclarés hérétiques par le Concile d'Éphèse, puis, en 489, ils furent chassés de l'Empire byzantin et, afin de fuir les persécutions, durent se réfugier en Perse où ils reçurent la protection des souverains sassanides. Ils s'installèrent en Mésopotamie, à l'ouest de l'empire Perse, et formèrent une communauté qui eut, pendant des siècles, une activité scientifique et culturelle dont le centre, à l'époque d'Al-Ma'mûn, se trouvait à Djundishapur, près de Bagdad.

Djundishapur avait d'ailleurs connu, à partir de 529, année où l'empereur Justinien avait fermé les écoles de philosophie d'Athènes, une activité culturelle très intense au cours de laquelle, les érudits grecs, qui avaient dû quitter Athènes, venaient rencontrer les érudits syriens, perses, juifs et indiens. La ville, qui possédait un grand hôpital où on enseignait la médecine ainsi qu'une académie scientifique fondée au IV^e siècle, devint un centre de culture hellénistique important et le trait d'union entre les différentes cultures.

À l'époque, le roi Chosroès (531-579) avait essayé de faire de la ville un grand centre intellectuel. Il envoyait son médecin personnel en Inde à la recherche des ouvrages médicaux indiens qu'il faisait traduire du sanscrit au pahlavi (persan). On traduisait aussi les œuvres grecques en perse et en syriaque.

Au début de la civilisation musulmane, Djundishapur devait avoir une influence directe et profonde sur le développement de la pensée musulmane et un effet primordial sur l'éclosion de la traduction à Bagdad. Elle a constitué une source précieuse de traducteurs et un modèle culturel à imiter.

C. Les langues de traduction

Tel que mentionné plus haut, au début, c'est-à-dire dans la première moitié du IX^e siècle, la plupart des traducteurs étaient des nestoriens. Ceux-ci étaient en majorité bilingues : ils parlaient le syriaque, leur langue maternelle, et connaissaient le grec, langue de culture à l'époque. Ils ne connaissaient pas encore tous l'arabe, langue du nouvel empire. Ce n'est que petit à petit qu'ils se mirent à l'apprendre, poussés par les avantages que la connaissance de cette langue leur assuraient.

Pour traduire, les traducteurs devaient procéder par équipes de deux et utiliser le syriaque comme langue intermédiaire. Le traducteur qui connaissait le grec traduisait le texte, par écrit, du grec en syriaque puis celui qui connaissait l'arabe traduisait du syriaque en arabe. Puis, petit à

petit, le nombre de ceux qui connaissaient le grec et l'arabe augmenta et on se mit à traduire directement de la première de ces deux langues à l'autre sans devoir passer par le syriaque. Cependant, comme on le verra plus loin, il y avait des avantages linguistiques à passer par l'intermédiaire du syriaque.

On traduisait aussi en arabe des traductions syriaques qui avaient été faites à des périodes antérieures dans les centres de culture hellénistique. Les premières traductions du grec au syriaque avaient été faites, au V^e siècle, par Sargis (Sergius) de Ra's al-Ayn. Celui-ci, dont la langue maternelle était le syriaque, avait fait des études scientifiques à Alexandrie. Il a traduit des œuvres d'Aristote, de Porphyre, et la totalité des traités médicaux de Galien qui étaient au programme de l'École de médecine d'Alexandrie. Les traductions de Sergius ont été reprises, commentées, révisées et traduites vers l'arabe par les traducteurs du IX^e siècle.

Il arrivait aussi que l'on traduisît dans le sens inverse, de l'arabe au syriaque, des textes traduits du grec, parce que les traducteurs nestoriens, qui voulaient enrichir leur propre culture, profitaient du mouvement de traduction arabe et de l'effort terminologique en cours afin de faire passer dans leur langue des ouvrages grecs traduits en arabe.

Il arrivait aussi que des traductions de manuscrits grecs fussent destinées en même temps à des patrons nestoriens de langue syriaque et à des patrons musulmans de langue arabe; elles étaient donc faites dans les deux langues par des traducteurs différents.

On traduisait aussi du persan et du sanscrit; toutefois, comme le confirme Leclerc, le gros du travail porta sur la traduction de manuscrits grecs : “ Dans l'ensemble du travail, les traductions du grec en arabe comptent pour la grande majorité, au point que bien souvent on néglige de tenir compte des autres [...] ” (LECLERC, 1876, vol. 1 : 134). C'est donc bien de la traduction du grec qu'il s'agira dans cette thèse.

D. Les traducteurs de Bagdad

Quels ont été les principaux traducteurs de Bagdad?

Certains d'entre eux se sont distingués par la qualité de leur traduction, d'autres par l'importance des œuvres traduites, d'autres encore par le nombre des ouvrages traduits. Que ce soit pour l'une ou l'autre de ces trois raisons ou pour plusieurs à la fois, ces traducteurs sont devenus célèbres et leur nom figure dans les annales de la traduction arabe et de la traduction en général. Voici un aperçu des traducteurs les plus éminents de Bagdad

Hunayn ibn Ishâk

Chrétien de la famille des Iibâdi, Hunayn ibn Ishâk (809—873), connu dans les traductions latines

médiévales sous le nom de Johannitius, est né à Hira, ancienne métropole commerciale de la région de l'Euphrate, située à quatre-vingt-dix kilomètres de Bagdad. Dans sa jeunesse, Hunayn a étudié la médecine à Bagdad puis a entrepris un voyage de deux ans dans les régions de culture grecque. Il a même séjourné à Alexandrie.

C'est justement au cours de ce séjour à l'étranger qu'il a appris " la langue grecque jusqu'à la maîtriser assez totalement pour pouvoir lire les ouvrages des grands médecins grecs " (HUNKE, 1963 : 231). " A son retour, il était si versé dans la langue grecque, qu'il pouvait même réciter des vers d'Homère " (STROHMAIER, 1926 : 599). Cette connaissance excellente du grec est très importante parce qu'elle a été un facteur déterminant de la qualité de ses traductions.

Au cours de son séjour en milieu hellène, Hunayn s'est aussi familiarisé avec les méthodes philologiques utilisées à Alexandrie. À son retour, il a perfectionné son arabe " auprès du meilleur professeur de Basra, sur le golfe Persique " (ibid.). Al-Kifti, le fameux bibliographe arabe du XII^e siècle, affirme que Hunayn " était un " fasîh " (éloquent) remarquable en grec et en arabe " (LIPPERT, 1903 : 173). Al-Nadîm, auteur du fameux *Fihrist*, le qualifie de " maître du style littéraire en grec, syriaque et arabe " (Dodge, 1970, vol. 2 : 693). Il parlait déjà le syriaque et le persan.

Hunayn était médecin et grand érudit. Il s'est distingué par la qualité de ses traductions et par ses méthodes philologiques. D'après certains auteurs, il aurait été nommé par al-Ma'mûn à la tête du centre de traduction de la Maison de la Sagesse et se serait adjoint une équipe de traducteurs dont faisaient partie son fils Ishâk et son neveu Hubaysh ibn al-Hasan. Le nombre de ces traducteurs aurait dépassé la centaine. Il aurait en outre formé toute une génération de traducteurs dont le plus célèbre fut Thâbit ibn Kurrah, grand médecin et mathématicien. D'autres sources se contentent de dire que Hunayn a été à la tête d'un groupe important de traducteurs dans le cadre d'une entreprise privée. Pour sa part, al-Kifti a écrit que Hunayn " a été choisi comme traducteur, qu'on lui faisait confiance, et que (le khalife) al-Mutawakil le parrainait et lui a adjoint des scribes experts en traduction. Ceux-ci traduisaient et Hunayn révisait leurs traductions[...] " (LIPPERT, 1903 : 171).

Dans sa **Risâlah**, missive qu'il a adressé à un ami à propos de la traduction des traités de Galien, il ne fait lui-même aucune mention de la Maison de la Sagesse. Ce qui paraît certain, c'est que Hunayn a été effectivement à la tête d'un groupe de traducteurs dont il révisait les traductions. Il recherchait lui-même les manuscrits à traduire et c'est à lui que les mécènes s'adressaient pour faire traduire ces manuscrits.

Dans sa **Risâlah**, Hunayn donne un exposé de ses méthodes de traduction et de ses méthodes philologiques ainsi que des jugements de valeur sur les traductions syriaques et arabes faites par ses prédécesseurs et ses contemporains. Il donne aussi son opinion sur certains des

traducteurs qui travaillaient avec lui et dont il révisait les traductions . Hunayn énumère 129 traités de Galien qui ont été traduits à son époque, dont une centaine par lui-même.

Hunayn a commencé à traduire en 826, à l'âge de 17 ans, et il a continué à traduire jusqu'à sa mort survenue à 64 ans, en 873. Étant lui-même médecin, son domaine de prédilection était la médecine. Parmi les ouvrages de médecine traduits, on compte ceux d'Hippocrate, d'Oribase, de Dioscoride et de Paul d'Égine. Mais il ne s'est pas limité à la médecine. Il a aussi traduit des ouvrages de philosophie, de politique, et de sciences tels que la **République** de Platon, les **Catégories**, la **Physique** et les **Magna Moralia** d'Aristote et beaucoup d'autres œuvres anciennes. Il a produit une version arabe de l'Ancien Testament qui " était considérée comme l'une des meilleures " (STROHMAIER, 1971 : 599). Certaines de ces traductions sont conservées, dans leur forme originale, dans différentes bibliothèques à travers le monde.

Hunayn a aussi rédigé un nombre important de traités médicaux tels que le **Liber introductionis in medicinam**.

Tout comme la plupart des autres traducteurs travaillant avec lui, qu'on a d'ailleurs qualifiés d' " encyclopédistes " et de " savants traducteurs " (MADKOUR, 1969 : 34), Hunayn était un grand érudit et possédait des connaissances approfondies en médecine, en philosophie, en mathématiques et en astronomie; il maîtrisait si souverainement la matière qu'il pouvait se permettre d'éclaircir les passages obscurs ou incompréhensibles et de doter beaucoup d'ouvrages traduits d'explications et de commentaires circonstanciés.

Ses scrupules étaient tels que Hunayn cherchait toujours à se procurer autant de manuscrits que possible de l'ouvrage à traduire afin d'en comparer les textes et de rétablir au besoin les passages altérés ou manquants. Lors de la traduction du **De Demonstratione** de Galien, il eut besoin d'une copie supplémentaire du manuscrit qui, à son époque, était devenu rare, et, comme il le rapporte lui-même dans sa **Risâlah** il partit à sa recherche et parcourut la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine et l'Égypte jusqu'à Alexandrie pour essayer de la trouver. Mais laissons le grand traducteur, nous décrire, lui-même, son entreprise :

Quant au livre **De demonstratione**² (De la démonstration), écrit (par Galien) en quinze articles, il a pour but de montrer l'importance de prouver ce qu'on affirme par la démonstration. C'est le sujet qu'avait traité Aristote dans son quatrième livre de logique. Jusqu'à ce jour, personne n'a encore réussi à obtenir un exemplaire complet, en grec, du livre **De demonstratione**. Djibrîl l'avait recherché avec beaucoup de soin. Je l'avais recherché moi aussi en Mésopotamie, dans toute la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Je suis même arrivé à Alexandrie, mais je n'ai pas réussi à le trouver. Finalement, j'en ai trouvé près de la moitié à Damas.

Malheureusement, les articles ne se suivent pas et ne sont pas complets [...] (BERGSTRASSER, 1966 : 47).

L'époque de Hunayn constitue sans aucun doute un tournant dans l'histoire de la traduction : grâce à lui, la qualité des textes produits s'est beaucoup améliorée. Avant lui, les traductions étaient surtout littérales. Mais à partir du milieu du IX^e siècle, comme on le verra plus loin, les traducteurs se sont mis à traduire le sens global des textes ; ils étaient même obligés d'employer tous les moyens à leur disposition afin de produire de bonnes traductions.

Pour terminer, voici la description que donne Leclerc de Hunayn ibn Ishâk :

Honein est la plus grande figure du IX^e siècle. On peut même dire qu'il est une des plus belles intelligences et un des plus beaux caractères que l'on rencontre dans l'histoire. La merveilleuse étendue de ses travaux, leur variété, leur supériorité et leur importance, les épreuves qu'il supporta noblement au début et dans le cours de sa carrière, tout chez lui provoque l'intérêt et la sympathie. S'il ne créa pas le mouvement de renaissance en Orient, personne n'y prit une part aussi active, aussi sûre et aussi féconde. [...] (LECLERC, 1876 : 139, 140).

Thâbit ibn Kurrah

Grand mathématicien et astronome, Thâbit ibn Kurrah (836-901) était natif de Harran, l'ancienne Charrae (en Mésopotamie), dont les habitants, des sabéens païens, adorateurs d'étoiles, étaient versés en astronomie. La ville était en contact avec la culture grecque en raison de sa situation proche d'Édesse, centre culturel nestorien imprégné de l'influence hellénistique.

À l'origine, Thâbit ibn Kurrah était changeur au marché financier de Harran. Puis, il s'est orienté vers l'étude des sciences, de la philosophie et des langues. C'est ainsi qu'il a appris à la perfection l'arabe, le syriaque et le grec. Il a composé près de 150 ouvrages de logique, de mathématiques et d'astronomie.

En 872, il fut excommunié par le grand prêtre de Harran à cause de ses écrits philosophiques, et dut quitter la ville. Il entreprit alors un voyage qui le mena dans plusieurs pays voisins. C'est lors de ce voyage qu'il fit la connaissance de Muhammad, un des trois fils de Mûsa ibn Shâkir, qui, comme on le verra plus loin, ont été les plus grands promoteurs de science et de traduction de Bagdad. Muhammad reconnut en Thâbit l'homme de science, l'intégra à un groupe d'astronomes et parraina ses travaux ultérieurs.

D'après al-Kifti, Muhammad a introduit Thâbit au khalife al-Muutaded qui “ en fit un

personnage des plus importants; il (le khalife) tenait toujours à avoir Thâbit en sa compagnie pour lui parler et rire avec lui en l'absence de ses ministres et de ses particuliers ” (LIPPERT, 1903 : 116).

Thâbit ibn Kurrah a été un grand traducteur d'ouvrages de mathématiques et d'astronomie. Il a traduit des œuvres d'Apollonius, d'Archimède, d'Euclide, de Ptolémée et de Théodosius. Il a révisé des traductions faites par ses contemporains et d'autres faites à des périodes antérieures à la sienne. Grâce à ses vastes connaissances en astronomie, il a révisé les traductions des **Éléments** d'Euclide et de l'**Almageste** de Ptolémée qu'avait faites Ishâk ibn Hunayn.

Thâbit a composé de nombreux traités de mathématiques et d'astronomie. Il a introduit dans sa famille le culte de la science qui s'y est maintenu pendant plusieurs générations. Il a eu plusieurs élèves; l'un d'eux, nommé Iissa ibn al-Sayyid, a traduit en arabe les ouvrages composés par Thâbit en syriaque. Thâbit ibn Kurrah est un des traducteurs illustres du IX^e siècle. Leclerc le place au même niveau de perfection que Hunayn ibn Ishâk et Kusta ibn Lûka. “ Tsabet fut une des plus belles intelligences du IX^e siècle. [...] Personne plus que lui ne favorisa l'étude des mathématiques et de l'astronomie chez les Arabes ” (LECLERC, 1876 : 172).

Kusta ibn Lûka al-Baalabaki

Philosophe grec de la ville de Baalbeck (située au Liban actuel), Kusta ibn Lûka al-Baalabaki (820-892) connaissait l'arabe et le grec. Il a traduit et composé beaucoup d'ouvrages. Dans son **Fihrist**, al-Nadîm a écrit que par son excellence et son génie ainsi que par sa supériorité dans la profession de médecin, Kusta aurait dû précéder Hunayn ibn Ishâk dans la classification des hommes célèbres du siècle, mais que des collègues lui avaient demandé d'accorder à Hunayn la première place, et que de toute manière, “ both men were of a superior type ” (DODGE, 1970 : 694).

Kusta était versé dans la philosophie, la médecine, la géométrie, l'astronomie et la musique. Il s'est distingué par sa maîtrise du style littéraire grec et de la rédaction arabe.

Grand traducteur, Kusta parcourait l'Asie Mineure à la recherche des manuscrits grecs. Il a traduit des œuvres d'Aristote, d'Hypsioclès, de Theodose, de Héron, de Théophraste et d'autres penseurs grecs, et a révisé beaucoup de traductions. Il était spécialisé dans la traduction des traités de mathématiques et d'astronomie tels que les **Éléments** d'Euclide, les quatre premiers livres de la **Physique** d'Aristote et l'Algèbre de Diophante. Il est considéré à juste titre comme un des traducteurs principaux de Bagdad. D'après Leclerc, “ ses traductions étaient estimées à l'égal de Honein ” (LECLERC, 1876 : 157).

Yahya ibn Aadi

Traducteur du X^e siècle, Yaḥya ibn Aadi (décédé en 974) a contribué à introduire les écrits d'Aristote, la logique en particulier, chez les Arabes. Après Hunayn ibn Ishâk, il est considéré comme étant le plus grand traducteur d'œuvres de philosophie et de logique. Disciple de deux grands logiciens, al-Fârâbî et Abu Bishr Matta ibn Yûnus, il était considéré comme une autorité en matière de logique, non seulement comme traducteur mais comme théoricien et commentateur. Il est en outre un des premiers auteurs arabes de logique. C'est ce qui lui a mérité le surnom d' "al-mantiki" (le logicien) qu'on lui donnait à l'époque. Son contemporain, Ibn Ishâk al-Nadîm, auteur du **Fihrist**, parle avec admiration de ses œuvres et de son érudition. On lui doit la traduction de la **Pœtica**, de la **Sophistica**, et de la **Topica** d'Aristote, des **Lois** de Platon et de beaucoup d'autres ouvrages.

E. Les élèves de Hunayn

Hunayn ibn Ishâk eut de nombreux élèves. Parmi ceux-ci, les plus éminents sont les suivants :

Hubaysh ibn al-Hasan

Neveu de Hunayn, et d'après la Risâlah, son élève le plus illustre, Hubaysh ibn al-Hasan a traduit plusieurs traités médicaux de Galien. Il traduisait surtout en arabe des ouvrages que Hunayn avait traduits en syriaque. Ceux-ci étaient ensuite révisés par Hunayn. Le maître et l'élève se partageaient parfois la tâche : Hunayn traduisait l'ouvrage et Hubaysh les commentaires s'y rapportant. Par exemple, Hunayn a traduit le **De aere, aquis, et locis d'Hippocrate**, et Hubaysh les commentaires de Galien relatifs à ce traité.

Par sa productivité et la fidélité de ses traductions, Hubaysh égalait presque son maître. Celui-ci reconnut en lui le grand talent de traducteur et l'encourageait à le développer parce qu'il avait remarqué chez Hubaysh une certaine paresse : " Hubaysh est un homme doué de beaucoup d'intelligence; il devrait suivre ma méthode de traduction. Cependant, je crois que l'assiduité n'est pas un trait de son caractère " (BERGSTRASSER, 1966 : 15). " Hunayn aidait Hubaysh dans sa tâche, appréciait ses traductions, lui rendait honneur et considérait son amitié comme une grande satisfaction [...] " (LIPPERT, 1903 : 177).

Malheureusement, le mérite de Hubaysh n'a pas été suffisamment reconnu; beaucoup de ses traductions ont été attribuées à Hunayn. Il arrivait souvent que des lecteurs, qui avaient vu le nom de Hubaysh sur des traductions, eussent pensé qu'il y avait eu une erreur dans l'écriture du nom du traducteur et que le scribe, au lieu d'écrire le nom de Hunayn, avait par erreur écrit celui de Hubaysh, l'orthographe des deux noms se ressemblant beaucoup. Ils remplaçaient alors le nom de l'élève par celui du maître. Par exemple, le **De re herbaria**, traité sur les herbes médicales de Dioscoride d'Anazarba, dont la traduction est attribuée à Hunayn, a été probablement faite par

Hubaysh.

Hubaysh rédigea plusieurs ouvrages dont la partie finale du **Liber introductionis in medicinam** (Livre d'introduction à la médecine) de Hunayn connu au Moyen-Âge sous le nom de **Isagoge Johannitii ad tegni Galeni**.

Ishâk ibn Hunayn

Fils cadet de Hunayn, Ishâk ibn Hunayn a surtout traduit des œuvres philosophiques et mathématiques. Ishâk, qui connaissait le grec, traduisait directement du grec et, tout comme son père, collationnait plusieurs exemplaires de l'original afin d'établir un texte de base avant de se mettre à traduire.

Il connaissait parfaitement bien l'arabe et traduisait souvent en arabe les textes que son père avait traduits en syriaque, tels que le **De interpretatione** (Interprétation) d'Aristote. Il lui arrivait de compléter des traductions que son père avait commencées mais n'avait pas terminées par manque de temps, telles que l'**Analytica priora** (Premiers analytiques) d'Aristote. C'est à Ishâk, en particulier, que revient le mérite d'avoir transmis au monde arabe les théories péripatéticiennes. Il a traduit ou révisé plus de la moitié des écrits aristotéliens. Sa connaissance de la matière et ses qualités de traducteur ont conféré à ses traductions d'ouvrages philosophiques une valeur exceptionnelle. " La preuve en est que l'on appelait sa traduction de l'**Organon** " al-Dostour " (le Registre), auquel on comparait les autres versions. Une de ses traductions les plus importantes a été celle de l'**Almageste** de Ptolémée. En somme Ishâk et son père sont incontestablement les deux plus grands traducteurs de l'Islam " (MADKOUR, 1969 : 33).

Îsâ ibn Yahya

Un des principaux élèves de Hunayn, Îsâ ibn Yahya (décédé en 866) a traduit plusieurs traités de Galien. Il traduisait surtout des textes syriaques que son maître avait traduits du grec. Parfois, Hunayn et lui se divisaient la tâche. Par exemple, Hunayn traduisit le **De natura hominis**, traité d'Hippocrate sur la nature humaine, et Îsâ traduisit les commentaires de Galien qui se rapportaient à cette œuvre. Îsâ ibn Yahya avait une prédilection pour les textes théologiques et philosophiques.

F. Les destinataires et les conditions de travail

Qui étaient les destinataires? Comment les traducteurs étaient-ils rémunérés? Quelles étaient les conditions de travail?

En général, les traducteurs étaient parrainés par les khalifes eux-mêmes, par des membres de la classe dirigeante, par de riches particuliers, par des théologiens et par des érudits. Parmi les

patrons des traducteurs, il y avait ceux qui parrainaient et encourageaient l'activité traductrice en fournissant aux traducteurs un soutien financier constant. Ils considéraient que la traduction faisait partie intégrante de l'activité scientifique et philosophique. D'autres, par contre, ne faisaient que commander les traductions et les payer individuellement.

Comme nous l'avons vu plus haut, le khalife al-Ma'mûn est considéré, à juste titre, comme le grand patron des traducteurs de Bagdad. Il a parrainé leurs activités, leur a fondé un centre de traduction où leurs œuvres étaient recopiées, reliées et conservées. Pendant son règne, les traducteurs recevaient un salaire mensuel de 500 dinars (environ 1200 dollars). Hunayn, lui, en plus d'un salaire élevé, recevait le pesant d'or de ses traductions.

Dans sa **Risâlah**, Hunayn ibn Ishâk donne les noms d'une vingtaine de destinataires pour lesquels ont été traduits les traités de Galien. Ces destinataires peuvent être classés en deux catégories :

1. les membres, en majorité musulmans, de la classe dirigeante;
2. les professeurs, les collègues et les amis des traducteurs. La plupart étaient des médecins chrétiens nestoriens de Bagdad et de Djundishapur.

En général, les traductions faites pour les premiers étaient en arabe et celles pour les seconds en syriaque.

Voici un aperçu⁴ de ceux qui, selon la **Risâlah** de Hunayn ibn Ishâk, ont patronné la traduction des traités médicaux et des commentaires de Galien :

Muhammad ibn Aabd al-Mâlik az-Zayyât

Vizir du khalife al-Mu'tasim, Muhammad ibn Aabd al-Mâlik az-Zayyât était grand amateur de sciences. Il encourageait la traduction et dépensait environ 2000 dinars (4000 dollars) par mois pour faire faire des traductions. Il employait des traducteurs; ceux-ci étaient à son service à plein temps. Même Hunayn fut à son service pendant quelque temps. Il mentionne avoir traduit le **De voce et anhelitu** de Galien et beaucoup d'autres ouvrages pour lui.

Abul-Hasan Ahmad ibn Muhammad ibn al-Mudabbir

Gouverneur d'Égypte, Abul-Hasan Ahmad ibn Muhammad ibn al-Mudabbir fut aussi un grand amateur de sciences. Hunayn a traduit pour son compte une partie du commentaire de Galien sur les aphorismes d'Hippocrate. C'est Abul-Hasan lui-même qui en fit la révision.

Ishâk ibn Ibrâhim at-Tâhiri

Chef de la police de Bagdad sous le règne d'al-Ma'mûn, Ishâk ibn Ibrâhim at-Tâhiri fut chargé par celui-ci de la protection des Banû Mûsâ. Il a encouragé la transmission des connaissances grecques aux Arabes. Hunayn a traduit pour lui le **De viribus alimentorum**.

Aabdallah ibn Ishâk

Juge dans la région ouest de Bagdad puis gouverneur de la province de Farsistan, Aabdallah ibn Ishâk a entrepris la recherche de manuscrits qu'il faisait traduire. Ishâk, le fils de Hunayn, a révisé pour son compte la version arabe du **De propriis opinionibus**.

Ishâk ibn Sulayman

Gouverneur d'Égypte sous le règne de Hârûn al-Rashîd, Ishâk ibn Sulayman vécut par la suite à Bagdad où Hunayn travailla pour son compte quand il était encore jeune.

Salmawayh ibn Bunân

Salmawayh ibn Bunân était le médecin personnel du khalife al-Mu'tasim. Celui-ci l'estimait et le respectait tellement qu'à sa mort, il assista à ses funérailles et accepta de faire une prière chrétienne pour le repos de son âme.

Avant d'accéder à ce poste élevé, Salmawayh entreprenait des traductions en compagnie de Hunayn. Ils ont révisé ensemble le **Methodus medendi** traduit par Sergius, traducteur nestorien du V^e siècle. Salmawayh jugea cette traduction si mauvaise qu'il demanda à Hunayn de la refaire. Ce n'est que plus tard, après avoir accédé à la place d'honneur auprès du khalife al-Mu'tasim que Salmawayh devint le patron de Hunayn. Celui-ci a traduit treize traités de Galien pour le compte de Salmawayh; il affirme avoir fait de son mieux " en raison de l'intelligence naturelle, de la capacité à étudier les livres et de l'assiduité de Salmawayh " (BERGSTRASSER, 1966 : 6).

Dâwûd al-Mutatabbib

Médecin éminent, " intelligent et avide de connaissances ". C'est ainsi que le décrit Hunayn dans sa Risâlah (ibid.). Celui-ci écrit avoir traduit pour Dâwûd quatre traités importants de Galien dont le **Methodus medendi**.

Aali al-Fayyûm

D'après la Risâlah, c'est pour le compte d'Aali al-Fayyûm que Hunayn a traduit le **De partibus medicae**. C'était un chrétien qui occupait une position élevée dans l'administration financière d'Égypte. Après son retour à Bagdad, il se mit à financer les travaux des traducteurs

et des érudits en général.

Parmi ceux qui ont encouragé le développement des sciences et de la philosophie, et favorisé l'essor de la traduction, il y en a qui ont joué un rôle particulièrement important. Ce sont les suivants :

Muhammad, Ahmad et al-Hasan ibn Mûsâ

Les trois fils de l'astronome **Mûsâ ibn Shâkir**, Muhammad, Ahmad et al-Hasan, connus sous le nom de Banû Mûsâ (fils de Mûsâ), étaient de grands amateurs de sciences et de philosophie. Ils ont utilisé l'argent hérité de leur père, brigand repenté puis astronome éminent, pour financer des équipes de savants et de traducteurs auxquels ils donnaient des salaires élevés. Ils envoyaient des équipes d'érudits, dont faisait partie Hunayn ibn Ishâk, dans toutes les régions d'Asie Mineure et de l'Empire byzantin à la recherche des manuscrits et des ouvrages grecs rares afin de les faire traduire. Ils ont joué un rôle primordial dans la transmission de la science et de la philosophie grecques aux Arabes. Il semble que ce soit eux qui ont introduit et recommandé Hunayn au khalife al-Ma'mûn. De toute manière, d'après al-Kiftî, "les fils de Mûsâ ibn Shâkir ont encouragé Hunayn à traduire du grec en arabe et le rémunéraient généreusement [...]" (LIPPERT, 1903 : 173).

Hunayn écrit avoir traduit, en compagnie de Hubaysh, une cinquantaine des traités de Galien pour le compte de Muhammad. C'est d'ailleurs à celui-ci que l'on doit la conservation d'un grand nombre des ouvrages de Galien en arabe. C'était un grand penseur; Hunayn écrit avoir dû réviser et corriger avec beaucoup de soin des traductions que Muhammad, le plus actif des trois frères, considérait insatisfaisantes. C'est aussi lui qui, d'après al-Kiftî, après avoir découvert les dons de Thâbit ibn Kurrah, l'a amené chez lui, en a fait un ami, l'a introduit au khalife al-Mu'ta'îd et l'a intégré à un groupe d'astronomes.

Ahmad, son frère, a parrainé la traduction d'une vingtaine des traités de Galien. Al-Hasan, le troisième frère, n'est pas mentionné dans la **Risâlah**.

Les trois frères étaient eux-mêmes de fameux astronomes et géomètres; ils avaient un observatoire astronomique près de Bagdad et sont les auteurs du **Liber Trium Fratrum de geometriis** (Le Livre de Géométrie des Trois Frères), connu aussi sous le nom de **Verbe filiorum Moysi filii Sekir, i.e. Maumeti, Hameti, Hasen**, traduit au XII^e siècle à Tolède par Gérard de Crémone. Cet ouvrage a contribué à introduire les théories scientifiques d'Archimède en Occident. Muhammad, Ahmad et al-Hasan peuvent être considérés comme les plus grands promoteurs de la transmission de l'héritage antique aux Arabes.

Yuhanna ibn Mâsawayh

Yuḥanna ibn Mâsawayh, le “ Messue Major ” des traductions arabo-latines, est né à Djundishapur. Il a été le médecin chef de Bagdad et le médecin personnel de Hârûn al-Rashîd et de ses successeurs. Yuḥanna était aussi un traducteur éminent de traités médicaux et auteur de plusieurs livres. Certains auteurs, dont al-Kiftî, rapportent qu’il a même été le traducteur en chef pendant le règne d’al-Rashîd. Celui-ci “ l’a chargé de traduire les ouvrages médicaux anciens, découverts à Ankara, Amuria et dans tout le pays grec après que les musulmans l’eussent envahi ” (LIPPERT, 1903 : 380).

Hunayn mentionne treize traités de Galien qu’il a traduits en syriaque pour le compte de Yuḥanna. Celui-ci devait exiger de bonnes traductions parce que, comme le rapporte Hunayn dans sa **Risâlah**, quand il traduisait pour Yuḥanna, il essayait d’avoir des traductions faciles à comprendre :

À propos du livre des Os (c’est-à-dire le **De ossium dissectione** de Galien), [...] Sergius l’avait très mal traduit en syriaque puis je l’ai traduit moi-même depuis quelques années pour Yuḥanna ibn Mâsawayh. J’ai fait de mon mieux pour exprimer le sens aussi clairement que possible parce que cet homme (c’est-à-dire Yuḥanna) aime l’expression claire et nous encourage toujours à avoir des textes facilement compréhensibles [...] (BERGSTRASSER, 1966 : 8).

Voici un épisode intéressant dans la vie de Hunayn, qui devait avoir une importance primordiale sur sa destinée et son avenir en tant que traducteur. Sans le vouloir, Yuḥanna devait jouer un rôle décisif dans la détermination de l’avenir de Hunayn.

En plus de ses fonctions de médecin, Yuḥanna enseignait la médecine à Bagdad. Hunayn, qui avait alors quinze ans et qui étudiait la médecine, assistait aux cours de l’illustre professeur. Cependant, Hunayn, avide de connaissances, ne cessait d’interrompre ce dernier pour lui poser des questions. Un jour, agacé par ces questions, Yuḥanna lança à Hunayn : “ Retourne donc là d’où tu viens! Va te faire agent de change à Hira comme les tiens! Mais ne te mêle surtout pas d’étudier la médecine, ce n’est pas une profession pour un Ibadi! ” (HUNKE, 1963 : 231). (Hunayn, qui provenait de Hira, comptait plusieurs agents de change dans sa famille). Blessé dans sa fierté, Hunayn sortit de la classe en pleurant amèrement : les paroles méprisantes de son maître l’avaient offensé profondément. “ Ce jour-là, frémissant de colère, il se jure de prouver qu’il est capable de devenir un aussi grand médecin que Masaoueih, ou plutôt non un médecin vers lequel celui qui l’a si profondément offensé devra lever les yeux! ” (ibid.).

C’est alors qu’il quitta Bagdad et voyagea dans les régions du Moyen-Orient où fleurissait la culture hellénistique. Il y étudia le grec afin de pouvoir lire les ouvrages des grands médecins

grecs.

Deux ans plus tard, il revint à Bagdad et épata l'élite intellectuelle de la ville par sa connaissance du grec, des textes médicaux et par la qualité de ses traductions. Djibrîl ibn Bakhtishu, le doyen du corps médical l'appelait " maître Hunayn " et avait envers lui le respect dont on n'use généralement qu'envers les personnages haut placés. Hunayn avait finalement pris sa revanche de son ancien maître : alors qu'il n'avait que 17 ans, celui-ci dut reconnaître en lui le grand médecin et le grand érudit. Après avoir lu une des traductions de Hunayn, Yuḥanna lança à l'adresse de celui qui la lui avait passée " Nul être humain n'a pu produire une telle traduction à moins que l'esprit de Dieu ne la lui ait inspirée! Dis à Hunayn ibn Ishâk que je serais heureux de compter au nombre de ses amis " (ibid., 232). Ainsi, c'est par un conflit avec son professeur, que devait se déterminer le destin du grand traducteur et se constituer l'amitié entre les deux hommes illustres.

Djibrîl ibn Bakhtishu

Le plus illustre des Bakhtishu, famille nestorienne de Djundishapur dont, comme on l'a vu plus haut, plusieurs membres avaient été médecins sous les règnes de plusieurs khalifes abbassides, Djibrîl ibn Bakhtishu a été un grand patron de l'activité scientifique et de la traduction. Dans la **Risâlah**, Hunayn mentionne dix traductions syriaques de traités de Galien qu'il a faites sur la demande de Djibrîl. D'après Meyerhof, il semble que ce soit même Djibrîl qui a suggéré à Hunayn de se mettre à traduire : " It seems that he (Djibrîl) was the first to suggest translations to Hunain [...] " (MEYERHOF, 1926 : 718). Hunayn écrit avoir traduit le livre de **la Force naturelle** pour le compte de Djibrîl alors qu'il n'était " qu'un garçon de dix-sept ans et qu'il n'avait traduit auparavant qu'un seul livre [...] " (BERGSTRASSER, 1966 : 11). Tel qu'il ressort de la **Risâlah**, Djibrîl entreprenait la recherche des manuscrits, commandait les traductions et les révisait.

Bakhtishu ibn Djibrîl

Fils du précédent, Bakhtishu ibn Djibrîl était un des favoris de la cour du khalife al-Mutawakkil. Celui-ci lui faisait tellement confiance qu'il lui avait confié les soins médicaux de sa famille. Hunayn écrit avoir traduit pour lui en syriaque 14 traités de Galien. Trouvant la traduction du **De plethora** trop littérale, Bakhtishu avait demandé à Hunayn de la recommencer de manière plus libre :

À propos de son livre (c'est-à-dire de Galien) sur le ballonnement, [...] je l'ai traduit dernièrement pour Bahktishu de la manière habituelle, c'est-à-dire en utilisant l'expression la plus claire, la plus rapprochée du grec, sans toutefois nuire

au syriaque. Puis, Bakhtishu m'a demandé de modifier la traduction et d'utiliser une expression plus compréhensible, plus harmonieuse et plus élaborée. C'est ce que j'ai fait (BERGSTRESSER, 1966 : 30, 31).

Al-Barâmika

Parmi les grands patrons de la vie intellectuelle à Bagdad, il faut mentionner les Barâmika (ceux-ci ne sont pas mentionnés dans la **Risâlah**). Les al-Barâmika étaient une famille illustre d'origine perse, dont plusieurs membres occupèrent, sous le règne du khalife Hârûn al-Rashîd, des postes importants dont celui de vizir. Les al-Barâmika, et particulièrement Yaḥya, ont montré un grand enthousiasme pour la transmission du patrimoine culturel grec. C'est eux qui encouragèrent al-Rashîd à parrainer l'activité intellectuelle. Cependant, les al-Barâmika firent du vizirat une véritable entreprise familiale et devinrent si puissants, que Hârûn al-Rashîd, de plus en plus inquiet de l'autorité et du pouvoir excessifs qu'avaient acquis les membres de la famille, s'en débarrassa en 803 en les faisant tous mettre en prison.

Quant au prestige dont jouissaient les traducteurs auprès de leurs patrons, voici un passage qui nous éclaire sur le sujet :

Il serait oiseux d'insister sur la faveur dont jouissaient les traducteurs auprès des khalifes et des grands personnages musulmans, ou sur l'importance qu'on attachait à leurs oeuvres. Al Rachîd dit un jour dans sa Cour : “ Celui qui veut me demander une chose n'a qu'à s'adresser à Jibrâil [ibn Bakhtaychoû], car je fais tout ce que celui-ci désire et je réponds à tout ce qu'il me demande ”. On raconte aussi que Honayn ibn Ishâq vendait ses traductions à Ma'moûn au poids de l'or; chose qui paraît fabuleuse mais qui nous donne une idée de la haute estime où l'on tenait les traductions, et particulièrement celles de Honayn (MADKOUR, 1969 : 31).

G. Les auteurs traduits

Quels ont été les auteurs traduits à Bagdad? A quels domaines les Arabes se sont-ils intéressés et lesquels ont-ils ignoré?

Pour répondre à ces questions, il faut d'abord revoir les motifs qui ont poussé les Arabes à traduire. Au cours de la période qui a suivi les conquêtes et l'affermissement de l'Empire, les Arabes, qui n'avaient pas leur propre civilisation, se sont trouvés au contact de populations locales hautement civilisées. Ce contact d'un peuple, sorti du désert, qui ne possédait rien, avec des populations qui avaient tout à donner provoqua chez le premier une soif de savoir, un désir

d'acquérir les connaissances disponibles. Il y avait aussi les nécessités de gérer un empire : l'Arabe, qui avait été jusqu'alors nomade, se voyait confronté par les problèmes d'une vie sédentaire : nourrir une population dont le nombre s'était multiplié par l'acquisition de territoires nouveaux, assurer les soins médicaux et éviter les épidémies, mesurer les distances d'un point à l'autre, être capable de s'orienter, administrer des centres urbains, et gérer un empire, en général.

Doué d'un caractère pratique, l'Arabe a commencé à acquérir la matière qui lui manquait le plus et dont le besoin se faisait le plus pressant : la médecine, l'astronomie, les mathématiques, l'agriculture et les sciences en général. Dans leur quête des connaissances, ils se sont intéressés principalement aux œuvres devenues " classiques " à l'époque, c'est-à-dire celles qui faisaient partie des programmes d'enseignement dans les écoles de philosophie (à l'époque, ce terme englobait toutes les disciplines de l'activité intellectuelle) des régions hellénisées.

Étant donné que l'énumération des ouvrages traduits constituerait une liste interminable et que les noms de beaucoup de ces ouvrages ont déjà été mentionnés dans les autres parties de la thèse, il semble préférable d'énumérer les auteurs traduits par domaines de spécialisation. Toutefois, cette liste ne prétend pas être exhaustive.

En médecine, les Arabes se jetèrent sur les traités de Galien, dont les écrits étaient enseignés à l'École de médecine d'Alexandrie, et les traduisirent tous. Ils traduisirent aussi les œuvres médicales d'Hippocrate, de Rufus d'Éphèse, d'Oribase, de Paul d'Égine et de Dioscoride. En médecine vétérinaire, ce sont les traités de Théomneste qui furent traduits. En mathématiques et en astronomie, on traduisit Pythagore, Euclide, Archimède, Ptolémée, Apollonius de Tyane, Pappus, Apollonius de Perge, Eutocius, Menelaus, Autolycus, Aristarque de Samos, Diophante, Hypsiclès, Théodose et Héron. En agriculture, les traités de Costus passèrent en arabe, et en botanique, ceux de Théophraste et de Nicolas de Damas.

Ce n'est que plus tard, dans une deuxième étape, quand les controverses avec les autres religions avaient augmenté et quand les conflits entre les différentes sectes à l'intérieur de l'Islam s'étaient multipliés, que les Arabes s'étaient mis à traduire les œuvres de philosophie, de métaphysique, de rhétorique, de logique, d'éthique, les aphorismes, etc. Bien entendu, dans ce domaine, le maître principal fut Aristote. On traduisit aussi ses nombreux commentateurs : Porphyre, Thémistius, Ammonius, Simplicius, David l'Arménien, Jean Philopon, Alexandre d'Aphrodisias, Galien, et Nicolas de Damas. Naturellement, en philosophie, politique et juridiction, Platon occupa la vedette. Les Arabes traduisirent aussi les œuvres de philosophes néo-platoniciens tels qu'Apollonius de Tyane. Les traités d'éthique de Plutarque passèrent aussi en arabe.

Les Arabes ne se contentèrent pas de traduire les œuvres des grands philosophes et les commentaires s'y rapportant; ils traduisirent aussi les recueils contenant la correspondance des

philosophes. Celle-ci comprenait les lettres que les philosophes s'étaient envoyés entre eux, dans lesquelles ils avaient souvent échangé leurs théories et leurs opinions sur différentes questions.

En science et en philosophie, les traducteurs de Bagdad ont traduit presque la totalité des ouvrages grecs existants à l'époque dans la mesure où ceux-ci avaient survécu jusqu'à la période hellénistique qui avait précédé les conquêtes arabes.

Les sciences occultes, telles que l'alchimie et l'astrologie, furent aussi traduites. C'est grâce à la traduction latine de l'ouvrage pseudo-aristotélien intitulé **Secretum secretorum** (Secret des Secrets), portant sur l'alchimie, l'astrologie, les talismans et la médecine, que l'Occident a découvert les théories aristotéliennes relatives à ces pseudo-sciences. Cet ouvrage a d'abord été traduit du grec en arabe puis de l'arabe en latin. Par ailleurs, c'est d'ouvrages de métaphysique aristotélienne, traduits en arabe, que s'est inspiré Abu Maashar (Albumasar), grand astrologue de la 1^{ère} moitié du IX^e siècle, lors de la rédaction de ses traités d'astrologie intitulés : **al-Madkhal al-Saghîr** (La petite introduction) et **Kitâb al-Madkhal al-Kabîr ilâ iilm Ahkâm al-Nudjûm** (Livre de la grande introduction à l'astrologie). Ces deux traités furent traduits en latin et sont connus sous les noms d'**Ysagoge minor in astronomiam** et d'**Introductorium maius**.

Ce qui précède est un aperçu de ce que les Arabes ont traduit. Il faut aussi jeter un coup d'œil à ce qu'ils n'ont pas traduit.

Les Arabes n'ont montré aucun intérêt pour les genres littéraires grecs (tragédies, comédies, poésie). D'abord, parce qu'ils avaient leur propre patrimoine littéraire. Ensuite, parce que la littérature ne leur était d'aucune utilité pratique. Et, finalement, tel que l'a écrit Rosenthal, parce qu'ils considéraient la poésie comme intraduisible :

Much thought was given by Muslim scholars to the problem of translation. It was well known that poetry loses all its beauty in a translation, and that " most of the lustre and splendor of poetry cannot be preserved in a translation, and a good deal of the meaning of a poem becomes distorted through the necessary change in structure ". It was realized that there was not only a great aesthetic loss, but also the full meaning of a scholarly work was apt to suffer in a translation (ROSENTHAL, 1947 : 27, citation : ABU SULAYMAN cité par ROSENTHAL).

Seuls quelques poèmes didactiques et gnomiques tels que **Les Mots d'Or** de Pythagore et **Les Phénomènes** d'Aratus firent leur passage en langue arabe. En littérature, ils se tournèrent plutôt vers les Perses; ils ont traduit quelques œuvres littéraires perses telles que **Les Mille et Une Nuits** et **Kalîla Wa Dimna**. Les Arabes ont aussi ignoré la mythologie grecque : ils considéraient celle-ci comme étant le produit de religions polythéistes, donc hérétiques.

H. Les méthodes de travail

Quelles étaient les méthodes de travail des traducteurs?

Salâh al-Dîn al-Safadi, biographe du XIV^e siècle, résume ainsi les méthodes de traduction suivies par les traducteurs arabes :

Les traducteurs ont deux méthodes de traduction : la première est celle de Yuhanna ibn al-Bitrîk, d'ibn Naimah al-Himsi et d'autres; elle consiste en ce que le traducteur regarde chaque mot grec et ce qu'il signifie, et alors il apporte un mot arabe équivalent dans le sens et le transcrit, puis il regarde un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il finisse ce qu'il a à traduire. Mais cette méthode est mauvaise pour deux raisons : 1. parce qu'il n'existe pas dans la langue arabe des équivalents pour tous les mots grecs, aussi voyons-nous dans cette sorte de traduction plusieurs mots grecs qui sont restés tels quels; 2. parce que la syntaxe et la structure des phrases dans une langue ne correspondent pas toujours à celles d'une autre langue; ajoutons à cela que plusieurs contresens se commettent par suite de l'emploi de métaphores, et celles-ci sont nombreuses dans toutes les langues.

La deuxième méthode de traduction est celle de Hunain ibn Ishaq, d'al-Jawhari, et d'autres; elle consiste à lire la phrase et à la comprendre, ensuite il (le traducteur) la traduit par une phrase qui lui correspond, les mots étant les équivalents ou non, peu importe. Cette méthode-ci est meilleure. [...] (AL-SAFADI, cité par BADAWI, 1968 : 33).

De ce qui précède, il ressort qu'il y avait deux catégories de traducteurs : ceux qui faisaient de la traduction littérale et ceux qui traduisaient le sens des phrases.

Rosenthal, comme d'ailleurs tous les historiens consultés, situent la ligne de démarcation entre les " mauvaises " et les " bonnes " traductions à la période de Hunayn ibn Ishâk, au IX^e siècle :

[...] *The respective merits of the two basic techniques of translation, viz., literal translation and translation according to the sense, were widely discussed. The literal word-by-word technique, which was common in Syriac translations from the Greek, and in Hebrew and Latin translations from the Arabic, was known to the Arabs and occasionally employed. But from Hunayn in the ninth to as-Safadi in the fourteenth century, both theory and practice were greatly in favor of the*

technique of translation which considered it the main task of the translator to render the meaning of the translated work in an accurate manner (ROSENTHAL, 1947 : 28).

Étant donné que la **Risâlah** est l'unique source d'information sur les méthodes de traduction, c'est de nouveau à Hunayn ibn Ishâk qu'il faut s'adresser pour en apprendre plus sur le sujet. Comment Hunayn, le “ cheikh (maître) des traducteurs ”, tel que les Arabes l'ont surnommé, procédait-il ?

Comme il l'a écrit lui-même, il préférait procéder à partir de plusieurs manuscrits grecs qu'il collationnait afin d'établir un texte de base qu'il traduisait ensuite. Ainsi, il mettait au clair les passages obscurs et corrigeait les erreurs commises par les scribes. Mais laissons le grand traducteur nous exposer lui-même sa méthode :

[...] il (le traité **De sectis** (De la secte) de Galien avait été traduit par un nestorien appelé ibn Sahda de Karkh. Celui-ci était faible en traduction. Je l'ai traduit moi-même alors que j'avais vingt ans, ou un peu plus, pour le compte d'un médecin de Djundishapur, appelé Shirisho ibn Katrab, à partir d'un manuscrit grec plein d'erreurs. Puis, quand j'avais quarante ans, mon élève Hubaysh m'a demandé de le corriger alors que j'avais en ma possession plusieurs copies grecques. J'ai donc collationné les différentes copies et j'en ai produit une copie correcte que j'ai utilisée pour corriger la copie syriaque. **C'est ainsi que je procède pour toutes mes traductions.** Quelques années plus tard, je l'ai traduit (le traité) en arabe pour Abu Djaafar Muhammad ibn Mûsa (BERGSTRASSER, 1925 : 4,5).

Il écrit plus loin qu'il essayait de se procurer autant de copies que possible du même manuscrit :

[...] je possédais plusieurs copies grecques des huit derniers livres (de la **Methodus medendi** (Méthode thérapeutique) de Galien); je les ai collationnées, corrigées j'en ai produit une seule copie que j'ai traduites de la meilleure manière dont je suis capable. Quant aux six premiers livres, je n'avais réussi à en trouver qu'une seule copie, pleine d'erreurs. Aussi, je n'ai pu traduire comme il se doit. Puis, j'en ai obtenu une autre copie; alors, j'ai collationné les deux et corrigé autant d'erreurs que possible. Cependant, j'aurais souhaité avoir une troisième copie et l'utiliser pour la collation mais les copies de ce livre-là en grec sont rares parce qu'il n'est pas enseigné à Alexandrie [...] (ibid., 18)

À plusieurs reprises, Hunayn répète qu'il a recherché avec beaucoup de soin des manuscrits dont il avait besoin. Comme il a été mentionné plus haut, ayant eu besoin du manuscrit complet de **De demonstratiōe** (De la démonstration) de Galien, il a dû entreprendre un voyage qui l'a mené à travers la Syrie jusqu'à Alexandrie, en Égypte. De même, à la recherche du traité sur le pouls qui n'avait encore jamais été traduit, et ayant appris qu'il se trouvait à Alep, ville située en Syrie, il demanda qu'on le lui envoyât mais ne réussit pas à l'obtenir.

La collation des textes se faisait à deux, oralement. Un assistant lisait à Hunayn, à voix haute, le contenu d'un manuscrit pendant que celui-ci suivait le texte dans l'exemplaire qui était à sa disposition. On ne collationnait pas seulement les textes eux-mêmes; on collationnait aussi les commentaires et les annotations qui les accompagnaient. Cette méthode philologique était empruntée à l'École de médecine d'Alexandrie où, comme le rapporte Hunayn, on se réunissait afin d'étudier, en groupe, les textes médicaux. Selon Rosenthal, cette méthode, qui était aussi utilisée par les érudits nestoriens, était devenue, à l'époque, une méthode philologique traditionnelle :

Graeco-Syriac school tradition offered sufficient examples of the practice of manuscripts collation. Comparison of a number of manuscripts was known to be a convenient help in the establishment of a reliable text. The purpose of borrowing books among Syrian scholars was to read, copy or collate them. [...] In view of the fact Graeco-Syriac school tradition was well acquainted with the usefulness of collation, the technique which Hunayn applied in his work was not of his own invention. When he called it " his own custom ", he meant to say that he applied his technique more consistently than his predecessors (ROSENTHAL, 1947 : 26).

Comme on le verra plus loin, cette méthode était aussi employée pour la révision des traductions.

Quand les manuscrits grecs étaient considérés trop mauvais, on préférait avoir recours à une traduction syriaque déjà existante qu'on traduisait en arabe. Il arrivait qu'on dût traduire à partir d'un manuscrit défectueux puis, quand on réussissait à mettre la main sur une copie meilleure, on corrigeait la traduction en fonction de celle-ci ou alors on recommençait la traduction en entier. Ce fut le cas du **De alimentatorum facultatibus** (Des propriétés des aliments), traité de Galien, que Hunayn avait d'abord traduit pour le compte de Salmawayh à partir d'un mauvais manuscrit. Puis, ayant réussi à en trouver plusieurs autres copies, il les collationna puis recommença la traduction.

Quand il était confronté par un passage obscur ou inintelligible, Hunayn, grâce à sa connaissance du domaine, arrivait souvent à l'éclaircir. Pour faciliter la compréhension des ouvrages traduits, il dotait beaucoup de ses traductions d'explications et de commentaires appropriés. C'est ce qu'il fit lors de la traduction du **In Hippocratis de diaeta acutorum libros commentarii**, commentaires de Galien relatifs au livre d'Hippocrate sur la diète. Cependant, dans le cas du **Dictionum obsoletarum Hippocratis explicatio**, commentaires de Galien relatifs aux termes inconnus, employés par Hippocrate dans ses écrits, Hunayn reconnaît ne pas avoir été capable d'en faire la traduction.

Quant à la méthode de traduction utilisée, la phrase suivante écrite par Hunayn à propos du **De venarum arteriarumque dissectione** (De la dissection des artères), nous livre l'essentiel de la méthode du grand traducteur : “ [...] J'ai fait ce que j'ai fait avec les traités précédents : j'en ai extrait les phrases puis je l'ai traduit en arabe pour le compte de Muḥammad ibn Mûsa. ” (BERGSTRASSER, 1925 : 9). Hunayn et ses traducteurs traduisaient donc **le sens global des phrases**. Plus loin, il répète à plusieurs endroits qu'il a traduit le **faṣ kalâm** (essentiel des paroles de l'auteur), autrement dit l'essentiel du contenu.

Ils se rendaient compte de la différence syntaxique existant entre le grec, le syriaque et l'arabe et tenaient compte de la polysémie des mots pris individuellement et de l'importance du contexte dans la détermination du sens. D'après Walzer, on a retrouvé des manuscrits dont les textes portaient en marge des autographes de traducteurs. Ces annotations servaient à éclaircir l'acception d'un mot dans un contexte donné ou des acceptions de mots grecs mal connus. Par exemple, dans la marge d'une de ses traductions Hunayn explique que le mot grec signifiant **doué de vertu morale**, ne doit pas être traduit en arabe par **fâdil** (excellent) mais par **mudjtahid** (sérieux) (WALZER, 1962 : 73). Hunayn précise ainsi l'acception du mot dans le texte.

Le manuscrit de la **Materia medica** de Dioscorides porte de nombreuses annotations dont celles de Hunayn. “ Généralement ces notes sont très intéressantes; elles ont trait à des variantes, des explications, des définitions de médicaments et de maladies, que le texte donne en grec, des étymologies, des notions géographiques, la valeur des poids et mesures, etc. ” (LECLERC, 1867 : 11, 12). Une de ces notes porte sur une question de philologie grecque. Elle porte sur le **taminier**, ou vigne noire, appelé en grec **ampelos melaina**. Le texte porte le mot arabe **malama**, qu'il eût fallu écrire **malayna** pour éviter la confusion avec **malaya** et **laya**. La note conseil au lecteur de ne pas traduire le mot grec **melaina** par noir mais par lisse. Le commentateur aboutit à la conclusion que **malama** doit donc être interprété comme **lisse**. Cet éclaircissement terminologique est suivi d'un exposé bref sur la formation des mots grecs.

C'est grâce à de telles annotations qu'Ibn Sînâ (Avicenne), tel qu'il le mentionne dans son *Shifâ'* (guérison), se rend compte qu'en grec, on peut parler d'une “ voix blanche ” et d'une

“ voix noire ” au lieu de dire à voix haute ou d’une voix profonde. “ Il avait probablement trouvé ce renseignement en marge d’une des séries de textes de Bagdad des Topiques d’Aristote, où cette différence est indiquée ” (WALZER, 1971 : 36). D’ailleurs, Walzer pense qu’“ il serait souhaitable de dresser une liste de tous les mots grecs interprétés par Hunayn et ses disciples de cette manière. Une liste de cette sorte peut même être utile pour des lexicographes grecs ” (ibid.).

Hunayn tenait aussi compte des différences entre les grammaires arabe et grecque; il a rédigé un ouvrage en deux parties intitulé “ Les règles de la flexion arabe selon l’enseignement des Grecs ”. Et, dans l’étude qu’il a faite du **De interpretatione** d’Aristote, **al-Fârâbî**, grand philosophe arabe du IX^e siècle, auteur du fameux **De divisione scientiarum** (Catalogue des sciences), s’est inspiré des idées de Hunayn et de son école afin d’écrire ses remarquables commentaires sur les différences entre les langues. Cette connaissance qu’avaient les traducteurs de Bagdad des différences syntaxiques entre l’arabe et le grec leur a permis de produire des traductions dont la qualité était de loin meilleure que celles des périodes antérieures, faites en syriaque. Seule la traduction d’ouvrages de mathématiques contraignait Hunayn et ses traducteurs à faire de la traduction littérale en raison de la rigueur et de la précision requises en ce domaine.

En général, lorsqu’il recevait un ouvrage à traduire, Hunayn commençait par le disposer clairement en le divisant en chapitres et alinéas puis il en entreprenait la traduction ou le passait à un de ses traducteurs.

Tel qu’il ressort de la **Risâlah**, Hunayn essayait de traduire “ de la manière la plus éloquente, en utilisant l’expression la meilleure, la plus proche du grec sans toutefois nuire au génie du syriaque ” (BERGSTRASSER, 1925 : 30, 31). À plusieurs reprises, il répète qu’il fait de son mieux pour être aussi fidèle que possible à l’auteur. D’après Rosenthal, cette manière de concevoir la traduction chez Hunayn était le résultat d’une formation de traducteur qu’il avait acquis avant de se mettre à traduire, comme il était devenu courant chez les nestoriens vers la fin du VIII^e siècle :

A Syriac writer, Phocas of Edessa, dwelt upon the necessity of a careful training for persons who wished to devote themselves to the difficult art of translation. He lived in the eighth century, and his lifetime coincided with the beginning of Arabic translation literature. Thus, it appears to have been the result of his early training that Hunayn pondered the problems of translation and arrived at the conclusion that a translator should try to find expressions which were close to the original, but at the same time did not do violence to the idiomatic usage of the language into which he translated (ROSENTHAL, 1947 : 29).

DE BAGDAD À TOLÈDE

Du point de vue linguistique, en général, quand un des traducteurs nestoriens, qui traduisait du grec, était faible en arabe, il devait faire appel à un traducteur de langue arabe et, en équipe de deux, ils traduisaient le texte. Ou alors le nestorien produisait d'abord une traduction en syriaque que le traducteur arabe traduisait ensuite en arabe. Cela se faisait surtout au début de l'ère des traductions quand les traducteurs nestoriens, dont la langue maternelle était le syriaque, étaient encore faibles en arabe. Ce dernier ne s'était pas encore généralisé dans les régions nouvellement conquises de l'Empire. Ce n'est que petit à petit qu'il remplaça les autres langues. Par la suite, quand l'arabe devint la langue principale, on se mit à traduire directement du grec en arabe.

Hunayn, lui-même, a traduit certains ouvrages, tels que le **De Sectis** (De la secte) et le **De temperamentis** (Du caractère), d'abord en syriaque puis en arabe. Ou alors il traduisait l'ouvrage en syriaque puis un autre traducteur le traduisait en arabe. C'est ce qu'il faisait couramment avec son élève Hubaysh ibn al-Hasan ou son fils Ishâk ibn Hunayn. Souvent, Hunayn n'avait pas le temps de faire la traduction, alors il laissait à quelqu'un d'autre le soin de traduire à sa place. Il arrivait aussi qu'il traduisît du grec au syriaque puis qu'il n'eût pas le temps de traduire vers l'arabe; alors quelqu'un d'autre faisait la traduction. Par manque de temps, certains traités ne furent pas traduits bien que les manuscrits grecs fussent disponibles, d'autres furent laissés des années entières sans traduction, d'autres, enfin, ne furent traduits qu'en partie.

Hunayn ne s'est pas contenté de traduire : il a résumé des traités et en a restructuré d'autres en les mettant sous forme de questions et réponses pour en faciliter la lecture. Cette méthode était très populaire chez les Arabes.

Pour terminer, voici un résumé de la méthode de Hunayn telle que celle-ci ressort de la **Risâlah** :

1. Avant d'entreprendre une traduction, Hunayn établissait un texte de base en collationnant autant de manuscrits que possible;
2. Il traduisait le sens global des textes;
3. Il clarifiait les passages obscurs en accompagnant ses traductions d'explications et de commentaires appropriés;
4. Il précisait les acceptions des termes en marge de la traduction pour en faciliter la compréhension;

5. Il essayait d'utiliser son expression la meilleure tout en traduisant le plus fidèlement possible.

I. Les problèmes rencontrés

Devant souvent traduire à partir de vieux manuscrits défectueux, incomplets, difficiles à lire, parsemés d'erreurs dues aux transcriptions successives au cours des siècles, sans avoir toujours la possibilité de recourir à des copies supplémentaires pour éclaircir les passages obscurs ou reconstituer les parties manquantes, les traducteurs devaient utiliser toutes leurs capacités et leur connaissance du domaine et de l'auteur afin de produire une traduction satisfaisante. Il convient ici de rappeler que les traducteurs de Bagdad ne possédaient pas les éditions standard des œuvres classiques qui sont disponibles aujourd'hui, fruit de plusieurs siècles d'études philologiques, mais qu'ils devaient se contenter des copies manuscrites disponibles, celles-ci pouvant, soit être endommagées, soit contenir des erreurs textuelles commises par les scribes. Il arrivait que le manuscrit fût mauvais au point où il était intraduisible; ce fut le cas du traité sur l'erreur commise dans la manière de distinguer l'urine du sang que Hunayn ne put traduire parce qu'il n'arriva pas à le lire.

Il arrivait aussi que plusieurs manuscrits du même ouvrage révélassent des différences textuelles. Il fallait alors effectuer une étude philologique et, en comparant les différentes versions, produire un texte final et s'en servir pour traduire. Quand un manuscrit était trop illisible ou incompréhensible et qu'on ne possédât pas d'autre copie de l'ouvrage, on en faisait plusieurs traductions puis on les collationnait pour avoir une meilleure idée du texte original, ou alors on se servait d'une traduction syriaque déjà existante afin de mieux comprendre l'original puis on traduisait en arabe.

De plus, le grec qu'on traduisait (grec classique) était déjà, à l'époque, une langue morte qui différait beaucoup de la langue utilisée par les Byzantins contemporains, ce qui ne facilitait pas la tâche des traducteurs. Il faut ajouter à cela qu'étant donné que les ouvrages traduits étaient les œuvres d'érudits et de penseurs de l'Antiquité, leur contenu était soit scientifique soit philosophique et exigeait de la part des traducteurs un niveau élevé de connaissances afin de pouvoir comprendre puis rendre le contenu spécialisé des textes. Quand on était confronté à l'œuvre d'un auteur éminent dont le contenu était difficile à comprendre, on recourait à la production de **summulae** (sommets), appelées en arabe **mukhtaṣarāt** ou **djawāmīi** (PETERS, 1968 : 65, 66), formes abrégées et paraphrases accompagnées de commentaires afin d'en faciliter la compréhension. Ce fut, par exemple, le cas du **De anima**, traité d'Aristote, dont on produisit seulement une forme condensée.

Cependant, dans les domaines de la médecine et des sciences exactes, on préférait se

conformer de près à l'original en raison de la précision du contenu, même au prix de produire des traductions littérales.

La longueur excessive des ouvrages à traduire constituait aussi un problème. On préférait alors se pencher sur des formes abrégées ou des commentaires de l'original. C'est ce qu'on fit pour certaines œuvres de Platon dont on utilisa les adaptations datant de l'époque moyenne du platonisme. Dans d'autres cas, les commentaires accompagnant les originaux paraissaient plus instructifs que les originaux eux-mêmes, on se contentait alors de traduire les commentaires, comme pour la majeure partie de l'œuvre d'Aristote que les Arabes ont connue grâce aux commentateurs alexandrins du grand philosophe. Il arrivait aussi que l'on traduisit l'œuvre elle-même ainsi que les commentaires et que l'on préférât ensuite se contenter d'étudier les commentaires, comme pour la **Logique** d'Aristote. Comme on l'a vu plus haut, Hunayn, lui-même, a produit des formes abrégées de plusieurs traités de Galien tels que le **De atra bile** et le **De alimentorum facultatibus**. Certaines de ces formes condensées étaient présentées sous forme de questions et réponses, telle que celle du **In Hippocratis prognosticon commentarii**.

Un autre problème qui se présentait était celui de reconnaître si une œuvre était authentique ou apocryphe. Ce problème se posait surtout au début, quand les traducteurs ne connaissaient pas encore assez bien les auteurs qu'ils traduisaient. Mais avec le temps, ils avaient acquis assez d'expérience et connaissaient assez bien le style des auteurs traduits pour arriver à discerner les ouvrages authentiques des ouvrages apocryphes. Par exemple, Hunayn ibn Ishâk connaissait si bien les idées et le style de Galien, qu'il arrivait à reconnaître si un traité avait vraiment été écrit par le grand médecin grec ou s'il lui avait été attribué par erreur. Quand il doutait de l'authenticité d'un écrit, Hunayn cherchait si Galien n'avait pas écrit d'autre traité sur le sujet. S'il lui arrivait d'en trouver un autre qui soit plus vraisemblablement authentique, il le traduisait et considérait l'autre comme apocryphe.

Dans sa **Risâlah**, Hunayn mentionne des parties de traités ou des traités en entier, qui, bien que n'étant pas l'œuvre de Galien, étaient attribués à celui-ci par erreur. Cela arrivait quand on mettait la main sur un recueil contenant plusieurs traités, sur lequel figurait le nom de Galien. On lui attribuait alors tous les autres traités. Hunayn mentionne spécifiquement le **De remediis parabilibus** " auquel on a ajouté un article attribué à Galien mais n'étant pas de lui, mais de Falgherios [...], et les commentateurs de ce traité ne se sont pas contentés de cela, mais ils ont ajouté beaucoup de prescriptions médicales et des médicaments que Galien n'a jamais vus et dont il n'a jamais entendus [...]. Des amis m'ont demandé de lire la version syriaque et de la corriger d'après ce qui me semblerait correspondre à la pensée de Galien; c'est ce que j'ai fait " (BERGSTRESSER, 1925 : 37, 38).

Par ailleurs, toujours d'après Hunayn, " on a trouvé des livres qui ont été attribués à

Galien mais qui ne sont pas de lui. Ceux qui font cela sont des gens qui veulent se vanter de posséder plus de livres de Galien qu'ils n'en ont vraiment ” (BERGSTRASSER, 1932 : 88, 89).

Il arrivait aussi que “ des naïfs, incapables de distinguer entre les différents auteurs, eussent trouvé un livre contenant plusieurs traités. Le premier traité portait le nom d'un homme; tous les autres traités étaient alors attribués à cet homme-là. Aussi, on trouve beaucoup de traités de Rufus attribués à Galien, tels que celui sur le thériaque, ainsi que les traités attribués à Galien dont le style n'est pas celui de Galien ni la terminologie celle de Galien ” (ibid., 88, 89).

Toutefois, les traducteurs n'ont pas toujours été assez critiques et n'ont pas toujours réussi à éviter des erreurs qui se sont, dans certains cas, avérées graves. Par exemple, la **Théologie apocryphe** et le **Livre des Causes**, attribués par erreur à Aristote, ont été transmis comme tel à l'Occident, faussant la théorie péripatéticienne au Moyen Âge. Ni les traducteurs ni les philosophes arabes n'avaient été capables d'en découvrir le caractère apocryphe, et ils les ont légués à la scolastique latine qui les a acceptés sans les remettre en question. À l'origine, la faute avait été commise par les nestoriens puis transmise aux Arabes et finalement aux Occidentaux.

J. Les problèmes linguistiques

Il y avait deux catégories de problèmes linguistiques : 1. les problèmes grammaticaux, et 2. les problèmes terminologiques.

1. Les problèmes grammaticaux

Les problèmes grammaticaux étaient dus, d'une part, à la différence des syntaxes grecque, langue indo-européenne, et arabe, langue sémitique, et, d'autre part, à la manière différente de former les mots dans les deux langues. D'après Peters, la faiblesse de la syntaxe arabe par rapport à la grecque résidait dans son incapacité de former des phrases par “ hypotaxis ” (PETERS, 1968 : 34), c'est-à-dire en utilisant la subordination et la coordination, ce qui rendait difficile la traduction de certains textes, tels que ceux de Platon, écrits en un style très lié. L'arabe préfère procéder par “ parataxis ” (ibid., 67), c'est-à-dire en utilisant des propositions indépendantes. Ce deuxième genre de syntaxe convenait très bien à la traduction des livres d'Aristote abstraits, conceptuels et techniques.

Se fondant sur le commentaire d'al-Fârâbî du **De interpretatione** d'Aristote, Walzer énumère toute une série de différences linguistiques entre le grec et l'arabe. En voici un aperçu :

1. Les lettres de l'alphabet ainsi que les mots qui expriment la pensée sont différents;
2. En grec, on utilise des substantifs composés, tel que le nom **Kallipos**, qui n'existent pas

en arabe. Par exemple, dans le mot **abkam** (muet), les parties **ab** et **kam** n'ont aucun sens en elles-mêmes;

3. L'expression du temps est différente dans les deux langues : la forme de base en arabe est le **parfait** qui a la signification du **perfectumpraesens**, dont les inflexions n'ont pas d'équivalent en grec. De plus, en grec on exprime le temps " en donnant des inflexions différentes au radical du présent et en y ajoutant des particules [...]. L'équivalent du grec βαδιλει (il marche), **yamshi** (en arabe) vaut également pour le présent et le futur. Mais tandis que les grecs expriment l'imparfait en ajoutant une voyelle au radical du présent [...], les Arabes l'expriment en y ajoutant le parfait **kâna** et ils disent **kâna yamshi** (il marchait); quand on se sert de **kâna** de cette manière, il n'a plus la signification de la copule (**irtibât** συνδεσμος) dans le passé. Le verbe en arabe n'a pas de forme qui dénote exclusivement le temps au présent " (WALZER, 1971 : 38);

4. Toujours d'après Walzer, l'expression εστιν (le verbe) est traduite en arabe par un adjectif spécial ρημα υπαρκτητικός (verbe d'être), **al-kalima al-wugudiiyya** en arabe. Il est aussi difficile de trouver, en arabe, un équivalent au αόριστον **kalima ghayr muhassala** en arabe;

De son côté, Madkour affirme que la grammaire arabe a été influencée par les écrits aristotéliens, l'**Organon** en particulier. Celui-ci, qui traite de questions linguistiques et grammaticales, a été aussi intitulé **Traité du langage**. D'après Madkour, al-Khalil et Sibawayh, grammairiens de la deuxième moitié du VIII^e siècle qui ont établi par écrit les principes de la grammaire arabe, vivaient à une période où on traduisait l'**Organon** et étaient en contact avec les traducteurs. De là, découlent les analogies suivantes :

On remarque certaines analogies entre des questions traitées par Aristote dans ses écrits de logique et quelques sujets de la grammaire arabe. Par exemple, la phrase arabe, dans sa composition et ses éléments, semble être taillée sur le modèle de la proposition aristotélique. La distinction d'**al ism**, d'**al fil** et d'**al harf** (du nom, du verbe et de la lettre), que les grammairiens arabes ont adoptée, correspond à peu de différence près, à la distinction du nom, du verbe et de la particule, établie dans l'**Hermêneia**. Ces éléments de la phrase se trouvent d'ailleurs définis de la même façon chez ces grammairiens et chez Aristote. **Al mafoul fih** (le complément circonstanciel) fait penser au datif grec et à la notion de temps et d'espace,

étudiée maintes fois par le Stagirite. [...] Ce n'est pas tout; le langage aristotélique et les termes logiques ont laissé une trace marquée dans les écrits des grammairiens arabes. [...] À en juger par ces faits, on est enclin à soutenir qu'un élément grec s'est introduit dans la formation de la grammaire arabe. Cet élément peut provenir de deux sources, soit directement de quelques traités sur la grammaire grecque, soit indirectement des écrits aristotéliques (MADKOUR, 1969 : 17, 18).

Qu'il y ait eu des différences ou des analogies entre les grammaires grecque et arabe, les traducteurs se rendaient compte des difficultés grammaticales auxquelles ils étaient confrontés. Aussi, pour les éviter, ils utilisaient le syriaque comme langue intermédiaire : les termes syriaques étaient calqués sur le grec, la syntaxe était une reproduction littérale de la syntaxe grecque aux dépens de la syntaxe syriaque. Ainsi, la traduction du Nouveau Testament en syriaque respecte plus le style enchaîné du grec que le style lâche du syriaque. Elle reproduit même les articles grecs bien que le syriaque soit une langue sans articles. Les traductions syriaques des œuvres d'Aristote sont aussi une reproduction littérale du texte grec. À propos de la traduction syriaque des Aphorismes d'Hippocrate, voici ce qu'a écrit Browne :

“ The Syriac version of the Aphorisms contained in my manuscript, ” he writes, “ is a very faithful, or rather too faithful, translation of the Greek text; sometimes, indeed, it is a literal translation absolutely devoid of sense. This, unfortunately, does not allow us to determine the epoch at which it was made, since to render too literally has been the defect of many Syrian translators. ”

“ I will not venture to say, ” he continues, “ that the Syrians never possessed clear translations written in a correct style, but in most of the translations which have reached us the style is often obscure, the construction incorrect, and words are often employed in a sense not properly belonging to them, this generally arising from the desire of the Syriac translator to reproduce the Greek text too faithfully. Syrian translators, when they found a difficult passage, too often contented themselves with rendering each Greek word by a Syriac word without in any way seeking to write an intelligible sentence. Thus we find in their translations many incorrect sentences, and even expressions which have absolutely no meaning. In short, I believe that when they did not understand the meaning of a Greek word, the translators did not hesitate to transcribe it in Syriac characters, leaving their readers to conjecture the meaning of these barbarisms which they had created. [...] Whenever the translator comes across

an obscure passage, his translation is obscure; and whenever he meets with a passage which is susceptible of several different renderings, his translation can be interpreted in several ways ” (POGNON, 1903, cité par BROWNE, 1921 : 28).

Le syriaque, exposé pendant des siècles aux influences linguistiques extérieures (grecque, persane et indienne), se prêtait à l’adaptation beaucoup mieux que l’arabe qui n’avait jusqu’alors servi qu’à des buts religieux et littéraires dans la Péninsule arabe, loin de toute influence étrangère.

Au début, les traductions arabes du syriaque, qui étaient aussi littérales, créaient beaucoup de difficultés et donnaient des résultats encore pires parce qu’on traduisait de textes qui n’avaient de sens que quand ils étaient collationnés aux originaux grecs. Ce n’est qu’avec Hunayn ibn Ishâk et ses traducteurs que l’on se mettra à traduire de manière plus libre en accordant plus d’importance au sens global et en respectant le génie de la langue arabe.

Les problèmes grammaticaux n’étaient cependant pas les seuls auxquels devaient remédier les traducteurs; il y avait aussi les problèmes terminologiques.

2. Les problèmes terminologiques

Avant le IX^e siècle, les traducteurs nestoriens s’étaient contentés de translitérer en syriaque les termes grecs sans essayer de créer leur propre terminologie. Les traductions syriaques étaient donc parsemées de termes grecs translitérés en syriaque. Traduisant du syriaque et ne possédant pas leur propre terminologie non plus, les premiers traducteurs de Bagdad conservèrent ces termes grecs transcrits en syriaque. Par exemple, **kategoriai** en syriaque devint **qatighuriyas** (catégories) en arabe. De même, **keyono** en syriaque devint **kiyân** (constitution) en arabe. Puis, au cours de la deuxième période de traduction, on se mit à forger une terminologie philosophique, technique et scientifique riche qui permit l’adaptation de l’arabe aux idées nouvelles. Par exemple, **qatighuriyas** devint **maaqulât** grâce à une création néologique; de même, **kiyân** devint **tabîaah**. D’ailleurs, le nombre réduit de termes arabes empruntés du grec par rapport à celui des mots syriaques provenant du grec témoigne bien de l’effort de création néologique immense accompli par les Arabes. Toutefois, “ les idées sont parfois inséparables des mots qui les expriment ” (MADKOUR, 1969 : 45), et les Arabes durent emprunter au grec des termes philosophiques tels que **hayoûlâ**, **asloqoss**, **fantâsiyâ**, **namoûs**, et **loûghiyâ** (ibid.).

Pour illustrer la création néologique arabe, voici la classification des différentes parties de l’**Organon** d’Aristote, telle qu’elle ressort du **Tis’uu rasâ’il** (neuf lettres) d’Ibn Sînâ (Avicenne) (celui-ci utilise les noms translitérés et leurs équivalents arabes):

NOM TRANSLITÉRÉ	NOM ARABE
Isâghoûjî (de Porphyre) (L'Isagoge)	al Madkhal
Qâtighoûriâs (Les Catégories)	al Maqoûlât
Pârî miniâs	al Ibâra (le langage)
Anoloûtîqâ (Les Analytiques)	—
Anoloûtîqâ la thâniya ou	
Afodotîqâ (La Démonstration)	Borhân
Topîqâ ou Diyaliqtîqâ (Les Topiques)	al Jadal
Sofistîqâ (Les Réfutations Sophistiques)	—
Ritoûriqâ (La Rhétorique)	al Khataba
Féotîqâ (La Poétique)	al Chi'r
	(<i>ibid.</i> : 10, 11)

Pour se rendre compte de l'attitude différente envers la terminologie étrangère entre l'école de Hunayn ibn Ishâk et les autres écoles de traduction, il suffit de jeter un coup d'oeil à quelques exemples de termes employés par Yuhanna ibn Mâsawayh, le grand médecin, auteur et traducteur nestorien dont il a été question plus haut, et Hunayn lui-même. Écrivant en arabe, le premier utilise des termes médicaux d'origine grecque ou persane alors que le second utilise des termes arabes. Par exemple, afin de désigner la **muscae volitantes**, maladie des yeux qui réduit la vue par la production de substances muqueuses recouvrant l'avant de l'œil, Yuhanna emploie '**amtana**, mot syriaque, et **bâd bakhast**, mot persan, alors que Hunayn, lui, emploie **khayâl** (ombre), mot arabe. De même, pour désigner la protubérance des yeux, Yuhanna emploie **exophthalmos**, mot syriaque d'origine grecque, alors que Hunayn, lui, emploie **juhûz**, mot arabe (MEYERHOF, 1926 : 712).

En général, “ il (Hunayn) est arrivé à rendre en bon syriaque et en bon arabe tous les termes scientifiques qui se rencontrent chez les philosophes et les médecins grecs. [...] Rarement, il a transcrit le terme grec; il l'a fait seulement quand ce terme était passé dans la langue avant son époque, comme par exemple **bâsilîq** et **qîfâl** pour les veines basiliques et céphalique. Mais pour $\kappa\rho\epsilon\mu\alpha\sigma\tau\acute{\eta}\rho$ dans le sens de “ canal déférent ”, il donne le terme arabe **mi'lâq** qui le traduit exactement; pour le fond de l'estomac $\pi\upsilon\theta\mu\eta\nu\ \tau\eta\varsigma\ \kappa\omicron\iota\lambda\iota\alpha\varsigma$ **qa'r al-mi'da** (qa'r est l'arrière-fond d'un creux) [...] (MEYERHOF, 1926 : 44, 45). Il a aussi rendu très fidèlement les qualités des remèdes trouvés dans les traités de Galien :

TERME GREC

TERME ARABE

DE BAGDAD À TOLÈDE

αραιωτικός	mokhalkhil (raréfiant)
ελκτικός	djâdhib (attrayant)
ανωδυνος	mosakkin (calmant)
σηπτικός	mo'affin (putréfiant)
εκπυητικός	mondidj (émollient)

Souvent même, le terme arabe est plus court que le grec.

Hunayn a d'ailleurs rédigé un lexique de termes syriaques et arabes. C'est grâce à lui et à ses traducteurs que la terminologie scientifique, adoptée par la médecine arabe et employée à partir du IX^e siècle, a été rendue uniforme.

En général, pour trouver des équivalents arabes aux mots grecs, les Arabes trouvaient des signes linguistiques qui décrivaient les référents. En d'autres mots, ils ne se contentaient pas de transposer le signifiant d'une langue à l'autre mais trouvaient un signifiant arabe qui décrivît le signifié. Par exemple, le **nervus recurrens** appelé en grec **to palindromon neuron** a été appelé en arabe **al-'asaba ar-râji'a ilâ fauq**, c'est-à-dire, le **nerf qui remonte vers le haut**. Le plexus a été appelé en arabe **ikhtilât** voulant dire **mélange** (MEYERHOF, 1926 : 712).

Les traducteurs utilisaient aussi la paraphrase des termes scientifiques grecs. Par exemple, le mot grec signifiant **diagnostic** a été rendu par **tashkhîs** qui signifie " la reconnaissance d'un **shakhs** (personne) ". De même, **pronostic** a été traduit par **taqdimatul-maarifati**, signifiant littéralement " présentation de la connaissance ".

Une des qualités de la langue arabe qui a aidé les terminologues de l'époque à remédier à la difficulté de formation de mots composés, fréquents en grec, c'est la facilité avec laquelle on peut former des mots en les dérivant des certaines racines existantes. Par exemple, la racine **fuaâl** a donné les noms de beaucoup de maux et maladies : **sudâa** (migraine), **zukâm** (rhume) et **judhâm** (elephantiasis). La racine **dawr** (tour) donne le dérivé **duwâr** (vertige). De même, **bahr** (mer) a donné **buhar** (mal de mer) et **khamr** (vin) **khumâr** (indisposition suivant des excès de boissons alcooliques).

La terminologie arabe s'est constituée de manière progressive. Elle a subi des évolutions successives avant de se fixer dans la langue par l'usage. Dans certains cas, les termes étrangers étaient considérés plus appropriés que les termes arabes; on préférait alors abandonner ces derniers et conserver les premiers. Par exemple, l'ουσια d'Aristote a été traduit au début par **aayn** (noyau), d'origine purement arabe. Trouvé équivoque, celui-ci a été remplacé par le mot persan **jawhar** (essence) qui s'est fixé dans la terminologie philosophique.

Sous l'effet de la traduction et de l'activité néologique que celle-ci entraîna, l'arabe, qui n'était auparavant qu'une langue dont l'utilité était littéraire et religieuse, se transforma en un

moyen d'expression scientifique et philosophique d'une richesse et d'une souplesse sans précédent, apte à transmettre aux Arabes la somme du patrimoine intellectuel grec.

K. La révision et la qualité des traductions

Les traductions étaient-elles révisées? Quelle était la qualité des textes traduits? Les critères de qualité étaient-ils élevés? Que faisait-on quand une traduction n'était pas satisfaisante? Autant de questions dont les réponses nous seront, elles aussi, données par Hunayn lui-même.

Hunayn tenait à réviser les traductions de ses traducteurs. À propos des huit derniers chapitres du **Methodus medendi** (Méthode thérapeutique), il écrit que “ Hubaysh ibn al-Hasan a traduit mes versions syriaques pour le compte de Muhammad ibn Mûsa puis il m'a demandé de réviser les huit derniers chapitres et de corriger les erreurs. C'est ce que j'ai fait avec beaucoup de soin ” (ibid., 18).

Hunayn accordait beaucoup d'importance à la révision parce que dans sa **Risâlah**, il affirme à plusieurs reprises qu'il a révisé des traductions très scrupuleusement et qu'il les a corrigées aussi complètement que possible. Hunayn a aussi révisé beaucoup de traductions qu'avait faites Sergius, traducteur nestorien du VI^e siècle. Il a même révisé des traductions qu'il avait faites lui-même quand il était plus jeune. C'est ce qu'il fit pour le traité **De typis (Febrium)** (Des types de fièvres) “ [...] Sergius l'avait mal traduit puis je l'ai traduit moi-même pour le compte de Djibril ibn Bakhtishtu alors que je n'étais encore qu'un garçon. C'était le premier livre de Galien que je traduais en syriaque. Plus tard, quand j'étais devenu adulte, je l'ai révisé et j'ai trouvé des erreurs que j'ai corrigées avec beaucoup de soin parce que je voulais en donner une copie à mon fils. [...] ”(ibid., 15).

Hunayn révisait aussi ses traductions quand il avait dû traduire en utilisant un seul manuscrit qu'il considérait mauvais. Quand il arrivait à trouver un autre manuscrit, il révisait sa traduction en fonction de ce dernier.

En général, quand une traduction était très mauvaise, il préférait la recommencer. À propos du traité **De anatomica dissensione** (De la différence en dissection), il avait été tellement fatigué par la révision qu'il en avait refait la traduction. Des fois, il devait apporter tellement de corrections que la révision lui semblait être de la traduction.

Hunayn faisait souvent les révisions sur demande. Quand un de ses traducteurs avait terminé la traduction, le patron lui demandait alors d'en faire la révision.

Il arrivait que quelqu'un d'autre fît la révision et que Hunayn ne fût pas satisfait de cette révision. Alors, il l'a recommençait lui-même.

Il arrivait que l'ouvrage fût difficile à traduire et que le traducteur commît beaucoup d'erreurs ou fût incapable d'en achever la traduction; alors, Hunayn révisait la traduction et la

complétait. Quand un manuscrit grec était défectueux ou incomplet et que sa traduction fût mauvaise ou incomplète, Hunayn était tellement scrupuleux qu'il tenait toujours à en améliorer la traduction ou à la compléter, même au prix de longues recherches philologiques.

Une des raisons pour lesquelles on tenait à réviser les traductions, c'est que les bons traducteurs étaient souvent accablés de travail et passaient les textes à traduire à des traducteurs moins bons.

Quant aux méthodes de révision, elles consistaient le plus souvent à collationner, en équipe de deux, l'original et sa traduction : un des deux réviseurs lisait à voix haute le contenu de la traduction pendant que l'autre suivait le texte de l'original, relevait les erreurs et les corrigeait. Voici d'ailleurs la description du procédé d'après Hunayn (il s'agit des huit derniers chapitres **du Methodus medendi**, traduits médiocrement par Sergius) :

[...] Salmawayh m'a demandé de réviser la deuxième partie; il croyait qu'il serait meilleur et plus facile de réviser que d'en refaire la traduction. Il s'est donc mis à lire le syriaque dans le septième chapitre. J'avais moi-même le grec entre les mains. Chaque fois que je trouvais un élément qui différait du grec, je le lui signalais et il le corrigeait [...] (BERGSTRASSER, 1925 : 17).

D'après Badawi, il y avait à Bagdad trois genres de réviseurs (BADAWI, 1968 : 26):

1. Ceux qui ne maîtrisaient que la langue de départ (le grec ou le syriaque); ils devaient donc réviser les traductions à l'aide de personnes qui connaissaient l'arabe, langue d'arrivée. C'est ainsi que procédèrent les réviseurs appartenant à la première période de traduction : ils se faisaient assister par des réviseurs et des linguistes de langue arabe qui vérifiaient la fidélité et la qualité linguistique des traductions;
2. Ceux qui maîtrisaient plusieurs langues : le grec, le syriaque et l'arabe, tels que Qusta ibn Lûka, Thâbit ibn Kurrâh et Hunayn ibn Ishâk. Ceux-ci révisaient, soit seuls, soit en compagnie d'un autre réviseur qui leur lisait le texte de départ à voix haute alors qu'eux-mêmes suivaient le texte d'arrivée;
3. Ceux qui ne connaissaient que l'arabe mais qui, grâce leur connaissance du domaine, étaient capables, en se faisant assister par des réviseurs et des linguistes de langue grecque ou syriaque, de vérifier la fidélité et la qualité linguistique du texte d'arrivée.

Quant à la qualité des traductions, Hunayn croit qu'elle dépend en même temps du destinataire et de la capacité du traducteur. Il le dit d'ailleurs explicitement dans l'introduction de

sa missive.

Mais c'est le destinataire qui était le facteur déterminant. Lors de la traduction du traité **De pulsibus ad Tirones** (Du pouls, destiné à Tirones) pour le compte du grand médecin Salmawayh, Hunayn affirme avoir essayé de traduire le mieux possible " en raison de l'intelligence naturelle de Salmawayh et de l'intérêt que celui-ci porte à l'étude des livres [...] " (BERGSTRASSER, 1925 : 6).

Étant donné que les traductions étaient destinées aux khalifes, aux dignitaires de l'État, à des médecins, des théologiens et des érudits, les critères de qualité étaient très élevés. Il suffisait qu'une traduction ne fût pas satisfaisante pour qu'on la refît de nouveau. Les patrons étaient eux-mêmes très exigeants. Hunayn mentionne la traduction du traité **De voce et anhelitu** (De la voix) qu'il avait faite pour le compte du ministre Muhammad ibn Aabdel Malek de manière à satisfaire " cet homme très intelligent " (ibid., 24). Malheureusement, ce dernier n'avait pas été satisfait et avait apporté beaucoup de modifications à la traduction.

Finalement, pour juger de la qualité des traductions de Bagdad, il est préférable de laisser les spécialistes nous donner leur opinion sur la question :

" Hunayn et les siens, profondément versés dans la langue grecque, livrèrent aux Arabes des traductions irréprochables [...] " (LECLERC, 1876 : 145).

" We can say that most of the Arabic translations made by Hunayn, by his son Ishâk and by their immediate pupils are extremely good [...] " (WALZER, 1962 : 118).

" Ses traductions (de Hunayn) sont très correctes; on a, cependant, l'impression que cela ne tient pas à un effort méticuleux, mais qu'il dépend d'une maîtrise libre et sûre de la langue arabe. Celle-ci se manifeste par une adaptation facile à l'original grec et par la précision de l'expression, sans accumulation; c'est ce qui constitue l'éloquence (**balâga**) bien réputée de Honain " (BERGSTRASSER⁵, 1913 cité par SBATH et MEYERHOF, 1938 : 5).

Citant le même passage de Bergstrasser, Madkour complète celui-ci en affirmant que " ce jugement porté sur la qualité des traductions de Hunayn s'applique à toutes les traductions faites à Bagdad étant donné que la plupart ont été soit faites soit révisées par Hunayn et son école " (MADKOUR, 1969 : 43).

Pour terminer, voici un passage du même auteur, qui donne une idée de la traduction arabe en général. Il concerne la traduction de l'**Organon** d'Aristote, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque nationale :

C'est un document unique en son genre et permettant mieux que nul autre de juger les traductions arabes, parce qu'il porte sur un sujet, qui ne laisse guère de place à la fantaisie verbale. Cet écrit a été consulté et examiné par de nombreux orientalistes et savants modernes, qui en ont édité des parties, et a été l'objet de

leur admiration unanime. Parlant de lui, Munk dit : “ La seule vue de l’appareil critique que présente ce précieux manuscrit peut nous convaincre que les Arabes possédaient des traductions faites avec la plus scrupuleuse exactitude, et que les auteurs qui, sans les connaître, les ont traitées de barbares et d’absurdes étaient dans une profonde erreur; ces auteurs ont basé leur jugement sur de mauvaises versions latines dérivées, non de l’arabe, mais des versions hébraïques ”. Ce manuscrit contient l’une des très anciennes versions arabes de l’**Organon**, et constitue par là un point de départ des études logiques dans le monde musulman. C’est une œuvre collective, due à plusieurs auteurs dont le style et le langage sont différents; mais, dans l’ensemble, le texte grec y est traduit avec une clarté et une précision irréprochables. Quant à la fidélité, elle est très grande, à l’exception de quelques courts passages dont le sens ne semble pas avoir été bien saisi par le traducteur. On s’attache tellement à l’original que l’on en donne quelquefois une traduction littérale; et on peut dire que si le traducteur arabe n’a pas toujours été heureux, il a du moins toujours été consciencieux” (ibid., 43, 44) (MUNK, 1927 cité par MADKOUR, 1969 : 44).

L. La théorie de la traduction chez les Arabes

Les Arabes ont-ils contribué à enrichir la théorie de la traduction? Quelles ont-été leurs idées principales dans ce domaine-là? C’est de nouveau auprès de Hunayn ibn Ishâk qu’il faut rechercher la réponse à ces questions. Lui, mieux que quiconque peut nous renseigner sur le sujet étant donné qu’il a supervisé les activités de tout un groupe de traducteurs.

Selon Hunayn, la qualité de la traduction dépend du destinataire ainsi que de la capacité du traducteur et de son expérience. Le destinataire est l’élément primordial dont il tient compte. Il adapte la qualité de ses traductions aux capacités intellectuelles de ses destinataires. Plus le destinataire est intelligent et intéressé à l’étude des livres, c’est-à-dire érudit, plus il prend peine à produire une meilleure traduction.

Le second élément important dont Hunayn tient compte pour juger de la qualité d’une traduction c’est l’expérience du traducteur. Quand il mentionne une traduction, il donne souvent l’âge du traducteur parce qu’il considère celui-ci comme un facteur important.

À propos de Sergius de Ra’s al-Ayn, traducteur du VI^e siècle, dont Hunayn a révisé beaucoup de traductions, Hunayn a écrit que celui-ci avait traduit les six premiers livres du **Methodus medendi** de Galien alors qu’il n’avait pas encore d’expérience en traduction et en avait produit une traduction médiocre. Puis, ayant acquis de l’expérience, Sergius avait traduit les huit autres livres et en avait produit une traduction beaucoup meilleure que la première.

Hunayn considère les traductions qu'il avait faites lui-même dans sa jeunesse comme moins bonnes que celles qu'il a faites étant adulte et il en a recommencé plusieurs.

Le grand traducteur considère la compréhension du texte de départ comme très importante. Il mentionne des traductions qui ont été mal faites par Sergius parce que celui-ci avait mal compris le texte de départ. Avant de se mettre à traduire, il collationnait lui-même plusieurs copies d'un ouvrage pour mieux en appréhender le sens en clarifiant les passages obscurs et ambigus. Il a même refusé de traduire un manuscrit défectueux parce qu'il n'avait pas pu en faire la collation avec d'autres copies. Pour faciliter la tâche, il commençait par diviser le livre en chapitres et en paragraphes.

La clarté du texte d'arrivée était un autre critère de qualité. À plusieurs reprises, Hunayn répète qu'une traduction est bonne parce qu'elle est compréhensible. Pour s'assurer qu'une traduction serait comprise, il ajoutait des explications et des commentaires en marge du texte.

Dans ses traductions, Hunayn veut rendre le message de l'auteur. Il dit explicitement à plusieurs reprises qu'il a essayé de traduire l'**essentiel des paroles** de l'auteur, c'est-à-dire le message. Il mentionne même l'intention de l'auteur. À propos de la traduction du traité **De Erasistrati anatome**, qu'il avait dû faire en utilisant un manuscrit incomplet et plein de fautes, il affirme avoir fait de son mieux pour ne pas s'éloigner de l'intention de Galien.

Hunayn accordait beaucoup d'importance au style et à la qualité linguistique en général. Il affirme plusieurs fois avoir traduit dans son style le meilleur et le plus éloquent.

Quand une traduction est trop mauvaise, l'illustre traducteur préfère la recommencer; il trouve que la révision est trop ardue et moins utile.

En somme, voici les points saillants de la théorie de la traduction chez Hunayn ibn Ishâk :

1. Hunayn ibn Ishâk croit que le traducteur doit transmettre le message de l'auteur tout en respectant la qualité de la langue d'arrivée. Il prône donc le respect du fond et de la forme;
2. La compréhension du texte de départ est essentielle;
3. La qualité de la traduction est déterminée par le destinataire et par l'expérience du traducteur;
4. Le texte d'arrivée doit être facilement intelligible;
5. Quand une traduction est trop mauvaise, il faut la recommencer.

Pour avoir une idée plus complète de la théorie de la traduction chez les Arabes, il faut jeter un coup d'œil à un autre auteur qui a écrit sur le sujet : al-Djâhiz, philosophe du IX^e siècle. Dans un passage de son livre intitulé **Le livre des animaux**, al-Djâhiz donne son opinion sur la

traduction et sur les qualités que doit posséder un bon traducteur. En voici l'essentiel :

1. La poésie est intraduisible. Quand on essaie de traduire un poème, on détruit la structure poétique : le mètre n'est plus correct, la beauté disparaît et tout ce qu'on admire dans un poème est perdu;
2. Le traducteur doit être du même niveau intellectuel et posséder autant de connaissances que l'auteur qu'il traduit;
3. Le traducteur doit connaître la langue de départ aussi bien que celle d'arrivée;
4. Il n'y a pas de correspondance entre les langues différentes; chacune d'elles a son génie propre, sa manière d'exprimer la réalité, sa syntaxe, ses locutions, les moyens qu'elle met à la disposition des auteurs afin qu'ils puissent rédiger de manière concise ou, au contraire, de manière prolix;
5. Quand on connaît deux langues, celles-ci s'influencent mutuellement : on fait des emprunts à l'autre langue, on risque d'employer la syntaxe de l'autre langue. On ne peut jamais maîtriser deux langues comme on en maîtrise une seule;
6. Plus le sujet traduit est scientifique, moins on trouve de traducteurs capables de le traduire, et plus le traducteur sera porté à faire des erreurs;
7. S'il est difficile de traduire les textes scientifiques, il est encore plus difficile de traduire les livres de théologie ou les textes religieux parce que les attributs de Dieu sont difficiles à transposer d'une langue à l'autre et parce que les flexions, inflexions et terminaisons, très importantes en arabe, peuvent changer le sens des mots et des phrases quand ceux-ci sont mal traduits. Ainsi, une expression de caractère général peut acquérir un sens particulier et vice-versa, ce qui fausse le sens du texte. De plus, le traducteur doit savoir distinguer ce qui relève du Coran (livre sacré de l'Islam) de ce qui relève du Hadîth (conseils et recommandations du prophète Muhammad), ce qui ressort de la raison de ce qui ressort de la foi, le vrai du faux. " Il lui faut savoir ce qui est dicton, ce qui est original, la révélation et l'écriture, la distinction entre l'ignorance et le radotage, le prolix et le concis, les structures des phrases, les coutumes des gens, les moyens d'entente entre eux. Si le traducteur ne connaît pas tout cela, il se trompera dans l'interprétation des textes

religieux, et l'erreur en matière de religion est plus nuisible que l'erreur en mathématiques, alchimie, philosophie, chimie et en quelques conduites des hommes. Al-Djâhiz poursuit : Si le traducteur n'est pas parfait en cela, il se trompera d'autant qu'il manquera de perfection. Qu'en sait le traducteur en ce qui concerne l'argument valable et l'argument apparemment valable? Ou'en sait-il de l'astronomie? Qu'en sait-il des concepts mystérieux? Qu'en sait-il en ce qui concerne la correction de fautes, et des lacunes laissées par les copistes? Qu'en sait-il des précipitations des prémisses (abréviation des préfaces)? Nous savons que les prémisses (préfaces) doivent être nécessaires, et arrangées d'une certaine manière, comme une ligne bien tracée ” (AL-JÂHIZ, 1938, cité par BADAWI, 1968 : 22, 23);

8. Al-Djâhiz parle de la révision et de l'étude critique des textes. D'après lui, il est beaucoup plus difficile à un auteur de réviser un texte et de “ corriger une faute ou combler un mot omis ” que “ d'écrire une dizaine de pages éloquents et pleines de bon sens. ” Ce qui est difficile pour l'auteur du texte l'est naturellement encore beaucoup plus pour le simple réviseur : “ Comment donc le réviseur (le collationneur) payé pourrait-il se tirer d'affaire, quand même le philosophe (l'auteur) n'en était pas capable? ” (ibid., 23). Pour Al-Djâhiz, donc, il est presque impossible de réviser un texte;

9. Al-Djâhiz s'en prend aux copistes qui, en recopiant les ouvrages, commettent des fautes et, “ le livre, transmis de main en main, s'expose à des mains criminelles, et à des vicissitudes nuisibles, de sorte qu'il devient pures erreurs, et mensonges creux. ” Dans ce cas, affirme al-Djâhiz, il est inutile de réviser les ouvrages puisqu'ils seront en tous les cas corrompus par les copistes. Il termine sur un note pessimiste “ Que diriez-vous d'un livre que les traducteurs successifs corrompent, et que les copistes abîment encore plus, un livre qui existe depuis très longtemps (donc, dans lequel les erreurs se sont accumulées)! ” (ibid., 23, 24)

À l'époque, les traducteurs se rendaient déjà compte que pour traduire correctement, il fallait d'abord avoir compris les idées de l'auteur dans le texte. Dans les commentaires qu'il a fait des traductions d'Aristote, Sheykh Abul-Khayr al-Hasan ibn Suwâr, érudit du Moyen-Âge, cité par Rosenthal (1975 : 22), a écrit que pour pouvoir comprendre le contenu du texte de départ, le traducteur doit d'abord saisir correctement les idées de l'auteur à travers le texte. De plus, afin de ne pas commettre d'erreurs en traduisant, le traducteur doit connaître à fond l'auteur dont il traduit le livre ainsi que les langues de départ et d'arrivée.

Pour illustrer l'importance qu'accordaient les traducteurs à la connaissance de l'auteur du texte traduit, voici l'exemple suivant : au cours de la traduction d'un texte de Galien, Hunayn tomba sur une citation du poète comique Aristophane qu'il ne comprit pas. Comme il le reconnaît lui-même dans sa *Risâlah*, il préféra ne pas traduire la citation et l'omettre parce, n'étant pas assez familier avec la pensée et le style d'Aristophane, il n'arriva pas à en appréhender le sens (WALZER, 1971 : 34).

M. Les écrits des traducteurs

Étant donné que les traducteurs de Bagdad étaient des médecins, des astronomes, des mathématiciens, des philosophes, leurs activités ne se sont pas limitées à la traduction. Ils ont aussi rédigé des traités scientifiques et philosophiques, des commentaires, des abrégés de livres; ils ont aussi constitué des recueils (pandectes) sur les sujets étudiés.

Hunayn ibn Ishâk a fait des commentaires sur Hippocrate et Galien, il a résumé des traités de Galien qu'il a mis sous la forme de questions et de réponses, style favori à l'époque, et a composé une centaine d'ouvrages, la plupart médicaux tels que l'**Isagoge Johannitii**, introduction à l'art médical de Galien, ouvrage qui devint très populaire dans les écoles de médecine occidentales au Moyen Âge. Il a aussi composé les **Questions médicales**, introduction à la médecine sous forme de questions et réponses, et le **Livre des dix traités sur l'œil**, ouvrage portant sur les maladies des yeux. Ces deux derniers ouvrages devinrent très influents dans l'enseignement et la pratique de la médecine arabe. Il a écrit plusieurs autres traités sur les aliments simples et composés, sur l'hygiène, sur le régime, sur le pouls, sur l'urine, sur l'anatomie de l'appareil digestif, sur les symptômes des maladies et sur plusieurs autres sujets médicaux. Il ne s'est pas limité à la médecine mais a aussi rédigé des traités de physique sur l'action du soleil et de la lune, les météores et le flux et le reflux de la mer. Il a même écrit un traité d'agriculture. Une douzaine de ses livres sont mentionnés dans le **Continent** d'al-Râzi (Razès), preuve qu'il était considéré comme médecin éminent.

Thâbit ibn Kurrah a abrégé un nombre important des ouvrages de Galien et commenté celles d'Hippocrate. Il a fait les commentaires de la **Physique** d'Aristote, des **Éléments** d'Euclide et de l'**Almageste** de Ptolémée. Il a produit des abrégés de l'**Arithmétique** de Nicomachus, du **Quadripartitium** de Ptolémée et de l'**Analytica priora** d'Aristote. Thâbit a aussi laissé des ouvrages de son crû, dont le nombre dépasse la centaine, la plupart scientifiques. Dans l'**Histoire des Sages**, al-Kiftî en donne une liste complète. À titre d'exemple, en voici deux : **De la cause des montagnes** et **Pourquoi l'eau de la mer est salée**. Il a rédigé des traités sur la musique et sur le sabéisme, religion de la secte païenne des Sabéens. Ses opinions philosophiques entraînèrent son excommunication de la secte.

DE BAGDAD À TOLÈDE

Kuṣṭa ibn Lûka a rédigé des ouvrages de médecine, de philosophie, de logique, de politique, de mathématiques, de physique, d'astronomie et de musique. En voici quelques uns : **Introduction à la médecine, Des maladies du sang, Des poils, De la soif, Des aliments, De l'animal raisonnable et non raisonnable, De la politique, Introduction aux mathématiques, Des sectes chez les Grecs, De la sphère et du cylindre, Introduction à l'astronomie**, et De la musique. Son traité philosophique De la différence entre l'âme et l'esprit a été traduit en latin en 1070. Kuṣṭa ibn Lûka est fréquemment mentionné dans le **Continent** d' al-Râzî.

Hubaysh ibn al-Hasan, neveu et élève de Hunayn, a laissé des ouvrages qu'il avait rédigés lui-même. En voici quelques exemples : **Des aliments simples, Des aliments, De l'hydropisie et Du pouls**.

Cependant, les écrits les plus importants qu'ont laissés les traducteurs sont des **pandectes**, encyclopédies médicales portant sur les différents aspects de la médecine l'hygiène, les différentes maladies, les poisons et leurs effets, les fractures et les dislocations des membres, l'alimentation et les régimes alimentaires, les effets du climat sur la santé, et le sexe. Chaque maladie, avec ses causes, ses symptômes et son traitement était traitée en détail, de manière claire et concise. De plus, les textes étaient accompagnés de croquis et de notes explicatives. Des auteurs grecs et syriaques étaient fréquemment cités. Une de ces encyclopédies, conservées au Caire, est l'œuvre de Thâbit ibn Kurrah.

Notes et références

1. Djibrîl ibn Bakhtishu, chef du corps médical de Bagdad sous le règne d'al-Ma'mûn, appartenait à une famille illustre de Djundishapur, dont les membres ont été, pendant plusieurs générations, médecins, érudits et grands mécènes de sciences et de philosophie. C'est Djibrîl qui aurait conseillé au khalife al-Ma'mûn de fonder la Maison de la Sagesse afin de faire traduire les ouvrages grecs anciens. C'est aussi lui qui a conseillé à Hunayn ibn Ishâk de se mettre à traduire.
2. Étant donné que tous les traités de Galien ont reçu un nom latin, il est préférable de donner celui-ci, quand il est disponible, accompagné de la traduction française.
3. Relativement aux citations extraites de la **Risâlah**, la pagination est celle du texte arabe. Ces citations ont été traduites de l'arabe par l'auteur de la présente thèse.
4. Cet aperçu est, en grande partie, extrait de l'article de M. Meyerhof, " New Light on Hunayn ibn Ishâk and his Period ", dans *ISIS*, vol.8, n° 28, mars 1926, pp. 685-724.

DE BAGDAD À TOLÈDE

5. Gotthelf Bergstrasser est le grand spécialiste de la traduction arabe; c'est lui qui a fait les études principales sur Hunayn ibn Ishâk et son école. Il est l'éditeur et le traducteur de plusieurs œuvres du grand traducteur arabe.

6. Ce passage, dans son intégrité, est traduit en français par Abdurrahmnan Badawi dans son livre intitulé : *La transmission de la philosophie grecque au monde arabe*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1968, pp. 21, 24.

Chapitre IV

LE RÔLE DES TRADUCTEURS DE BAGDAD

Quel a été le rôle des traducteurs de Bagdad? Quel a été leur contribution dans l’histoire de la civilisation arabe? Ont-ils eu un autre apport quelconque?

Les traducteurs de Bagdad ont joué un rôle important sur plusieurs plans :

1. Sur le plan arabe, ils ont contribué à mettre à la portée des Arabes le patrimoine culturel grec classique. Grâce à la traduction, les Arabes ont assimilé en cent ans (750—850) ce que les Grecs avaient mis des siècles à développer. Sans précédent dans l’histoire, cette acquisition rapide de connaissances dans plusieurs domaines devait amener l’éclosion de la civilisation arabe qui a atteint son apogée à Bagdad au IX^e siècle. Comme l’a écrit, à juste titre, Hitti, le grand spécialiste de l’histoire arabe : “ Baghdad took its place as the scientific capital of the world, paralleling Athens as its philosophic, Rome as its juridical and Jerusalem as its religious capitals ” (HITTI, 1968 : 93);

2. Sur le plan de la théorie de la traduction, les traducteurs ont révolutionné les méthodes de traduction utilisées jusqu’au IX^e siècle. Ils ont abandonné la traduction syriaque littérale au profit de la transmission du message tout en respectant l’intention de l’auteur. Ils ont établi leurs critères de qualité en tenant compte du destinataire et ont considéré l’expérience du traducteur comme facteur primordial dont dépend la qualité. Finalement, ils ont introduit l’étude philologique approfondie des textes de départ, précédant le processus de traduction lui-même.

3. Sur le plan de la culture en général, les Arabes ont préservé de la disparition beaucoup d’ouvrages anciens dont les originaux sont perdus et qui ne sont conservés que sous la forme de traduction arabe. C’est le cas de l’**Anatomie** de Galien, de deux livres des **Coniques** d’Appollonius, de la **Mécanique** de Héron, de la **Pneumatique** de Phélon, de l’**Optique** de Ptolémée, d’un ouvrage d’Euclide sur l’équilibre, d’Archimède sur le clepsydre et les corps flottants, et de beaucoup d’autres que la postérité n’aurait jamais connus n’étaient-ce les traductions arabes;

4. Sur le plan de la civilisation occidentale, les connaissances acquises par les Arabes grâce à la traduction, auxquelles ils apportèrent leur propre contribution, furent transmises, à partir du XII^e siècle, à l’Occident, établissant ainsi le lien entre l’humanisme grec et le monde chrétien et contribuant à l’éclosion de la Renaissance au XV^e siècle. Par les commentaires et les abrégés qu’ils ont produits des œuvres des grands penseurs grecs, les traducteurs de Bagdad ont rendu

DE BAGDAD À TOLÈDE

les idées des philosophes grecs accessibles aux Occidentaux qui, comme nous le verrons plus loin dans cette thèse, ont puisé aux sources arabes les idées humanistes qui ont contribué à sortir l'Europe médiévale de la léthargie dans laquelle la maintenait le fanatisme religieux, dû à l'ignorance. C'est d'ailleurs la transmission de l'héritage gréco-arabe à l'Europe par l'intermédiaire de l'Espagne, qui constitue la deuxième partie de cette thèse.

Deuxième partie

TOLÈDE

INTRODUCTION

La première partie de la présente thèse portait sur la traduction à Bagdad. La deuxième partie va porter sur la traduction à Tolède (Espagne). Celle-ci complète l'œuvre de traduction colossale entreprise par les Arabes au faite de leur civilisation.

Après avoir fondé le khalifat omayyade d'Andalousie, les Arabes transportèrent en Espagne les traductions des œuvres philosophiques et scientifiques, faites par leurs congénères de l'Est. Ils constituèrent des bibliothèques dont les ouvrages se chiffraient par centaines de milliers. Puis, commença la **Reconquista**, reconquête de l'Espagne par les armées espagnoles qui aboutit, en 1085, à la chute de Tolède.

Ayant découvert les trésors que renfermaient les bibliothèques tolédanes, les chrétiens constituèrent des corps de traducteurs, dont la fameuse École de traducteurs de Tolède, et se mirent à traduire en latin le gros des ouvrages disponibles. Ils furent épaulés dans leur tâche par des érudits, qui, assoiffés de connaissances, quittaient leur pays et gagnaient Tolède de tous les coins d'Europe.

Grâce aux traducteurs de Tolède, l'Occident devait entrer en possession de l'héritage intellectuel gréco-arabe et sortir de la léthargie séculaire dans lequel le maintenaient l'ignorance et le fanatisme religieux.

Pour commencer, je vais donner un aperçu historique de l'invasion de l'Espagne par les Arabes, de la fondation du khalifat omayyade et de l'essor de la civilisation andalouse.

Je passerai ensuite à la reconquête de l'Espagne par les armées chrétiennes, à la libération de Tolède et à la constitution de l'École des traducteurs. Puis, au chapitre III, je traiterai de la situation sociale et linguistique à Tolède pour montrer les facteurs qui ont favorisé l'essor de la traduction. Celle-ci fera l'objet du chapitre IV. Le chapitre V portera sur le rôle des traducteurs de Tolède. Avant de terminer, je ferai une étude comparative entre Bagdad et Tolède.

Chapitre premier

LE CONTEXTE HISTORIQUE

A. La conquête de l'Espagne par les Arabes

Nous sommes en juillet 710, une petite flotille, guidée par Tarif ibn Mâlik, quitte Ceuta sur la côte nord-africaine, traverse le Détroit de Gibraltar et arrive à Tarifa, en Espagne. C'est une expédition de reconnaissance envoyée par le gouverneur de la province d'Afrique du Nord, Mûsâ ibn Nuşayr, dans le but d'évaluer les chances de réussite d'une invasion militaire de l'Espagne. L'expédition est couronnée de succès; les soldats reviennent chargés de butins et d'esclaves.

Cette expédition devait être la première d'une invasion qui devait, une année plus tard, livrer l'Espagne aux Arabes.

Au printemps 711, Târik ibn Ziâd, lieutenant de Mûsâ, débarquait sur les flancs du mont Calpe (qui devait s'appeler par la suite **Djabal Târik** " la Montagne de Târik ") à la tête d'une armée composée d'Arabes et de Berbères, population autochtone d'Afrique du Nord. Pris par surprise, le roi Roderic, qui affronta les Arabes à la tête d'une armée de plusieurs dizaines de milliers de Visigoths, fut battu et périt au combat. C'était la première grande victoire militaire arabe sur le sol espagnol.

Encouragé par ce premier succès, Târik continua sa poussée vers le nord et occupa successivement Malaga, Elvira, Murcie et Cordoue avant d'atteindre la capitale, Tolède. Dès lors, les progrès furent rapides et vers 718, les Arabes occupaient la majeure partie de la péninsule.

La période qui suivit fut une période de consolidation et d'organisation marquée par des troubles causés par les rivalités entre les conquérants arabes et berbères, et par la lutte pour le pouvoir. Ce n'est qu'avec l'arrivée en Espagne de Aabd-er-Rahmân, en 755, que le pays connut une stabilité et un calme relatifs. Celui-ci appartenait à la famille des Omayyades, khalifes de Damas. Quand, en 744, celle-ci fut supplantée par celle des Abbassides, Aabd-er-Rahmân parvint à échapper au massacre de ses proches et à gagner l'Afrique du Nord puis l'Espagne.

Grâce au prestige de sa famille, Aabd-er-Rahmân réussit à gagner de nombreux partisans; il prit le titre d'émir, défit les chefs réfractaires, rompit complètement avec le khalifat abbasside de Bagdad et fonda la dynastie omayyade d'Espagne qui allait régner à Cordoue jusqu'en 1031. L'Espagne, appelée par les Arabes **al-Andalus** (Andalousie) était désormais un État indépendant.

B. Raisons de la conquête arabe et facteurs qui l'ont facilitée

Quelles sont les raisons qui ont poussé les Arabes à conquérir l'Espagne? Y-a-t-il eu des facteurs qui leur ont facilité la tâche?

Pour les Arabes et les Berbères, l'Espagne, pays beau et fertile, représentait une source

DE BAGDAD À TOLÈDE

de richesses considérables. Il y avait aussi la ferveur religieuse qui poussait les musulmans à porter le message du Prophète aussi loin que possible.

Quant aux éléments qui leur ont facilité la tâche, ce sont les suivants :

1. À la veille de la conquête arabe, l'Espagne se trouvait dans un état de faiblesse déplorable. Une classe peu nombreuse de propriétaires fonciers régnaient en maîtres sur d'immenses latifundia; le reste de la population se composait d'une masse misérable de serfs et d'esclaves et d'une classe moyenne ruinée et impuissante. Les " clarissimi " ou privilégiés, exempts de la plupart des impôts, étaient des corrompus qui vivaient dans le luxe aux dépens du reste de la population qui vivait dans la faim et le mécontentement. Cela était à l'origine des crises socio-politiques qui régnaient dans le pays;

2. Les ailes de l'armée de Roderic étaient composées de partisans des fils du roi Witiza qu'on avait éloignés du trône à la mort de leur père. Roderic avait été élu à leur place. Et, au cours de la bataille décisive entre les Visigoths et les envahisseurs musulmans, les partisans des fils de Witiza trahirent Roderic et abandonnèrent le combat, exposant celui-ci aux assauts fatals de ses ennemis qui lui infligèrent une défaite cinglante;

3. L'armée des Visigoths se composait principalement de serfs engagés par conscription, sur lesquels les chefs ne pouvaient guère compter. Les premières victoires arabes provoquèrent l'effondrement immédiat des structures militaires visigoths qui cédèrent facilement sous les coups de boutoir de l'envahisseur;

4. À partir des Conciles visigothiques de Tolède qui se sont tenus en 616, les juifs d'Espagne, longtemps tolérés, avaient commencé à être persécutés par l'aristocratie visigothique sur l'instigation de l'Église. Souhaitant un changement qui mettrait fin à leur persécution, les juifs avaient acclamé et même facilité l'arrivée des armées ennemies. C'est même eux qui avaient livré Tolède aux Arabes;

5. À l'origine, les Visigoths étaient des adeptes de l'arianisme, doctrine professée au IV^e siècle, à Alexandrie, par le théologien Anus. Selon elle, le Christ, bien que fils de Dieu, ne possède pas de caractère divin. C'est donc la négation du dogme de la trinité. L'arianisme avait gagné des adeptes parmi la population autochtone ibérique et gallo-romaine qui, bien que catholique, avait, sous l'influence de la pensée orientale et du monothéisme juif, bien accueilli la foi des envahisseurs visigoths considérée par les catholiques comme hérésie. Beaucoup d'Espagnols n'avaient abjuré

DE BAGDAD À TOLÈDE

que du bout des lèvres la foi arienne et demeuraient dans leur cœur opposés au dogme de la Trinité. Aussi, le strict monothéisme des musulmans, qui considèrent la Trinité comme une hérésie polythéiste, n'a pas heurté chez les Espagnols des convictions religieuses profondes et a joué à l'avantage des envahisseurs nouveaux;

6. Les Visigoths, qui avaient envahi la Péninsule ibérique au milieu du V^e siècle, avaient dû livrer de durs combats afin de déloger les autres peuplades barbares qui les y avaient précédés telles que les Alains, les Vandales et les Suèves. C'étaient des guerriers redoutables qui avaient quitté les forêts et les marécages du bassin de la Vistule et avaient participé à la destruction de l'Empire romain. Puis, une fois installés en Espagne, ils avaient créé le royaume visigothique qui avait eu un rayonnement culturel à travers tous les pays occidentaux. Cependant, en se civilisant, les Visigoths avaient perdu de leurs qualités guerrières; ils s'étaient amollis et n'avaient plus cette combativité qui les rendait redoutables à leurs ennemis. Aussi, quand les Arabes avaient attaqué au milieu du VIII^e siècle, les Visigoths n'avaient pas été capables d'opposer une résistance suffisante.

Chapitre II

LA CIVILISATION ARABE EN ESPAGNE

A. L'apogée de la civilisation

Sous les Omayyades, l'Andalousie devait connaître une des civilisations les plus développées du Moyen-Âge.

Une fois son pouvoir affermi et le pays temporairement pacifié, Aabd-er-Rahmân se tourna vers les arts et la construction du pays. Il embellit les diverses villes, construisit un aqueduc pour amener l'eau courante dans sa capitale, Cordoue. Il entreprit la réparation des routes longtemps négligées, fit construire des ponts, établit un service postal et commença à entourer Cordoue d'une muraille. Sous son règne, celle-ci connut un développement urbain considérable. Elle comptait un demi-million d'habitants, sept cents mosquées, et trois cents bains publics. Deux ans avant sa mort, survenue en 788, il commença aussi la construction de la grande mosquée de Cordoue qui fut terminée par ses successeurs. Par sa splendeur et sa majesté, celle-ci devait devenir le sanctuaire principal de l'Islam occidental.

Le règne d' Aabd-er-Rahmân fut une période de tolérance : les chrétiens et les juifs étaient libres de pratiquer leur religion et d'avoir leurs propres tribunaux. Le souverain s'occupa du bien-être du peuple en entier; il a voulu fondre en une seule nation les diverses entités ethniques Arabes, Berbères, Numides, Hispano-Arabes et Goths.

Lui-même poète et homme de lettres, Aabd-er-Rahmân encouragea les activités culturelles et littéraires, et peut être considéré comme " l'initiateur du mouvement intellectuel qui du IX^e au XI^e siècle devait faire de l'Espagne musulmane l'un des deux centres de la culture mondiale " (HITTI, 1950 : 137).

Les fondements de la civilisation arabe d'Occident ainsi établis, celle-ci connut un développement considérable sous le règne d' Abd-er-Rahman II, successeur d' Aabd-er-Rahmân, qui dura de 822-852. Cultivé et administrateur habile, ce souverain poursuivit la construction du pays : il fit construire des barrages et des aqueducs, s'occupa de l'irrigation et de l'approvisionnement en eau courante, dota Cordoue d'égouts sept ou huit siècles avant que les premiers égouts ne fassent leur apparition en Europe, élargit le système de communication routier et fit construire des écoles et des hôpitaux. À l'époque, les villes d'Andalousie possédaient déjà plusieurs bains publics alors que les Européens ne commencèrent à s'occuper de leur hygiène corporelle qu'au XIV^e siècle.

La cour d' Aabd-er-Rahmân II abritait des poètes, des érudits, des gens de lettres, des musiciens et des artistes. Parmi ceux-ci, Ziryâb, un ministre originaire de Bagdad, joua un rôle important dans la promotion de la culture et du savoir. Poète, musicien et érudit, c'est lui qui

DE BAGDAD À TOLÈDE

introduisit en Espagne les traductions arabes des œuvres d'Aristote. L'émir, lui-même, assistait aux conférences de son ministre sur la philosophie grecque, et passait des heures à discuter avec lui du sujet. Ziryâb encouragea la construction des écoles et contribua à rendre la culture accessible au peuple en général alors qu'elle était auparavant l'apanage des classes supérieures de la société.

Mais ce n'est que sous Aabd-er-Rahmân III, qui régna de 912 à 961, que la civilisation andalouse devait atteindre son apogée. Ayant hérité de son grand-père, Aabdallah, le pays dans un état d'anarchie totale et de troubles socio-politiques graves, il commença par instaurer l'ordre et la stabilité. Puis, il remania l'administration du pays de manière à ce que celui-ci soit dirigé de manière plus juste. Il élimina les impôts excessifs que ses prédécesseurs corrompus avaient imposés au peuple et ramena la prospérité au pays. L'agriculture et l'industrie connurent un développement considérable. Durant son règne, Cordoue, la capitale, " s'affirma comme la ville la plus cultivée de l'Europe et, avec Constantinople et Bagdad, l'un des trois centres culturels du monde méditerranéen. Avec ses cent treize mille maisons particulières, ses vingt et un faubourgs, ses soixante-dix bibliothèques, ses nombreuses librairies, mosquées et palais, elle s'acquit une renommée internationale, mettant au cœur des voyageurs autant de crainte que d'admiration. On y voyait notamment des kilomètres et des kilomètres de rues pavées, éclairées la nuit par les lumières des maisons voisines, alors que sept cents ans plus tard il n'y avait guère qu'une seule lampe publique dans les rues de Londres et qu'à Paris même quiconque passait le seuil de sa porte par un jour de pluie risquait fort de s'enfoncer dans la boue jusqu'au dessus de la cheville" (HITTI, 1950 : 139).

Cependant, le geste le plus important entrepris par Aabd-er-Rahmân III a été de se déclarer khalife en 929. C'était lancer un défi audacieux à l'autorité centrale de Bagdad où le khalife, chef politique et spirituel, régnait jusqu'alors sur l'Empire en entier. Le khalifat de Cordoue devait durer de 929 à 1031.

Du point de vue culturel, le règne d' Aabd-er-Rahmân III et de son successeur, al-Hakam, fut une ère d'activité culturelle intense. Eux-mêmes des érudits, les deux souverains ont patronné et encouragé le développement de la science et du savoir sous toutes ses formes. L'université de Cordoue, fondée par Aabd-er-Rahmân III, devint un des centres académiques les plus fameux au monde; elle se plaçait même avant l'al-Azhar du Caire et la Nizâmiyé de Bagdad. Chrétiens et musulmans venaient y étudier non seulement d'Espagne, mais de différents pays d'Europe, d'Asie et d'Afrique.

Outre cette Université, la capitale possédait une bibliothèque immense. Aabd-er-Rahmân III, fervent bibliophile, envoyait ses agents à la recherche de livres et de manuscrits dans les librairies d'Alexandrie, de Damas et de Bagdad. Il passait des heures à discuter de sciences et de

philosophie avec des érudits qu'il avait attirés de différents pays. L'empereur byzantin lui envoya comme cadeau un exemplaire de la **Materia medica** de Dioscorides, copié à l'encre d'or sur du parchemin particulièrement fin et garni de très belles illustrations de plantes médicinales. Il lui envoya aussi un moine grec pour traduire l'ouvrage en arabe. Ce cadeau fut particulièrement apprécié par le khalife.

À l'époque, les chrétiens et les juifs en particulier jouaient un rôle important dans la promotion de l'activité intellectuelle. Ils étaient encouragés et patronnés par le khalife. Hasdai ibn Shabrut, le trésorier juif du pays, fonda un centre culturel talmudique et invita les juifs à gagner l'Andalousie de différents pays étrangers afin de prendre part à l'essor culturel qui avait lieu. Les fils du khalife avaient constitué leurs propres librairies; beaucoup de riches particuliers et de membres de la classe dirigeante avaient aussi la leur et c'était à qui pourrait trouver et posséder les ouvrages les plus rares. La recherche des livres s'était étendue à toutes les classes sociales et l'arrivée à Cordoue d'un manuscrit nouveau de l'Est était considéré comme un événement civil. Le mode de vie des musulmans, qui, à l'opposé des Grecs et des Romains, ne s'intéressaient ni aux assemblées politiques ni au théâtre, faisait des livres à peu près le seul moyen d'acquérir des connaissances.

Il faut ajouter que la culture n'était pas l'apanage des classes sociales supérieures. Étant donné que chaque musulman doit pouvoir lire et écrire le Coran, l'instruction scolaire était chose courante et chaque quartier de la ville, chaque mosquée, avait son école. Par conséquent, la culture était accessible à la majorité de la population.

B. L'apogée culturelle

Le plus grand patron des sciences et de la culture en Andalousie fut, sans aucun doute, al-Hakam, successeur d'Aabd-er-Rahmân III. Délaisant les tâches du pouvoir à ses ministres, il se consacra au développement du savoir et à l'acquisition des connaissances nouvelles. Il devait continuer l'œuvre de son prédécesseur en l'intensifiant et porter la gloire culturelle de l'Espagne à son apogée. Il poursuivit la recherche des manuscrits : le nombre d'ouvrages qu'il était arrivé à rassembler s'élevait, d'après les historiens, à un minimum de quatre cent mille (à une époque où les bibliothèques des rois de France ne contenaient que 900 livres). D'après McCabe (1935 : 78), c'était la plus grande bibliothèque qui ait existé depuis celle qu'avait possédée Alexandrie durant sa période de gloire. À eux seuls, les titres formaient un catalogue de quarante-quatre volumes, dans chacun desquels vingt pages au moins étaient consacrées aux seuls ouvrages de poésie. La première page de chaque ouvrage portait, écrite par la main des scribes particuliers du khalife, le nom et la généalogie de l'auteur. Le khalife se servait personnellement de ces livres; plusieurs manuscrits portent, en marge, des annotations qu'il a faites de sa propre main. Il a rédigé lui-

même un livre d'histoire de l'Espagne.

À travers le monde civilisé, on savait qu'al-Hakam payait des sommes énormes pour s'approprier les ouvrages nouveaux et rares, ainsi que les manuscrits richement enluminés. Pour s'assurer le premier exemplaire de l'ouvrage intitulé **al-Aghâni** (les Chansons) qu'un descendant des Omayyades, al-Esbahâni, était alors en train de composer en Iraq, al-Hakam lui envoya mille dinars. Le khalife ne s'intéressait pas seulement aux livres arabes, il faisait aussi l'acquisition de livres rédigés par des écrivains espagnols et a même fait traduire des anciens ouvrages grecs.

La grande bibliothèque de Cordoue était spacieuse et richement décorée. Les rayons étaient en bois parfumé, les murs en albâtre garni de mosaïque, le plancher en marbre. Dans une pièce voisine, les scribes, relieurs et enlumineurs s'affairaient à recopier les manuscrits et à les orner d'enluminures. Ils produisaient jusqu'à 80'000 copies par an. La bibliothèque devint le centre de la nouvelle civilisation. À part cette bibliothèque principale, la ville possédait quelque 70 bibliothèques secondaires. De tous les coins du monde civilisé, les érudits venaient puiser aux sources du savoir disponible à Cordoue. Des savants et des philosophes étaient invités aux frais du khalife pour donner des conférences dans les universités et les écoles du pays. Des milliers d'étudiants suivaient les cours offerts dans les différentes institutions scolaires plusieurs siècles avant que les premières universités ne fassent leur apparition en Italie et en France. L'instruction était gratuite dans beaucoup d'écoles pour que les écoliers pauvres puissent avoir accès à l'enseignement.

Al-Hakam fit agrandir la mosquée qui abritait l'université de Cordoue, y fit amener l'eau dans des tuyaux de plomb et la fit décorer de mosaïques par des artistes byzantins. Il invita des professeurs orientaux à venir y enseigner et les rétribuait généreusement. Outre la théologie et le droit, on y enseignait l'astronomie, les mathématiques et la médecine. Plusieurs autres villes du royaume, telles que Séville, Malaga et Grenade, avaient leur propre université. À l'Université de Grenade, on enseignait la théologie, la jurisprudence, la médecine, la chimie, la philosophie et l'astronomie.

C. Le déclin de la civilisation

Les souverains qui ont succédé à al-Hakam se sont mis à compter de plus en plus sur des éléments non-arabes, tels que les Berbères (peuplades d'Afrique du Nord) et les Mozarabes (Espagnols autochtones vivant dans les territoires arabes). Ce facteur, auquel viennent s'ajouter les conflits religieux entre libéraux et conservateurs musulmans, entraînèrent l'affaiblissement graduel du règne arabe. Le pays connut alors une période d'anarchie et de division internes au cours de laquelle les gouverneurs de plusieurs provinces ont profité de la faiblesse du pouvoir central pour déclarer leur indépendance et se mirent à guerroyer entre eux.

DE BAGDAD À TOLÈDE

Profitant de cette confusion, des guerriers berbères, appartenant à des sectes musulmanes fanatiques, traversèrent le détroit de Gibraltar et se mirent à parcourir le pays en semant la destruction, le pillage et la désolation. Au nord, les États chrétiens, qui attendaient la première occasion pour reprendre leurs attaques et essayer de reconquérir le sud du pays, se mirent à lancer des attaques que l'État musulman affaibli arrivait avec peine à repousser grâce au mérite des gouverneurs et commandants militaires des provinces limitrophes qui prirent en main la défense du pays et réussirent temporairement à endiguer l'avance chrétienne.

En 1031, Hishâm III, dernier khalife andaloux, était déposé par ses sujets. C'est ainsi que se terminait la brillante ère des Omayyades d'Espagne qui avait duré 253 ans au cours desquels le pays avait connu une gloire et une splendeur inégalées. Elle fut suivie par une période au cours de laquelle le pays fut divisé en plusieurs principautés gouvernées par des roitelets appelés les **Mulûk al-Tawâef** (rois de parti) et, en 1056, les **al-Murâbitûn** (Almoravides), dynastie berbère, s'empara du pouvoir central. Elle fut suivie en 1121 par les **al-Muwahidûn** (Almohades), autre dynastie berbère. Affaibli, le pays ne réussit plus à récupérer la puissance et la stabilité qu'il avait possédées naguère sous les Omayyades, et les armées chrétiennes, menées par Alphonse VI, qui avaient commencé dès le VIII^e siècle à reconquérir le sud, remportèrent leur première grande victoire par la prise de Tolède en 1085. Elles poursuivirent leur avance, sans plan systématique et avec beaucoup d'incohérence, et libérèrent Cordoue en 1236 et Séville en 1248.

À la fin du XIII^e siècle, les chrétiens avaient reconquis toute la péninsule ibérique, à l'exception de la province de Grenade où une dynastie musulmane, les Nasrides, allait encore régner pendant près de deux siècles. Le 2 janvier 1492, les armées d'Aragon et de Castille conquièrent la ville de Grenade, mettant fin à la suprématie musulmane en Espagne.

Du point de vue culturel, la période qui suivit la chute de Omayyades fut un déclin graduel de la culture au cours duquel des philosophes et des savants, tels qu'ibn-Rushd (Averroès), al-Zarkali (Azarquiel), ibn-Tufayl, ibn-Badjâ (Avempace), al-Bitrûdji (Alpetragius) et Moshe ben Maimon (Maimonides) qui, parrainés par quelques princes, se sont distingués à titre individuel. Il n'y eut plus l'activité culturelle à l'échelle de celle que l'Andalousie avait connue au temps des khalifes.

Chapitre III

TOLÈDE

A. La composition ethnique

Quand on considère l'ampleur du processus de traduction qui a pris place en Espagne au Moyen-Âge, la question suivante vient à l'esprit: Quels sont les facteurs qui ont favorisé l'essor du processus de la traduction en Espagne? Cette question générale peut être décomposée en plusieurs autres questions plus précises :

- a) Quelle était la situation sociale et culturelle du pays à la veille de la conquête chrétienne?
- b) Quelle était la composition ethnique et linguistique de la population?

Étant donné que le gros du volume des œuvres traduites a eu lieu, comme on le verra plus loin, à Tolède, c'est dans celle-ci qu'il faut remonter dans le temps jusqu'en 1085, à la veille de sa libération par Alphonse VI. À l'époque, Tolède, qui devait compter quelque 200'000 habitants, était entièrement arabisée. C'est-à-dire qu'il y avait un important noyau d'Arabes et de Berbères musulmans (presque un quart de la population) qui régnait sur une population autochtone, majoritaire, dont une partie s'était islamisée (presque la moitié) et l'autre moitié était restée chrétienne. Ces chrétiens s'appelaient les Mozarabes (du mot arabe " mustaarab ", signifiant " arabisé "). Il y avait aussi un grand nombre de juifs qui jouissaient des faveurs de l'occupant qu'ils avaient aidé lors de l'invasion.

En général, les chrétiens et les juifs vivaient dans une atmosphère de tolérance sous le règne musulman. Ils pouvaient pratiquer leur culte librement et avaient leurs églises, leurs monastères, leurs synagogues, leurs propres écoles, leurs propres autorités religieuses et juridiques ainsi que leurs représentants auprès des autorités civiles. À l'instar de leurs prédécesseurs orientaux, les musulmans d'Occident avaient considéré les chrétiens et les juifs des territoires conquis comme des " ahl al-dhimmah " (gens du pacte) et ne les avaient pas obligés à se convertir à l'Islam. Pour les musulmans, l'Islam ne faisait que compléter le message divin révélé à Moïse et à Jésus. En échange de cette protection, les chrétiens et les juifs devaient payer le " jizyah ", impôt supplémentaire, proportionnel à leur revenu.

Grâce à cette harmonie et à cette tolérance religieuses, beaucoup de chrétiens et de juifs avaient pu s'élever aux rangs de dignitaires et de conseillers auprès des khalifes. Cette ambiance religieuse favorable avait permis aux membres de toutes les confessions de participer au mouvement culturel qui a eu lieu en Espagne, de contribuer au développement de la philosophie

et des sciences et de préparer le terrain au travail de traduction qui devait suivre plus tard.

Du point de vue ethnique, la société andalouse se composait d'entités ethniques différentes. Il y avait d'abord les minorités arabe et berbère. Les Arabes, en particulier, formaient la classe dirigeante; ils menaient la vie sociale, politique et économique du pays. Avec le temps, leur nombre augmenta grâce à l'immigration et aux mariages mixtes avec les autochtones. Les berbères, originaires des montagnes d'Afrique du Nord, avaient subi la suprématie arabe jusqu'à la fin du XI^e siècle où ils étaient devenus les maîtres absolus du sud de la Péninsule. À l'opposé des Arabes, leur règne se caractérisa par un fanatisme religieux. Ils adoptèrent des principes religieux extrêmes tels que le kharijisme et le shiisme, et se montrèrent intolérants envers les membres des autres confessions religieuses. Cette attitude négative des dynasties berbères devait entraîner l'exode d'un grand nombre de chrétiens et de juifs vers le nord. Et c'est justement ceux-ci qui, imbus de culture arabe et connaissant plusieurs langues dont l'arabe, devaient constituer une grande partie des effectifs de traducteurs locaux.

Il y avait aussi la population autochtone majoritaire qui se composait d'Ibères, de Romains et de Visigoths. Parmi ceux-ci, on distinguait les " Muwalladûn " et les " Musâlimah ". Les premiers étaient les enfants, musulmans, résultant de mariages mixtes entre des Arabes et des femmes espagnoles. Les seconds étaient les autochtones qui s'étaient convertis à l'Islam par conviction religieuse ou par opportunisme. À la longue, les Muwalladûn et les Musâlimah devinrent majoritaires parmi les musulmans. Bien qu'étant d'origines ethniques diverses, ils adoptèrent la culture et les mœurs arabes et jouèrent un rôle culturel, politique et social important.

Les adeptes des autres religions, qui devinrent à la longue minoritaires, étaient soit chrétiens soit juifs. Ils étaient intégrés à la société musulmane et furent arabisés. Ils participaient à la vie politique, économique et culturelle du pays. Cependant, comme nous le verrons plus loin, ils conservèrent aussi leur propre langue et leur propre culture et jouèrent un rôle très important dans la transmission des patrimoines culturels grec et arabe à l'Occident. Ces chrétiens eurent aussi un autre rôle important : ils étaient le trait d'union entre les Arabes et les Espagnols du Nord de la péninsule.

B. La composition linguistique

Après la conquête musulmane, l'arabe, langue de l'élite dirigeante, devait devenir dominante dans les territoires conquis. Cependant, cet arabe parlé était loin d'être uniforme; en effet, les immigrants arabes avaient des dialectes différents selon la tribu dont ils provenaient. L'arabe classique, langue du Coran, était la langue de l'élite, de l'administration et de la littérature. Les Berbères parlaient des dialectes berbères locaux en plus de dialectes arabes. Les mozarabes parlaient les dialectes romans, dérivés du latin. Les juifs parlaient l'hébreu, langue de leurs

DE BAGDAD À TOLÈDE

ancêtres, et les dialectes romans. Le latin, lui, était la langue du clergé, de l'élite intellectuelle espagnole et de la littérature.

À partir du IX^e siècle, le processus d'arabisation s'était intensifié. Plusieurs facteurs avaient contribué à l'adoption de l'arabe comme langue principale. La minorité arabe avait augmenté en raison de l'immigration constante et l'arrivée de nouveaux contingents militaires du Moyen-Orient. Les soldats prenaient plusieurs femmes et concubines avec lesquelles ils avaient de nombreux enfants. Ces derniers étaient musulmans et parlaient les langues de leurs deux parents. En raison des avantages et du prestige que conférait le statut de musulman, les conversions des chrétiens et des juifs avaient augmenté à un rythme croissant. L'arabe devint petit à petit le moyen de communication entre musulmans d'abord, puis entre ces derniers et les membres des autres confessions.

Pour avoir accès à la langue de l'administration et de la culture, les autochtones se mirent à apprendre l'arabe en masse. À partir du IX^e siècle, celui-ci était devenu langue courante et littéraire. Beaucoup de Mozarabes allèrent jusqu'à adopter des noms arabes en plus de leurs noms latins. Ils étaient membres de l'administration du pays et travaillaient très souvent comme traducteurs et interprètes. Les juifs, qui avaient une attitude positive envers le règne arabe, apprenaient l'arabe et participaient activement à la vie politique, culturelle et économique du pays. Ils rédigeaient leurs propres œuvres en arabe. Ils connaissaient très peu le latin qu'ils refusaient d'apprendre en raison des persécutions qu'ils avaient subies aux mains des Visigoths et qu'ils mettaient au compte de l'Église catholique.

Cependant la suprématie de l'arabe n'entraîna pas la disparition des autres langues parlées. Afin de pouvoir communiquer avec le reste de la population, les Arabes eux-mêmes apprirent les langues locales. Celles-ci continuèrent à être utilisées dans la vie courante et dans les tribunaux. Il s'établit ainsi un multilinguisme où cohabitaient plusieurs langues. En général, les gens connaissaient l'arabe classique, l'arabe parlé et une langue locale.

Dans cette société polyglotte, l'arabe, à l'instar du latin dans les régions chrétiennes, était devenu la langue de la culture et des lettres par excellence. Les Andaloux, qui se savaient éloignés géographiquement des sources linguistiques originelles, prenaient soin de conserver la pureté de l'arabe classique; celui-ci était enseigné dans les établissements scolaires et des études philologiques étaient faites en permanence afin de le protéger des influences linguistiques étrangères, abondantes dans ce milieu linguistique varié. On rédigeait des livres de grammaire et des lexiques. Des linguistes venaient du Moyen-Orient enseigner l'arabe en Andalousie et ils apportaient avec eux des traités grammaticaux qui étaient étudiés, commentés et résumés sur place.

La suprématie de l'arabe se maintint tout au long du règne arabe, atteignant son apogée

DE BAGDAD À TOLÈDE

aux X^e et XI^e siècles. Puis, avec la décadence politique et sociale qui eut lieu après la chute du khalifat et avec la reconquête du pays par les chrétiens, l'arabe connut un déclin graduel qui s'accrut au XIII^e siècle. C'était encore la langue de la culture et de l'élite intellectuelle mais il était parlé de moins en moins par la population autochtone; il était remplacé par les langues romanes qui s'établissaient de plus en plus comme langues parlées et écrites.

Ce processus de latinisation de la Péninsule se poursuivit jusqu'au début du XVI^e siècle où, au cours de l'Inquisition, toute présence physique et linguistique arabe fut éliminée.

Chapitre IV

LA TRADUCTION À TOLÈDE

A. Les facteurs qui ont favorisé l'essor de la traduction

Pourquoi Tolède, en particulier, a-t-elle été le siège principal du mouvement de traduction au Moyen-Âge?

Comme nous l'avons vu plus haut, en 1085, lorsque Tolède s'est rendue à Alphonse VI, il y avait vivant, en parfaite harmonie, des musulmans, des juifs et des chrétiens. On y parlait trois langues : l'arabe, les dialectes romans, et l'hébreu (la connaissance du latin se limitait aux membres du clergé catholique). On y trouvait aussi des bibliothèques renfermant quelque deux à trois cent mille volumes (à l'époque où les bibliothèques occidentales ne comptaient encore que cinq ou six cents livres en tout). Ces ouvrages contenaient les écrits grecs, philosophiques et scientifiques, que les Arabes avaient traduits dès le IX^e siècle à Bagdad, auxquels ils avaient ajouté leurs propres œuvres. Aussi, à leur entrée à Tolède, les Espagnols furent frappés par la richesse des bibliothèques tolédanes et se rendirent compte du retard culturel qu'ils avaient acquis par rapport à leurs voisins du Sud, ce qui éveilla leur curiosité intellectuelle.

Un autre facteur destinait Tolède à devenir la " Grande ville de la Renaissance médiévale " (THERY : 1944 : titre) : celle-ci avait l'avantage de se trouver en territoire reconquis, pas loin de la frontière entre l'Orient et l'Occident, donc au point de contact des deux civilisations.

La matière à traduire étant abondante et les conditions étant propices, il ne fallait plus que le " signal de départ " pour que l'on se mette à traduire. Celui-ci fut donné par l'archevêque Raymond.

Cependant, avant de passer au cœur du sujet, la traduction à Tolède, je voudrais ouvrir ici une parenthèse pour apporter les deux précisions suivantes :

1. Tolède a connu deux périodes de traduction différentes : la première, de loin la plus importante, fut celle qui eut lieu sous le patronage de l'archevêque Raymond au XII^e siècle (c'est elle qui fait l'objet de la présente étude). La deuxième a eu lieu au XIII^e siècle sous le patronage de l'archevêque Jimenez de Rada. C'est au cours de cette deuxième période que Marc de Tolède traduisit le Coran et que furent traduites **Kalîla wa-Dimna**, les fameuses fables indiennes qui inspirèrent de nombreuses fables à La Fontaine. Dans la deuxième moitié du XIII^e siècle, les activités de ce deuxième groupe de traducteurs se déplacèrent à Séville où la cour d'Alphonse X le Sage offrait aux traducteurs des conditions de vie et de travail propices. Ceux-ci ne traduisaient d'ailleurs plus seulement vers le latin mais aussi vers le roman espagnol, langue vulgaire de l'époque;

2. Tolède n'était pas le seul foyer de traduction de l'arabe en latin; la Sicile, sous le règne du souverain normand Roger II, contemporain de l'archevêque Raymond, puis sous celui de son petit-fils Frédéric II au XIII^e siècle (ces deux souverains vouaient une telle admiration à la civilisation arabe et établirent des relations culturelles si étroites avec le monde arabe qu'ils furent surnommés " les deux sultans baptisés de Sicile "), a connu une période riche en traduction au cours de laquelle Palerme s'est distinguée par son équipe de traducteurs dont faisait partie Michel Scot (qui avait aussi travaillé à Tolède). Au sud de l'Italie, Salerne possédait déjà au XI^e siècle son école de traducteurs où Constantin l'Africain (1020-1087), pionnier de la traduction de l'arabe vers le latin, s'illustra par ses traductions.

Cependant, ni Palerme ni Salerne n'ont atteint la gloire qu'a connue Tolède. Celle-ci représente l'apogée de la traduction au Moyen-Âge.

B. La traduction à Tolède

1. L'archevêque Raymond

Tous les facteurs favorables à l'éclosion de la traduction n'auraient pas suffi à eux seuls, n'était-ce la présence d'un homme qui joua un rôle primordial dans le processus de la traduction : Raymond du Sauvetât (Don Raimundo), archevêque de Tolède de 1126 à 1152 et primat d'Espagne.

Clunisien, Raymond était venu à Tolède du pays d'Aquitaine, en France, en même temps qu'un grand nombre de clercs qu'avait fait venir de France Bernard de Sadirac, archevêque de Tolède. Ayant succédé à Bernard, Raymond se mit à patronner et à encourager la traduction. Il voulait faire connaître aux Occidentaux la pensée et la philosophie grecques et musulmanes. Bravant les partisans de l'apologétique, théorie ayant pour objet de faire, par des arguments historiques et rationnels, l'apologie de la religion chrétienne face aux autres religions, il fit traduire en latin des traités de philosophie, jetant ainsi les ponts entre l'Orient et l'Occident. Son entreprise a même requis une certaine audace de sa part : " Il fallait avoir du courage, un espoir assuré en la vitalité de la pensée chrétienne, pour livrer aux réflexions du monde latin, à l'époque où nous sommes, les spéculations arabes " (THERY, 1944 : 39). Or, ce courage, l'archevêque Raymond l'a eu : il a brisé l'isolement séculaire de la pensée occidentale, fondée sur le dogme catholique, et, grâce à la traduction des écrits philosophiques grecs et musulmans qu'il a encouragée, il a contribué à mettre à la portée des penseurs occidentaux des outils spirituels et intellectuels puisés à d'autres religions, contribuant ainsi à mettre fin à l'apologétique, à encourager l'esprit de compréhension et de tolérance, et à créer l'atmosphère favorable aux contacts culturels et spirituels entre membres de confessions différentes. Il a donc été le " catalyseur " qui a permis à la grande " réaction " historique entre les civilisations orientale et occidentale d'avoir lieu.

2. L'École des traducteurs de Tolède

Vers 1135, l'archevêque Raymond a constitué un corps de traducteurs rattachés à la cathédrale de Tolède, dont faisaient partie les chanoines tolédans. Ces traducteurs sont connus sous le nom de **Colegio de traductores**¹ (École de traducteurs).

En fait, l'École de Tolède n'était pas, comme certains l'ont cru, une institution académique établie où l'on enseignait la traduction mais, tel que mentionné ci-dessus, tout simplement une équipe de traducteurs reliés à la cathédrale de Tolède. C'est d'ailleurs ce que nous explique très bien Werrrie dans le passage suivant :

On aurait tort d'imaginer, quand on parle de cette " École " entre guillemets, un établissement scolaire, du genre de la Sorbonne, ou une académie, ou un institut de langues comme il en est un dans cette rue même, avec des classe et des bancs, où prennent place des élèves auxquels des professeurs enseignent une manière de faire, un art : l'art de passer d'une langue à l'autre. Il faut entendre " École " dans ce cas-ci un peu comme on parle d'une " École de Paris " en peinture. Il est bien évident qu'en dépit du bateau-lavoir et de la Coupole, les peintres de l'École de Paris n'ont jamais eu de local réservé à l'enseignement et n'ont jamais rien enseigné " ex professo " (WERRIE, 1969 : 202).

Lui-même polyglotte, Raymond commandait les travaux et rétribuait les traducteurs. Il contrôlait aussi la qualité des traductions. D'après un érudit espagnol, le père Manuel Alonso, " tant que Raymond vécut, tous les traducteurs tolédans vinrent se placer sous sa protection " (WERRIE, 1959 : 206).

Raymond a aussi encouragé un grand nombre de traducteurs étrangers à gagner l'Espagne de divers coins de l'Europe, les a hébergés dans les locaux de la cathédrale et leur a assuré les conditions favorables pour qu'ils prennent part à la traduction des manuscrits arabes aux côtés des traducteurs locaux (juifs et mozarabes). Sous ses auspices, il se constitua à Tolède une communauté internationale qui en a fait la capitale intellectuelle de l'Espagne chrétienne et le lien entre l'Orient et l'Occident.

Grâce à l'archevêque, qui a été, sans aucun doute, le grand patron des traducteurs, leur protecteur et leur inspirateur, Tolède devait devenir et rester pendant plus d'un siècle (de la moitié du XII^e siècle à la fin du XIII^e siècle) le centre le plus rayonnant de la traduction au Moyen-Âge.

3. Les traducteurs

Qui. étaient les traducteurs de Tolède? D'où venaient-ils? Quelles œuvres ont-ils traduit? Quelles étaient leurs méthodes?

Il y avait d'abord les traducteurs tolédans : des juifs, des juifs convertis au christianisme, et des Mozarabes (chrétiens espagnols qui vivaient ou avaient vécu en territoire musulman). Il y avait aussi les chanoines de la cathédrale de Tolède qui étaient d'origine étrangère, pour la plupart, des Français. Il y avait finalement les traducteurs étrangers dont la majorité était des érudits qui, poussés par le vif intérêt que leur inspiraient les manuscrits des bibliothèques tolédanes et par les conditions favorables qui leur étaient offertes, venaient de tous les coins d'Europe (de France, de Finlande, d'Allemagne, d'Italie, d'Écosse, etc.) afin d'acquérir la culture gréco-arabe qu'ils ne pouvaient trouver chez eux. " Tolède devint la Mecque des érudits " (CHEJNE, 1974 : 403). Lors de leur séjour à Tolède, ces érudits se joignaient au groupe des traducteurs et prenaient part à la traduction.

Parmi les traducteurs de Tolède, on possède plusieurs noms : Platon de Tivoli, Robert de Chester, Rudolphe de Bruges, Hugo Sanctallensis, Hermann le Dalmate et beaucoup d'autres. Mais on ne retiendra ici que les six les plus importants : Dominique Gondisalve, Adélarde de Bath, Hermann le Dalmate, Michel Scot, Platon de Tivoli et Gérard de Crémone.

Dominique Gondisalve (Dominicus Gundisalvi)

Philosophe espagnol, Dominique Gondisalve, archidiacre de Ségovie, fut un des premiers traducteurs de Tolède. Il traduisit de 1130 à 1180. Il est probable qu'il ait été chargé par l'archevêque Raymond de constituer le corps des traducteurs de Tolède et que, tout en prenant part lui-même à la traduction, il ait supervisé les activités des traducteurs. Sa méthode de traduction a été suivie par les traducteurs tolédans du début du XIII^e siècle.

Spécialisé dans la traduction des auteurs arabes, Dominique a fait la plupart de ses traductions en collaboration avec Jean de Séville (Johannes Hispalensis ou Hispanus), juif converti. Il est même difficile de distinguer entre les traductions de ces deux partenaires. Dans leur préface à la traduction du **De anima** d'Ibn Sînâ (Avicenne), les deux traducteurs font hommage à Don Raimundo et indiquent expressément qu'ils ont entrepris la traduction sur la demande de l'archevêque. C'est grâce à Dominique Gondisalve que se sont répandus en Occident l'aristotélisme néoplatonicien d'al-Fârâbî et d'Ibn Sînâ, et le soufisme d'al-Ghazâlî. Il a participé à la traduction du **Fons vitae** d'ibn Gabirol, qui a obtenu une grande notoriété au XIII^e siècle parmi les maîtres de l'université de Paris, ainsi qu'au **Liber algorismi de numero indorum** d'al-Khuwarizmi, source principale des algorithmes en Occident.

Dominique a eu aussi des écrits de son propre crû; il a rédigé les cinq traités de philosophie suivants : **De divisione philosophiae**, dans lequel il a classifié les différentes sciences, **De immortalitate animae**, **De processione mundi**, **De unitate** et **De anima** . Il a été un des grands initiateurs de l'Occident aux philosophies antique, arabe et juive.

Adélarde de Bath (Adelardus Bathoniensis)

Né à Bath (près de Bristol, en Angleterre) en 1090, Adélarde a été un des premiers traducteurs étrangers de Tolède. Très jeune, il alla en France où il étudia à Tours puis enseigna à l'école de Laon. Il était savant, mathématicien et philosophe. Grand admirateur de la science arabe, il a entrepris des voyages au sud de l'Italie, en Sicile et au Moyen-Orient (Damas, Jérusalem, Bagdad) où il a acquis des connaissances en culture orientale et a appris l'arabe. De 1116 à 1142, il a vécu à Tolède où il a traduit les 15 volumes des **Éléments** d'Euclide, les **Tables astronomiques** et le **Liber ysagogarum** d'al-Khuwarizmi, ainsi que d'autres œuvres. C'est lui qui, le premier, a introduit la trigonométrie en Europe. Adélarde a aussi rédigé ses propres traités dont le **Regule abaci** portant sur l'abacus et le **De opere astrolapus** portant sur l'astrolabe.

Hermann le Dalmate (Hermannus Dalmata)

D'origine slave, Hermann le Dalmate a vécu en Espagne de 1138 à 1142. Il a étudié à l'université de Chartres et était philosophe et astrologue. Parmi les œuvres qu'il a traduites, on compte les suivantes : **Liber sextus astronomie** de Sahl ibn Bishr, **Introductorium in astronomiam Albumasaris Alabachii** d'Abu Mashar, **Planisphaerium** de Ptolémée, et peut-être les **Tables astronomiques** d'al-Khuwarizmi. Il est l'auteur d'un traité d'astronomie intitulé **De essentiis**.

Michel Scot (Michael Scotus)

Né en Écosse en 1175, il appartient à l'époque tardive des traducteurs de Tolède (XIII^e siècle). Attiré par la culture arabe, il a parcouru le sud de l'Italie, puis a séjourné à Tolède où il a traduit le **De caelo et mundo** et le **De animalibus** d'Aristote, accompagnés des commentaires d'Averroès, ainsi que les traités d'astronomie d'al-Bitrûdji (Alpetragius). Ses traductions étaient moins littérales et révélaient plus de recherche personnelle de la part du traducteur. Il a rédigé un traité intitulé **De motu cordis**, inspiré de sources arabes. D'après Sarton (1931 : 491), Michel a eu le mérite de trouver de la matière à traduire à une période où on croyait qu'il ne restait plus rien à traduire.

Après avoir quitté l'Espagne, Michel entra au service de Frédéric II, empereur de Sicile, jusqu'à sa mort survenue en 1253. " Philosophe, astrologue, prophète et magicien, instruit des larges et versé dans les arts secrets, protégé des papes puis favori de l'Empereur, il apparut à ses contemporains comme un personnage mystérieux et inquiétant " (DE VAUX, 1933 : 197). C'est à lui que Roger Bacon a attribué le mérite d'avoir introduit Aristote en Occident et de l'avoir fait accepter.

Platon de Tivoli (Plato Tiburtinus)

D'origine italienne, Platon de Tivoli a été un des traducteurs les plus prolifiques d'Espagne. Il a vécu et traduit à Barcelone de 1134 à 1145. Bien qu'il n'ait pas vécu à Tolède, il a été actif à la période où l'École de Tolède, qui était à l'apogée de son activité, rayonnait de son éclat dans les autres villes espagnoles. On peut donc considérer ses traductions comme faisant partie de celles de Tolède.

En collaboration avec le juif Abraham bar Hiyya (Savasorda), Platon a traduit le **De electionibus horarum** d'al-limrâni, l'**Opus quadripartitum** de Ptolémée, le **De nativitatibus** d'Abu Aali al-Khaiyât, le **De motu stellarum** d'al-Battani, traité d'astronomie important qui a contribué à l'introduction de la trigonométrie et de l'astronomie en Europe, ainsi que d'autres œuvres maîtresses.

Platon de Tivoli ne traduisait pas seulement de l'arabe; il traduisait aussi de l'hébreu. C'est ainsi qu'il a traduit de l'hébreu le **Liber embadorum**, traité de mathématiques rédigé par son partenaire Abraham bar Hiyya. Ce traité a joué un rôle important dans le développement des mathématiques en Occident : c'était la première fois qu'on donnait, dans un ouvrage destiné à l'Occident, la solution de l'équation du deuxième degré.

Gérard de Crémone (Gherardus de Cremona)

Né à Crémone (Italie) en 1114, Gérard de Crémone fut, sans aucun doute, le plus célèbre et le plus productif de tous les traducteurs de Tolède. Dans sa ville natale, Gérard fit des études scientifiques et philosophiques. Puis, n'ayant pu se procurer en Italie l'**Almageste** de Ptolémée, et poussé par le vif intérêt que lui inspiraient les œuvres de cet astronome, Gérard se rendit à Tolède où ses dons exceptionnels lui permirent d'acquérir une connaissance approfondie de l'arabe.

Constatant l'abondance des livres arabes dans presque tous les domaines, il resta à Tolède et consacra sa vie à la traduction, dédaignant les plaisirs du monde que sa fortune personnelle mettait pourtant à sa portée. Il ne s'intéressait qu'aux "délices" de l'esprit. "Il travailla sans répit presque jusqu'à ses derniers jours au profit des générations présentes et futures, soucieux de travailler toujours de mieux en mieux en avançant en âge, suivant le précepte de Ptolémée" (TURKEL, 1962 : 53). À la fin de sa vie, Gérard revint à Crémone où il mourut en 1187 à 73 ans.

Spécialisé dans la traduction des auteurs grecs et de leurs commentateurs arabes, Gérard a traduit en deux décennies au moins 74 œuvres maîtresses de l'Antiquité grecque et du Moyen-Âge. Au début, il traduisait en collaboration avec le mozarabe Ghalib (Gallipus) puis, ayant appris suffisamment l'arabe, il se mit à traduire seul.

Les traductions de Gérard représentent presque une encyclopédie des sciences et portent

sur des sujets aussi variés que l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la physique, l'astronomie, l'alchimie et la médecine. Cinq seulement de ses traductions portent sur des sujets purement philosophiques ou dialectiques. D'après Sarton, Gérard n'a pas pu produire toutes les traductions qui lui sont attribuées; il a probablement été à la tête d'un groupe de traducteurs qu'il supervisait et dont les traductions étaient faites en son nom. Il est aussi probable qu'on lui ait attribué des traductions parce qu'il était le " translator par excellence " (SARTON, 1931 : 338). D'autres lui auraient été attribuées par erreur. Par exemple, on a confondu entre lui et l'astrologue italien Gherardo de Sabbioneta qui a vécu dans la deuxième moitié du XIII^e siècle.

Quoiqu' il en soit, Gérard a laissé un nombre impressionnant de traductions (Sarton en énumère 87) dont celles des œuvres d'Archimède, d'Hippocrate, de Galien, d'Euclide, d'Autolicus, de Théodosius et d'al-Râzî. Il a traduit plusieurs œuvres d'Aristote telles que les **Seconds analytiques**, la **Physique**, le **De caelo et mundo**, le **De meteoris ou meteorologica**, et le **De generatione et corruptione**. Il n'a pas seulement traduit des œuvres grecques mais a aussi traduit celles de savants et de philosophes arabes telles que le **De somno et visione**, le **De intellectu** et le **De quinque essentiis** d'al-Kindi, le **De crepusculis** d'al-Khâzen (Alhazen), les **Guérison et Libération**, encyclopédies médicales d'Avicenne, l'**at-Tasrîf**, encyclopédie médicale d'Albucasis, le **Commentaire sur Aristote**, le **De syllogismo** et le **De Scientiis** d'al-Fârâbî (Alfarabius). Cependant, ses traductions les plus importantes sont les suivantes :

1. l'**Almageste** de Ptolémée;
2. le **Canon de médecine** d'Avicenne;
3. l'**Algèbre** et l'**Arithmétique** d'al-Khuwarizmi.

Ces trois traductions se sont distinguées par le succès qu'elles ont obtenu : tout d'abord, l'**Almageste**, qui avait été déjà traduit une première fois directement du grec par un traducteur sicilien anonyme, fut traduit une deuxième fois de l'arabe par Gérard. Bien que la traduction sicilienne fût basée directement sur l'original grec, c'est la traduction de Gérard, basée sur la version arabe d'al-Farghânî, qui prévalut et fut imprimée à Venise en 1515. L'**Almageste** est un traité d'astronomie, de trigonométrie rectiligne et sphérique. Il contient aussi un catalogue de 1022 étoiles, des recherches sur les distances du soleil et de la lune à la terre, une méthode pour calculer les éclipses solaires et lunaires, enfin la description des instruments d'astronomie utilisés à l'époque de Ptolémée. L'**Almageste** a été une des traductions les plus importantes de Gérard. Il l'acheva à Tolède en 1175. C'est d'ailleurs pour obtenir un exemplaire de l'**Almageste** que Gérard était venu à Tolède.

La seconde traduction principale de Gérard fut le **Canon de médecine** d'Ibn Sînâ. Cette

œuvre d'envergure encyclopédique devint la bible des médecins d'Occident et fut adoptée comme manuel d'enseignement dans les universités d'Europe. Finalement, la troisième traduction d'importance majeure fut l'**Arithmétique** et l'**Algèbre**, traités d'al-Khuwarizmi qui eurent plus que toute autre œuvre une influence profonde sur le développement des mathématiques au Moyen Âge. Ces deux traités initièrent l'Europe à l'algèbre et à l'arithmétique basée sur les chiffres arabes. Ils furent enseignés dans les universités européennes jusqu'au XVI^e siècle.

Pour terminer, voici deux témoignages sur le mérite de Gérard de Crémone :

Gérard de Crémone a donc joué un rôle d'une importance exceptionnelle dans l'histoire de l'espèce humaine (...) L'Occident est redevable au grand traducteur crémonais de la dissémination de la sagesse orientale, sagesse qui, on le sait, fut à la base du développement des arts et des sciences (TURKEL, 1962 : 56).

By opening wide the doors of the treasure-house of Greek and Arabic learning, at the same time he (Gerard) gave many followers the impulse to imitate his example. He is the real father of " Arabism " in Europe (MEYERHOF, 1968 : 347).

Quant aux traducteurs locaux, les juifs, nombreux à Tolède en raison des persécutions qu'ils subissaient au sud de la Péninsule aux mains des Almohades, Berbères fanatiques, ont joué un rôle particulièrement important en traduction¹. Grâce à leur connaissance des langues, ils traduisaient, soit de l'arabe à l'hébreu (beaucoup de ces traductions furent ultérieurement traduites en latin), soit de l'arabe en langue romane vulgaire au sein d'équipes de traduction, comme on le verra plus loin. C'est ainsi que s'illustrèrent des traducteurs tels que Mose Sefardi et Johannes Hispanus, collaborateur de Dominique Gondisalve.

Johannes Hispanus

Johannes Hispanus, dont le nom à l'origine était Salomon ben David (Avendehut ou Avendar, en latin; Ibn Dawud, en arabe), a été le plus célèbre et le plus productif des traducteurs espagnols. De 1135 à 1153, Il a traduit à Tolède des ouvrages d'astronomie, d'astrologie, de mathématiques, de médecine et de philosophie, en collaboration avec Dominique Gondisalve. Parmi ses traductions, on compte le **Liber alghoarismi de practica arismetrice** dont l'auteur, arabe, est inconnu, le **Liber Alfragani in quibusdam collectis scientiae astrorum et radicum motuum coelestium** d'al-Farghânî, le **Liber Alfaribii de ortu scientiarum** d'al-Fârâbî, le **De intellectu**

d'al-Kindi, le **Fons vitae** d'ibn Gabirol, traité philosophique particulièrement important qui a contribué à la naissance de la scolastique en Europe, ainsi que de nombreuses autres œuvres maîtresses. Johannes a aussi rédigé son propre traité d'astrologie : l'**Epitome totius astrologiae**, inspiré de l'astrologie arabe.

Parmi les traducteurs mozarabes, il faut mentionner Marc de Tolède, Hugo de Santalla, Dominique de Ségovie et Ghalib (Galippus), collaborateur de Gérard de Crémone.

Marc de Tolède (Marcus Toledanus)

Chanoine tolédan, contemporain de Gérard de Crémone, Marc de Tolède a traduit le Coran, **De aere aquis locis** d'Hippocrate, des traités médicaux de Galien qui avaient été traduits en arabe par Hunayn ibn Ishâk, et l'**Isagoge ad tegni Galeni**, traité médical de Hunayn.

Hugo de Santalla (Hugo Sanctallensis)

Né en Galicie, dans le nord de l'Espagne, Hugo de Santalla était astrologue et alchimiste. Il a été actif de 1119 à 1151. Il semble ne pas avoir fait partie des traducteurs de Tolède qui lui étaient contemporains. Sa traduction principale a porté sur les commentaires d'al-Biruni sur l'astronomie d'al-Farghânî. Il a aussi traduit un traité pseudo-aristotélien, intitulé **Liber aristotelis de 255 indorum voluminibus universalum questionum tam generalium quam circularium summam continens**, et le **Centiloquium** de Ptolémée. On lui doit aussi la première version latine d'un traité d'alchimie intitulé **Tabula smaragdina**, et l'**Ars geomantie**, traité de géomancie (divination pratiquée à l'aide d'objets divers tels que des cailloux, de la terre, des branches, auxquels on donnait des formes déterminées) dont les auteurs sont inconnus.

Les Arabes, eux, n'ont pas participé aux traductions faites à Tolède. Ils avaient fourni la matière et laissaient maintenant aux Occidentaux le soin de faire le reste. Toutefois, cela ne diminue en rien de leur mérite : en effet, ils ne s'étaient pas contentés de traduire passivement les œuvres grecques qu'on traduisait à Tolède mais y avaient ajouté leur propre contribution et leurs propres commentaires. Ainsi, beaucoup des manuscrits traduits à Tolède étaient d'origine exclusivement arabe tels que le **Liber trium fratrum**, traité de géométrie et de trigonométrie, écrit au IX^e siècle par les trois frères Ahmad, Hasan et Muhamad ibn Mûsâ, et traduit à Tolède par Johannes Hispanus; ou le **Liber carastonis** et le **De figura sectore**, traités de mathématiques du fameux érudit et traducteur de Bagdad Thâbit ibn Kurrah, traduits par Gérard de Crémone. Celui-ci a traduit aussi les œuvres de plusieurs de ses contemporains arabes tels qu'al-Zarqâli (Azarquel), al-Bitrudji (Alpetragius) et Ibn Rushd (Averroès).

Notes et références

1. Au Moyen Âge, les traducteurs juifs ont joué un rôle important dans la transmission du patrimoine culturel arabe à l'Occident. Grâce à leur connaissance de l'arabe et de l'hébreu, ils ont traduit de l'arabe à l'hébreu un nombre important d'ouvrages philosophiques et scientifiques arabes tels que le **Fi al-Tanbîh aalâ Sabîl al-Saâdah** (La prévention, voie du bonheur) d'al-Fârâbî, intitulé en hébreu **Ha-He'arah al-Derekh ha-Hazlahah**, l'**al-Samâa wa al-Aâlam** (L'ouïe et le monde) d'Ibn Sîna, intitulé en hébreu **Ha-Shamayim ve-ha-Olam** et le **Maḳâsid al-Falâsifa** (Les buts des philosophes) d'al-Ghazâlî intitulé en hébreu **Kavvanot ha-Pilosofim**. Ils ont aussi contribué à des œuvres de ses commentateurs arabes Ibn-Rushd et al-Fârâbî. Ainsi, à titre d'exemple, l'**al-Djawâmii al-Sighâr** (Les compendiums) d'Ibn Rushd fut traduit en hébreu sous le titre sous le titre de **Kol Melekheth ha-Higgayon le-Aristoteles mi-Kizzurei ibn Rushd** et le **Kitâb fî Aghrâd Aristo fî Kitâb mâ baad al-Tabâaah** (Le livre sur les buts d'Aristote dans son livre sur la métaphysique) d'al-Fârâbî fut traduit sous le titre de **Be-Khayyanot Aristo be-Sifro Mah she-Ashkar ha-Teva**. Sovent, la version hébraïque a servi d'intermédiaire entre l'arabe et le latin : l'ouvrage était d'abord traduit de l'arabe en hébreu puis de l'hébreu en latin. Au cours du XII^e siècle, en raison de persécutions et d'autres troubles sociaux qui eurent lieu en Espagne, des familles juives émigrèrent au sud de la France et en Italie du nord. Ces juifs contribuèrent à répandre dans leur nouvelle patrie une partie des connaissances qu'ils avaient acquises dans leur pays d'origine et poursuivirent sur place, avec une ardeur accrue, favorisée par le réveil culturel de l'Occident, le processus de traduction qui avait commencé en Espagne.

4. Les méthodes de traduction

Quelles étaient les méthodes de traduction utilisées à Tolède?

La plupart des érudits étrangers qui venaient à Tolède étaient des “ esprits ouverts à la spéculation philosophique indépendante ” (MIELI, 1966 : 234) qui ne connaissaient pas du tout ou pas assez bien l'arabe pour se lancer, seuls, dans la traduction des ouvrages arabes qui, en raison de leur caractère spécialisé, exigeaient une connaissance excellente des langues de départ et d'arrivée. “ Chaque fois que nous rencontrons dans les versions arabico-latines, dichotomie de traducteurs, nous pouvons affirmer que le latiniste ignorait l'arabe et qu'il n'atteignait par conséquent l'arabe que par l'intermédiaire d'une langue vulgaire, ici, le romance ” (THERY, 1944 : 64). Ces traducteurs étrangers recouraient donc aux services de traducteurs locaux, juifs ou mozarabes, avec lesquels ils formaient le plus souvent des équipes de deux : le traducteur tolédan traduisait oralement de l'arabe dans la langue vulgaire (roman espagnol ou castillan) ou en mauvais latin, et le latiniste mettait cette version orale par écrit, en latin. “ Il n'y avait pas de

traduction établie par écrit dans la langue vulgaire –c’est-à-dire en roman espagnol — et l’on passait directement à la version latine [...] ” (WERRIE, 1969 : 211). C’est ainsi qu’ont procédé Dominique Gondisalve et le juif converti Johannes Hispanus, Michel Scot et le lévite Abuteus, Plato de Tivoli et le juif Abraham ben Hiyya (Savasorda), Gérard de Crémone et le mozarabe Ghalib (Galippus).

Mais laissons un traducteur nous décrire, lui-même, sa méthode. Il s’agit de Johannes Hispanus décrivant, dans la préface de la traduction du **Liber de anima** d’Ibn Sîna (Avicenne), la méthode qu’il emploie, en compagnie de Dominique Gondisalve :

[...] *Hunc igitur librum vobis praecipientibus, et me singula verba vulgariter proferente, et Dominico Archidiacono singula in latinum convertente, ex arabico translatum* [...] (JOURDAIN, 1960 : 449)

(Traduction : Sur votre demande, j’ai traduit ce livre de l’arabe en dictant (le texte), mot à mot, en langue vulgaire, à l’archidiacre Dominique qui traduisait, mot à mot, en latin.)

Ainsi, Johannes Hispanus traduisait, oralement, le texte arabe en langue vulgaire, et Dominique Gondisalve traduisait, par écrit, de la langue vulgaire au latin. Le processus comprenait donc deux traducteurs et trois langues différentes (arabe, vulgaire, et latin). Il y avait “ dualité de personnes pour une même traduction ” et “ dualité de traductions par l’intermédiaire d’un élément phonétique ” (THERY, 1944 : 44). La langue intermédiaire n’était pas seulement la langue vulgaire, mais un dialecte parlé de cette langue.

D’après Théry, on ne peut pas parler d’équipe, proprement dit, parce qu’une équipe suppose “ un chef et des exécutants ”; il s’agissait plutôt de collaboration au cours de laquelle chaque traducteur avait un rôle bien défini : Ibn Dâwûd comme “ arabisant-hispanisant ” et Dominique comme “ hispanisant-latinisant ” (ibid., 46).

Les équipes n’étaient pas toujours constituées de deux traducteurs. Selon Singer et Waley, on se mettait aussi à trois : un mozarabe qui ne connaissait pas bien l’arabe, langue de l’occupant qu’il n’avait apprise que superficiellement, connaissait la langue vulgaire, sa langue maternelle, et un peu le latin, langue liturgique; un juif qui connaissait bien l’arabe parce que les juifs d’Andalousie étaient en relation étroite avec les Arabes du pays, la langue vulgaire et très peu ou presque pas le latin; et un érudit qui, venu d’Europe ou du Nord de l’Espagne, connaissait le latin et qui, au cours de son séjour à Tolède, avait acquis une connaissance superficielle des dialectes locaux, mélanges d’arabe et de mauvais latin. Les trois se mettaient donc ensemble pour traduire les textes arabes de la manière suivante :

The word is very laborious. The Mozarab and the Jew painfully turn the Arabic text sentence by sentence into the patois. The three then beat out the meaning between them, and get it into some kind of Latin. What kind of Latin those accustomed to read medieval translations know only too well! (BEVAN et SINGER, 1969 : 206).

Ces réunions devaient se tenir en secret parce qu’après la libération des territoires arabes par les Espagnols, on considérait la culture arabe comme “ accursed science of the Infidel [...] all that is abominable [...] “ black magic ”, accursed, unclean ” (ibid., 204).

Il faut noter que ces collaborateurs locaux n’étaient pas simplement des partenaires de traduction mais jouaient aussi le rôle de conseillers et de maîtres en tout ce qui avait trait à la culture locale. Autrement dit, ces traducteurs andalous préparaient leur coéquipier étranger à la traduction en les initiant à la culture orientale.

Lors de leur séjour à Tolède, beaucoup de traducteurs étrangers réussissaient à apprendre l’arabe assez bien pour pouvoir se tirer d’affaire tout seul. Ce fut le cas de Gérard de Crémone qui, petit à petit, arriva à éliminer la langue intermédiaire et à traduire directement de l’arabe au latin. Il connaissait aussi le grec, ce qui lui donnait un avantage sur les autres traducteurs tolédans en se servant des originaux grecs (quand ceux-ci étaient disponibles), il pouvait vérifier l’exactitude des traductions arabes et, au besoin, les réviser avant de traduire en latin. C’est ainsi qu’il avait amélioré la traduction arabe qu’avait faite Ishâk ibn Hunayn du **De intellectu** d’Alexandre d’Aphrodise, en se servant du manuscrit grec.

Gérard avait aussi l’habitude de commenter à l’aide de gloses les différences qu’il relevait dans les textes grec et arabe. Ainsi, lors de la traduction du **De intellectu**, il constata qu’Ishâk ibn Hunayn ne suivait pas le texte grec à la lettre mais donnait une interprétation personnelle des idées de l’auteur. Ailleurs, il note qu’Ishâk a omis de traduire deux passages du texte grec : “ Deficit aliquid de libro greco per quem correximus istum. Il manque quelque chose dans le livre grec à l’aide duquel nous corrigeons celui-ci. ” (THERY, 1944 : 49).

Toujours d’après Théry (ibid., 50, 51), Johannes Hispanus et Dominique Gondisalve, qui traduisaient de l’arabe en langue vulgaire puis en latin, employaient une terminologie dont l’origine arabe ou castillane était manifeste. Par exemple, dans l’expression **intellectus adeptus**, “ adeptus ” est une création de Gondisalve, fondée sur le castillan que lui dictait Ibn Dâwûd. De même, les adjectifs **yle**, **ylealis**, et **hylearis** sont dérivés de l’arabe **hayulaniyah**. Par contre, dans la terminologie utilisée par Gérard de Crémone, c’est surtout l’influence de l’arabe et du grec qui se fait sentir. Par exemple, celui-ci utilise des expressions telles que **intellectus materialus**, **artificium**, **artificiorum** et **instrumentalus** qui sont d’origine grecque.

Il arrivait aussi que le même traducteur connût l'arabe et le latin. C'était en général un clerc subordonné. Il superposait les mots latins aux mots arabes du texte original puis la traduction était révisée par le clerc principal. En général, la traduction était attribuée au réviseur; on accordait très peu d'importance au traducteur lui-même qui était considéré plutôt comme scribe que comme traducteur. C'était un processus extrêmement mécanique; on considérait que la traduction n'était rien de plus que de la transcription de textes. Elle n'était pas considérée comme opération intellectuelle exigeant certaines qualités et connaissances. Le réviseur s'assurait simplement que la grammaire était correcte; toutefois, la syntaxe et la structure des phrases étaient encore arabes et les mots difficiles étaient simplement translittérés en latin. Le lecteur avait beaucoup de difficulté à comprendre le texte d'arrivée.

5. La qualité de la traduction et les problèmes rencontrés

Quelle était la qualité des traductions? Au cours de leur activité, les traducteurs rencontraient-ils des problèmes? Lesquels?

Travaillant à deux, les traducteurs auraient dû, en principe, produire des traductions de très bonne qualité. Cependant, ce n'était pas le cas. On traduisait mot à mot (le mot arabe était d'abord transposé en langue vulgaire ou en mauvais latin puis en latin intelligible), ce qui rendait les traductions littérales. Par exemple, le mot **al-iishk** (amour) fut traduit par de **ilixi**. Les traducteurs allaient même dans leur littéralité jusqu'à maintenir en latin l'article défini arabe "al-" placé devant le substantif. Cet article défini est passé dans les langues européennes modernes (alcool, alchimie, alambi, etc.). Certains mots étaient traduits de manière tellement incompréhensible qu'on ne pouvait pas comprendre leur sens sans revenir à l'original.

Roger Bacon, le grand érudit anglais du XIII^e siècle, a décrit les traductions de German Hermann, traducteur tolédan du XIII^e siècle, comme " barbarous and hardly intelligible; he transliterated the names so as to show even the tanwin (déclinaison) in Ibn Rosdin, abi Nasrin, etc. " (O'LEARY, 1958 : 282).

Une des raisons qui poussait les traducteurs à traduire littéralement était, d'une part, la complexité de la matière traduite et, d'autre part, les connaissances insuffisantes que les traducteurs possédaient des sujets traités. " On pourrait citer par centaines les traductions de l'arabe (et non seulement de l'arabe) qui, tout en ayant été faites par des philologues éminents, maîtres de toutes les finesses de la langue, se révèlent pourtant presque inutilisables en raison de l'ignorance, selon le cas, des mathématiques, de l'astronomie, de la chimie ou de la médecine " (MIELI, 1966 : 5).

Lorsqu'ils avaient affaire à des passages qu'ils n'arrivaient pas à comprendre, leur unique recours était de les transférer mot à mot, de manière ambiguë, en latin. Ainsi, dans la préface de

sa traduction d'une œuvre d'al-Battânî, Plato de Tivoli, un des traducteurs de Tolède, demande au lecteur de ne pas lui tenir rigueur des passages obscurs et incompréhensibles, dûs, d'après lui, à la " gravitas materiae " (complexité du sujet) (CAMBRIDGE, 1970 : 856).

En général, les traducteurs avaient affaire à deux genres de problèmes : les problèmes terminologiques et les problèmes linguistiques.

1. Les problèmes terminologiques

Un problème auquel devaient faire face les traducteurs provenait de leur connaissance médiocre des termes philosophiques et scientifiques arabes. Ceux-ci, très souvent mal interprétés, entraînaient des erreurs fréquentes. Par exemple, la mauvaise interprétation du mot **al-mutakallimûn**, terme spécifique désignant un groupe de théologiens musulmans qui préconisaient la spéculation philosophique et religieuse, fut à l'origine de sa traduction erronée par le terme générique **loquentes** (éloquentes) dans les textes philosophiques et théologiques. Même Gérard de Crémone ne fut pas à l'abri de telles erreurs : il a rendu **Djawâmii ilm al-nudjûm**, traité d'astronomie d'al-Farghânî, par **De aggregationibus scientiae stellarum** (Recueil de science astronomique) alors qu'il aurait dû traduire par **Notions fondamentales d'astronomie**, erreur due à la mauvaise interprétation du mot **djawâmii** (notions fondamentales).

D'autre part, les traducteurs eurent à remédier à l'absence de terminologie technique et scientifique latine : ils firent ainsi passer en latin, en les translittérant, toute une série de mots arabes qui enrichirent le latin médiéval, puis furent maintenus dans les langues européennes modernes, par exemple : *admiral, alkali, alembic, sherbet, elixir, algebra, alcohol, algorithm, camphor*, etc. (en anglais); et *amiral, alambic, sorbet, élixir, algèbre, alcool, algorithme, camphre*, etc. (en français).

Confronté à la pauvreté terminologique du latin, Gérard dut aussi se soumettre au problème et translittérer toute une série de termes arabes en latin. En voici une liste, relevée dans la traduction du **Canon**, traité médical d'Ibn Sînâ (Avicenne), qu'il a faite au milieu du XII^e siècle :

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE DU NOM ARABE	NOM LATIN
dirz (sutures du crâne)	adorem
rasegh (carpe)	raseta
adorem (sutures du crâne)	dirz
___ (aorte)	orithi
___ (oesophage)	meri
thirb (épiploon)	zirbus

DE BAGDAD À TOLÈDE

__ (péritoine)	siphac
__ (céphalalgie)	soda
__ (coma)	sebet
karabites (d'origine grecque)	carabitus
(phrénésie)	

(LECLERC, 1867 : 20, 21)

Beaucoup de ces termes étaient eux-mêmes une translittération du grec. Cependant, ils furent considérés par les Latinistes comme des mots arabes. Ceux-ci n'étaient pas arrivés à distinguer entre les termes arabes d'origine grecque et les termes purement arabes.

Johannes Hispanus et Dominique Gondisalve, qui traduisaient de l'arabe en langue vulgaire puis en latin, employaient une terminologie dont l'origine arabe ou castillane était manifeste. Par exemple, dans l'expression **intellectus adeptus**, " adeptus " est une création de Gondisalve, fondée sur le castillan que lui dictait Ibn Dâwûd. De même, les adjectifs **yle**, **ylealis**, et **hylearis** sont dérivés de l'arabe **hayulaniyah**. Par contre, dans la terminologie utilisée par Gérard de Crémone, c'est surtout l'influence de l'arabe et du grec qui se fait sentir. Par exemple, celui-ci utilise des expressions telles que **intellectus materialus**, **artificium**, **artificiorum** et **instrumentalus** qui sont d'origine grecque.

Voici une liste de termes latins translittérés de l'arabe :

TERME ARABE	TERME LATIN
ai-uusuus (coccyx)	alhosos
al-qatan (région lombarde)	alchatim
al-aajuz ou al-aajiz (sacrum)	alhaus et al-hagiazi
an-nawajidh (dents de sagesse)	nuaged et neguegidi
anfas (plus résistant)	abgas

(BROWNE, 1921 : 34)

Il arrivait que l'on translittérât des mots arabes de manière erronée. Par exemple, lors de la traduction du **Canon** d'Ibn Sînâ (Avicenne), le mot arabe **farranitis** (délire), lui-même translittéré du grec, a été translittéré en latin par **karabito**. Cette erreur était due à la confusion entre les lettres f et k arabes par suite de la lecture erronée des signes diacritiques (points) servant à distinguer les deux lettres.

D'après Mieli, les traducteurs ne se donnaient pas la peine de créer des termes latins équivalents mais se contentaient de transposer les termes arabes :

Même chez les bons traducteurs on trouve encore de manière trop fréquente de nombreux techniques rendus par un simple translittération (si fautive et arbitraire qu'elle fût) du mot arabe, sans qu'on se soit nullement soucie d'aller rechercher, éventuellement, quel était le terme correspondant en latin, ou, au moins, de donner un mot compréhensible à l'ensemble du monde savant (MIELI, 1966 : 249).

Werrie affirme que, confrontés à ces difficultés terminologiques, les traducteurs tolédans n'avaient pas recours à des dictionnaires bilingues : “ Et quant à la manière dont les traducteurs de Tolède travaillaient, inutile de vous dire qu'ils n'avaient pas de dictionnaire. **Dictionnaire** est un mot qui ne fait apparition qu'en 1539. On n'avait jusqu'alors que des **Thesaurus**, des recueils de mots en une seule langue ” (WERRIE, 1969 : 211). Cependant, il n'est pas certain que les traducteurs de l'époque n'aient pas eu à leur disposition des glossaires bilingues. Il semble que ce soit vers la fin du XII^e siècle que les linguistes se soient mis à constituer des glossaires bilingues (arabe-latin)². Quoi qu'il en soit, voici d'ailleurs un article humoristique qui relate la manière dont les pauvres traducteurs se tiraient d'affaire en l'absence de dictionnaires et de glossaires bilingues. Il est reproduit intégralement :

The School of Translators, established by Don Raymundo, where scholars of various countries and races found themselves working side by side, turned out to be the shining light of christianity. However, the common people eyed with skepticism those scholarly screwballs and necromancers who had come from the remotest corners of the world. In his delightful booklet, Tertulia de Boticas Prodigiosas, Alvaro Cunqueiro relates with unique and sly humor some of the tribulations of the Toledo school :

“ The lack of dictionaries and glossaries led to the farming of philoglossic plants, which taken as an infusion, revived the translator's recollection of Arabic and Hebrew words, and these were constantly in his mind and mouth. It was claimed that these words originated from a study of interpreters of Alexander of Macedonia. They were classified according to language by German Aleman, Bishop of Astorga, who died in 1272. Later, “ language pills ” were prepared in the translators' pharmacy, using the ashes and stalks of the above-mentioned plants. Once, a green mosquito appeared in the apothecary's courtyard; it attacked the plants and devoured them in the twinkling of an eye. But the matter did not stop there; while one of the translators, of the Ibn Tibbon family and named David, was working on the Dalatat of Maimonides two of these mosqui-

toes entered his ears and drained his brain of all semblance of the Hebrew language. Fattened with Hebrew inside his head, they were unable to leave via the same openings they had entered, and they buzzed, irritatingly and tirelessly, in the head of poor David ben Iacob Ibn Tibbon, who subsequently died from the effects of the mosquitoes and from the grief of having lost the language of his ancestors.

“ ... The apothecaries of the translators studied the simple herbal remedies of Dioscorides and prepared barley baths with citron for the polyglots on whose buttocks calluses had formed from sitting long stretches of time on hard benches. It happened once that another member of the above-mentioned Ibn Tibbon family went to Montpellier to translate Ippocratis lo veterinary ; to prove he had already made eleven translations in Toledo, he had to lower his pants and show the University Faculty and Council the hard calluses which had developed on his derrière. In Provence, when beautiful ladies, carrying on courtly love affairs with troubadours, washed in bran and lemon water, little did they realize that they were using the same Toledan medicinal concoction used to counteract the calluses which formed on the rear end of the illustrious translators ” (From : Tertulia de Boticas Prodigiosas by Alvaro Cunqueiro, (Ed. Destino, 1976). Traduit par Frank Foz et reproduit dans ATA Chronicle, N° 13, 1984, p. 10.)

2. Les problème linguistiques

Si la terminologie était un des facteurs qui influençaient la qualité des traductions, la connaissance des langues en était un autre. D’après Werrie, “ tout dépendait, par conséquent, de la qualité du latin pratiqué par le latiniste, mais aussi de la connaissance qu’avait de l’arabe et de l’espagnol, le premier traducteur... Encore fallait-il que le latiniste connût lui aussi parfaitement l’espagnol de l’époque ” (WERRIE, 1969 : 211). Or, ce n’était justement pas le cas, et beaucoup de traducteurs étrangers ne connaissaient pas bien les dialectes locaux. Étant donné que deux traducteurs prenaient part au processus de la traduction, les probabilités d’erreur étaient doubles : d’abord, le traducteur local risquait de mal interpréter le texte arabe; il le rendait alors de manière erronée. Ensuite, étant donné que, souvent, le traducteur étranger ne connaissait pas bien les langues locales, il risquait de mal comprendre ce que lui disait son collaborateur. Il y avait aussi, bien sûr, le risque que le latiniste rende mal le texte en latin. Voici ce qu’a écrit Mieli à propos de la qualité des traductions tolédanes :

Elles sont souvent très libres, d’autres fois trop littérales, sans égard aux

différences profondes des deux langages, l'arabe et le latin : défauts de caractère opposés, mais qui concourent ici au même résultat. Nous avons montré qu'une grande partie d'entre elles provenait d'une double traduction de l'arabe en hébreu et de l'hébreu en latin, par exemple, ou de l'arabe en castillan en latin, etc. On peut donc soupçonner, en premier lieu (et le soupçon se transforme presque toujours en réalité), que nous trouverons ces libertés et ces défauts comme élevés au carré. [...] Ces traductions étaient conçues comme des travaux d'intérêt actuel, destinés à faire progresser les sciences (de quelque manière que l'on entende ce terme progresser), et dont les auteurs ne reculaient pas devant des modifications, même substantielles, si, pour des raisons quelconques, ils les jugeaient utiles (MIELI, 1966 : 249).

À l'époque, Gérard de Crémone s'était rendu compte de la mauvaise qualité des traductions faites en équipe. Aussi, il avait recommencé la traduction de plusieurs ouvrages traduits par le couple Hispanus - Gondisalve, tels que le **De intellectu** d'al-Kindi et le **De scientiis** d'al-Fârâbî (tel que mentionné plus haut, Gérard traduisait, seul, directement de l'arabe au latin). Il empruntait aux traductions qu'il recommençait la terminologie; c'est ainsi qu'il a emprunté à Gondisalve l'expression **intellectus adeptus**, créée à partir du castillan, ainsi que le terme **intelligencia agens**. Il a d'ailleurs acquis une grande partie du vocabulaire technique des deux traducteurs dont il retraduisait les textes.

De plus, les traducteurs tolédans n'entreprenaient pas d'études philologiques avant de se mettre à traduire. À la différence des traductions de Bagdad, les traductions tolédanes n'étaient pas faites à partir de textes de départ dont on avait vérifié auparavant la qualité et l'exactitude. Cela était dû, en partie à des facteurs psychologiques, à l'attitude des traducteurs envers la matière traduite.

3. Les facteurs psychologiques

Les facteurs linguistiques n'étaient pas les seuls à entrer en jeu; il y avait aussi des facteurs psychologiques. D'après Hall (1964 : 68), une des raisons qui poussait les traducteurs à traduire littéralement et, par là, à commettre des erreurs, c'était l'admiration excessive que ceux-ci vouaient aux manuscrits arabes et le respect exagéré qu'ils accordaient aux érudits-traducteurs arabes de Bagdad qu'ils considéraient comme des " autorités " en la matière, autrement dit des maîtres envers lesquels ils avaient un sentiment d'infériorité. Les traducteurs tolédans ne se rendaient pas compte que mille ans séparaient les penseurs grecs de leurs traducteurs arabes, et que ces derniers avaient pu mal interpréter les auteurs grecs. Ainsi, par la confiance qu'ils

accordaient à leurs prédécesseurs arabes, les traducteurs latins s'exposaient au risque de reproduire les erreurs commises par leurs prédécesseurs. Il ne fut remédié à cet aspect du problème que lorsqu'on se mit à traduire directement du grec en latin, vers la fin du Moyen Âge.

4. Les omissions

Un élément qui a contribué à appauvrir les traductions tolédanes c'était que les traducteurs éliminaient des textes les observations personnelles des auteurs arabes, telles que " J'ai observé... J'ai vu de mes propres yeux... ", utilisées par les savants arabes pour appuyer leurs théories et leurs points de vue par des observations, des témoignages et des faits concrets. Mais justement ces observations et ces remarques personnelles n'intéressaient guère les traducteurs médiévaux, pas plus d'ailleurs, selon eux, que leurs lecteurs. Alors, chaque fois qu'un propos révélait l'opinion ou le témoignage personnel de son auteur, le traducteur éliminait simplement le passage du texte et le remplaçait par une phrase courte, déchée de tout caractère personnel, telle que " Scimus quoque quod in terra illa. " (HUNKE, 1963 : 263)

5. Le choix des manuscrits

Enfin, un autre aspect négatif de la traduction à Tolède était qu'en général, on ne choisissait pas les textes à traduire de manière méthodique mais on les prenait au hasard dans la masse des manuscrits existants. On traduisait d'abord les textes courts qu'on trouvait préférables aux traités fondamentaux, jugés excessivement longs et compliqués. Souvent même, on se contentait de traduire les commentaires qui accompagnaient une œuvre et on négligeait l'œuvre elle-même. Il arrivait aussi que la même œuvre fût traduite plusieurs fois par des traducteurs travaillant à des endroits différents et que la première traduction, souvent la plus fidèle, ne fût pas la plus populaire. Ainsi, par exemple, la traduction de l'**Almageste** de Ptolémée faite à partir de l'arabe par Gérard de Crémone eut plus de succès que celle faite antérieurement à partir de l'original grec par un autre traducteur.

À cause des facteurs cités ci-dessus, les traductions produites à Tolède étaient littérales, souvent parsemées de mots étrangers. Beaucoup furent jugées insatisfaisantes par des érudits du XIII^e siècle. Elles furent en outre critiquées, au XV^e siècle, par les humanistes de l'université de Padoue qui qualifiaient le latin des textes de " barbare " et critiquaient la terminologie utilisée par les traducteurs des commentaires arabes. Saint Thomas d'Aquin a été un des premiers à se rendre compte de la difficulté de traduire la pensée des Anciens et a insisté sur la nécessité de traduire fidèlement afin de faciliter la compréhension des grands philosophes tels qu'Aristote.

À partir du XIII^e siècle, les traductions tolédanes furent révisées par des linguistes qui avaient une meilleure connaissance de l'arabe. Pour pouvoir mieux comprendre les textes arabes,

ceux-ci utilisaient les originaux grecs qui étaient devenus de plus en plus disponibles après la chute de Constantinople aux mains des Ottomans et l'exode massive d'érudits byzantins vers l'Europe occidentale, emportant avec eux des tas de manuscrits grecs anciens. Les traductions considérées trop mauvaises furent traduites de nouveau à partir des originaux grecs.

Bien que littérales, les traductions n'étaient pas toutes considérées comme insatisfaisantes. Celles de Gérard de Crémone, par exemple, étaient considérées comme "reasonably accurate" (HASKINS, 1967 : 15). C'était peut-être dû au fait qu'avant de se mettre à traduire, Gérard collationnait la traduction arabe avec l'original grec quand celui-ci était disponible. C'est ainsi qu'il corrigeait et améliorait la traduction arabe avant d'en entreprendre lui-même la traduction en latin. Il ne faut cependant pas oublier les qualités supérieures de Gérard en tant que traducteur et le fait qu'il a consacré sa vie à l'étude et à la traduction. Gérard a été une exception à la règle.

D'après Werrie, les traductions de Dominique Gondisalve sont restées célèbres par leur qualité. Pour leur part, les auteurs du "The Cambridge History of Islam" (1970, 856 : 57) pensent que malgré toutes les difficultés rencontrées par les traducteurs latins, il faudrait considérer les traductions qu'ils ont faites comme supérieures à celles de leurs prédécesseurs arabes parce qu'il y avait une affinité intellectuelle entre les traducteurs tolédans et les traducteurs arabes dont ils traduisaient les traductions, les deux groupes appartenant au Moyen Âge (alors que les traducteurs de Bagdad et les penseurs grecs de l'Antiquité dont ils ont traduit les œuvres appartenaient à deux périodes tout à fait différentes de l'histoire). D'après les mêmes auteurs, cette affinité intellectuelle a même permis aux traducteurs latins de remédier à leur faiblesse terminologique et scientifique.

Finalement, voici deux témoignages sur le mérite des traductions tolédanes :

Depuis le moyen âge, on a beaucoup médité de ces traductions arabico-latines. On leur a reproché des contre-sens, surtout des nons-sens provenant d'un décalque par trop matériel. Mais on n'a guère pensé à l'immense effort et à l'énergique volonté qu'elles supposent. De plus, c'est tout de même par ces traductions, si imparfaites soient-elles, que nous avons renoué ou plus exactement noué nos relations avec la culture grecque, dans ce qu'elle a de plus consistant : la pensée fondamentale aristotélicienne. Ce sont ces traductions encore, qui ont créé un pont solide, tantôt contrebattu, tantôt fortifié, mais indestructible depuis des siècles, entre les musulmans et les chrétiens pour le plus grand bien en définitive, non seulement de la destinée intellectuelle de deux peuples, mais aussi de la religion. Et, enfin, pour juger avec équité du travail tolédan, il faut bien considérer que dans toute science, l'ébauche est nécessaire et indispensable.[...] Dans le domaine de

DE BAGDAD À TOLÈDE

la culture, c'est l'imperfection même de ces premières versions tolédanes qui ont préparé le grand mouvement des traductions directes, gréco-latines, d'Aristote, au XIII^e siècle. Il n'y aurait pas eu de Guillaume de Moerbeke, le saint Jérôme de la philosophie, sans Gundisalvi et Gérard de Crémone (THERY, 1944 : 71).

[...] C'est ainsi que les traductions arabes sont arrivées en Occident à une époque où les traducteurs latins devaient se trouver aussi embarrassés que l'avaient été les traducteurs arabes. Ils devaient même l'être davantage, et certainement leur œuvre de traduction est généralement restée inférieure à celle de leurs devanciers. Il ne pouvait en être différemment. Les ouvriers étaient moins habiles, et ils étaient plus rares; la moitié de ces traductions ou à peu près est l'œuvre d'un seul homme, de Gérard de Crémone. Ces traductions durent être fatalement défectueuses. Si défectueuses qu'elles fussent, elles n'en remplirent pas moins un vide en fournissant une matière à l'enseignement et des préceptes à la pratique, et pendant plusieurs siècles elles furent la source unique où l'on puisa. Les défauts de ce langage hybride et incorrect du moyen âge n'ont pas en définitive autant d'inconvénients qu'il semblerait d'abord. Qu'importe qu'entre le mot **siphac** et le mot **péritoine** Guy de Chauliac ait choisi le premier, s'il vous donne une bonne description anatomique et de bonnes déductions opératoires? Qu'importe que l'abdomen s'appelât **mirac**, l'épiploon **zirbus**, les pustules **bothor**, la soude **alcali**, etc., que les mots fussent barbares, si la doctrine est bonne? (LECLERC, 1867 : 33, 34)

Notes et références

1. C'est Valentin Rose qui a été le premier à mentionner l'École des traducteurs de Tolède dans son article "Ptolemaeus und die Schule von Toledo" publié en 1874 dans *Hermes*, VIII, 327-349.
2. Pour en savoir plus sur la question des glossaires bilingues, consulter l'article de D. Cabanelas intitulé : "Vocabulario arabigo-castellano y arabigo-latino", dans *Miscelanea de Estudios Arabes y Hebraicos*, 27-28 (1978-79), pp. 209-214.

Chapitre V

LE RÔLE DES TRADUCTEURS DE TOLÈDE

Bien que la qualité de leurs traductions n'aient pas été bonnes, les traducteurs de Tolède ont joué un rôle très important :

1. Ils ont transmis la philosophie et la science (médecine, astronomie, astrologie, alchimie, mathématiques, géométrie) des Grecs anciens et des Arabes à l'Occident. C'est ainsi qu'ont été transmises à l'Europe les œuvres d'Aristote, de Ptolémée, de Platon, de Galien, d'Hippocrate, d'Ibn Sîna, d'Ibn Rushd, d'al-Râzî, d'al-Khuwarizmi, d'al-Fârâbî, d'Ibn Rushd et de beaucoup d'autres philosophes et savants dont les activités intellectuelles s'étaient étendues sur des millénaires. Les traducteurs ont commencé par traduire les ouvrages scientifiques puis ils ont transmis les œuvres philosophiques.

À partir du XIII^e siècle, beaucoup de ces œuvres traduites ont fait partie des programmes d'enseignement des universités occidentales. À titre d'exemple, en voici quelques unes : le **Canon de médecine**, encyclopédie médicale d'Ibn Sîna qui est devenu la bible médicale des médecins d'Orient et d'Occident et qui a fait autorité pendant plusieurs siècles dans les écoles de médecine en Europe aussi bien qu'en Asie, le **Continens**, traité médical d'al-Râzî et son **Liber experimentorum** qui a fondé les bases de l'expérimentation scientifique au Moyen Âge, le **Liber restorationis et oppositionis numeri**, l'**Arithmétique** et l'**Algèbre**, traités d'al-Khuwarizmi dont le nom est à l'origine du mot " algorithme ". Ces traités ont initié l'Occident à l'algèbre et l'arithmétique basée sur les chiffres arabes.

Il faut aussi mentionner le **Fi jawâmi ilm al-nudjûm**, recueil de traités astronomiques d'al-Farghânî (Alfraganus) qui a servi de base pour l'enseignement de l'astronomie au Moyen Âge, le **De elementis** d'Euclide, traité de géométrie qui a constitué la base de la géométrie plane et l'**Opticae thesaurus**, traité d'optique d'al-Khâzen qui a inspiré les savants européens pendant des siècles.

Les programmes de ces universités étaient fondés sur les connaissances gréco-arabes transmises à partir du XI^e siècle à l'Europe dans les domaines de la botanique, zoologie, physique, alchimie, astronomie, médecine et mathématiques.

D'après Guillaume, les universités, telles que celles de Paris, Chartres, Montpellier, Bologne et Padoue, ont d'ailleurs été établies, à partir du XII^e siècle, d'après les modèles des universités qui existaient dans le monde arabe. Voici ce qu'il en dit :

A comparison of the subjects studied among the Muslims in the tenth and

DE BAGDAD À TOLÈDE

eleventh centuries with the similar preoccupations of Christian students in the eleventh and twelfth centuries might be an indication that there is a closer connexion between Eastern and Western universities than has hitherto been supposed, but no decisive evidence is available. The very nature of systematic study, the relation of professor and pupil, the question of fees and endowments, the maintenance of discipline and the conferring of degrees to teach, and the manifold activities of university life, must inevitably be more or less the same whether the centre of learning be in Baghdad or Oxford (ARNOLD et GUILLAUME, 1968 : 244).

Dans son livre **Le soleil d'Allah brille sur l'Occident**, Hunke montre bien le rôle des traductions dans le développement technique et scientifique de l'Occident :

[...] Grâce à leurs traductions de manuscrits grecs, à leurs commentaires et à leurs propres écrits, les Arabes attisèrent en Europe un esprit de recherche scientifique qui ne demandait qu'à être éveillé et nourri. En transmettant à l'Occident leur énumération, leurs instruments perfectionnés, leur arithmétique, leur algèbre, leur trigonométrie sphérique et leur optique enfin, les Arabes l'ont mis en mesure d'assumer à son tour, grâce aux découvertes et inventions de ses fils, son rôle de guide dans le domaine scientifique (HUNKE, 1963 : 107).

Mais la contribution des traducteurs de Tolède a surtout été au niveau de la pensée. Les manuscrits traduits à Tolède, dont le nombre a atteint de 2000 à 5000, ont déclenché en Europe la scolastique, mouvement intellectuel qui a prôné le retour aux sources antiques et l'utilisation de la raison dans l'étude des questions relatives à la foi. Ce réveil de la pensée occidentale ne devait pas tarder à amener l'éclosion de la Renaissance. Sans les traductions de manuscrits arabes faites à Tolède et ailleurs, l'Europe n'aurait peut-être jamais découvert l'héritage des Anciens ou aurait mis beaucoup plus longtemps à le découvrir. C'est ce que affirme d'ailleurs Guillaume :

Had the Arabs been barbarians like the Mongols, who stamped out the fire of learning in the East so effectivelly that it never recovered, and possibly never will recover, from the loss of its libraries and its literary tradition, the Renascence in Europe might well have been delayed more than one century (GUILLAUME, 1968 : 241).

DE BAGDAD À TOLÈDE

De toute manière, sans les bibliothèques d'Andalousie et sans les traducteurs de Tolède, les Occidentaux n'auraient jamais pu entrer en possession de collections aussi complètes de manuscrits traduits parce que beaucoup des originaux grecs étaient perdus et n'étaient conservés que sous la forme des traductions arabes qui passèrent en latin.

Si l'Europe avait découvert les Anciens à des sources autres que les traductions latines des manuscrits arabes de Tolède, il aurait manqué aux œuvres grecques l'élément apporté par les savants et les philosophes arabes qui, par leur vision dynamique de l'univers, ont adapté la pensée classique à une réalité changeante. Par les études et les commentaires qu'ils ont faits des philosophes grecs, les Arabes ont rendu les idées des grands penseurs grecs plus compréhensibles et plus accessibles; et, par leur goût pour l'expérimentation et leur sens du réel, ils ont rendu les théories scientifiques grecques plus concrètes et plus proches de la réalité.

Mais ce qu'ont apporté les manuscrits traduits à Tolède de plus important, c'étaient les arguments avancés par les philosophes musulmans, pour concilier la foi avec la raison, donnant ainsi aux théologiens et aux philosophes occidentaux l'outillage intellectuel qui leur manquait et des solutions nouvelles à des problèmes qu'ils avaient cherché, eux aussi, à résoudre. La grande contribution des traductions tolédanes a été d'introduire aux Occidentaux la pensée païenne d'Aristote sous une forme rendue acceptable grâce aux commentaires des philosophes musulmans tels qu'Averroès. Bien sûr, cette introduction ne se fit pas sans confrontation :

Par l'entrée en scène d'Aristote grâce à ses commentateurs, dont Averroès, un système complet de disciplines scientifiques et philosophiques atteignait l'Occident chrétien. L'aristotélisme, chef-d'œuvre de l'intelligence grecque, parfois enrichi et assoupli par le néo-platonisme, se dressait en face de la philosophie chrétienne, une sagesse païenne en face de la sagesse chrétienne. Des conflits étaient inévitables car les deux visions de l'univers accusaient des divergences profondes. Ce fut surtout à l'université de Paris que se livrèrent les grandes batailles de l'aristotélisme et de l'averroïsme. En vain de timides interdictions rarement observées, furent prononcées : dès 1251 Aristote était officiellement enseigné à la Faculté des Arts de Paris (Terrasse, 1958 : 159).

Toutefois, les arguments avancés par les théologiens et philosophes musulmans réussirent à convaincre des hommes d'église tels que saint Thomas d'Aquin de la validité de la pensée humaniste, inspirée de la philosophie antique, pour expliquer l'univers et le destin de l'homme, non plus seulement en appliquant aveuglement le dogme religieux, mais en utilisant la raison. Dans sa **Summa theologica**, dans laquelle il fait référence à Averroès, saint Thomas ne se fonde plus

sur le principe de la fatalité divine mais sur celui de la causalité. C'est donc déjà un pas en avant vers la rationalisation de la pensée.

Les théories philosophiques des Grecs anciens et de leurs commentateurs arabes devaient révolutionner la pensée occidentale et la sortir de l'emprise des idées religieuses médiévales. D'ailleurs, comme l'indique Guillaume, il y avait beaucoup d'affinité intellectuelle et de ressemblance entre les théories philosophiques et religieuses d'Averroès et de saint Thomas et, étant donné que le premier avait précédé le second, c'était celui-ci qui s'était inspiré du premier :

[...] On the contrary Averroes and St. Thomas stand side by side as defenders of the same ideal, the harmony of faith and reason. And further the Angelic Doctor has made use of many of the arguments which the Moslem Doctor had previously employed. [...] There is a similarity in the attitude of Averroes and St. Thomas which suggests something more than intellectual affinity. The determination to give reason its proper place, to make use of the philosophy of the ancients and at the same time to submit their conclusions to the criticism which the reflection of subsequent centuries demands, to demonstrate the reasonableness of the middle course between a sceptical mysticism and a rationalism which is divorced altogether from belief in the possibility of a revealed religion - these were the motives and aims of both Christian and Moslem doctors. [...] The resemblances between Averroes and St. Thomas are so numerous that they must be traceable to something firmer than mere coincidence. A common desire to reconcile philosophy and theology is not of great significance, but when the plan is worked out on parallel lines it is only natural to conclude that Averroes has bequeathed something more than a commentary on Aristotle to Christian scholarship (GUILLAUME, 1968 : 276, 280).

Averroès n'avait pas été le seul philosophe arabe dont s'était inspiré saint Thomas; celui-ci avait aussi puisé certaines de ses idées dans les œuvres du philosophe al-Ghazâlî (Algazel) qui, dans son traité **Tahâfut al-falâsif**, traduit en latin par **Ruina seu Praecipitium Philosophorum**, avait traité de l'importance de l'utilisation de la raison dans l'étude critique des dogmes religieux. Dans sa **Summa contra Gentiles**, saint Thomas reprend les théories d'al-Ghazâlî sur l'importance de la raison humaine dans l'explication et l'interprétation des révélations divines.

Même Roger Bacon reconnaît l'importance de l'influence des philosophes arabes sur la pensée occidentale. voici une remarque du grand érudit anglais sur la connaissance philosophique au XIII^e siècle :

DE BAGDAD À TOLÈDE

The greater part of Aristotle's philosophy failed to have any effect [in the West] either because manuscripts were hidden away and extremely rare, or because the subject matter was difficult or distasteful, or because of the wars in the East, until after the time of Mahomet when Avicenna and Averroes and the rest brought back Aristotle's philosophy into the light of comprehensive exposition (ROGER BACON cité par ARNOLD et GUILLAUME, 1968 : 259, 260).

Sous l'effet de ces idées nouvelles, l'Europe devait devenir plus ouverte et plus réceptive aux théories scientifiques qui lui étaient transmises à partir du XII^e siècle et l'homme, réconcilié avec lui-même, pouvait désormais embarquer librement, sans entraves religieuses, sur la voie du développement et du progrès. En transmettant les ouvrages traduits à l'Occident, les traducteurs de Tolède ont contribué à créer en Europe l'atmosphère favorable à la germination des idées nouvelles et à la mise en application du bagage scientifique nouvellement acquis dont l'aboutissement a été, quelques siècles plus tard, l'éclosion de la Renaissance. Celle-ci a été l'expression ultime de la libération de l'homme dans les domaines artistiques, scientifiques, philosophiques et sociaux.

2. L'autre grande contribution des traducteurs de Tolède est d'avoir conservé en latin beaucoup d'ouvrages anciens dont les originaux grecs ou arabes ont disparu. C'est ainsi qu'ont été conservées, grâce à la traduction, les œuvres suivantes :

1. l'**Algèbre** d'al-Khuwarizmi, traduite par Gérard de Crémone;
2. le **Tahâfut al-Tahâfut** et d'autres œuvres d'Ibn Rushd;
3. l'œuvre d'Avicenne, traduite par Gondisalve;
4. le **De optica** d'al-Khâzen, traduit par Witelo;

et beaucoup d'autres encore. Les traducteurs ont donc contribué à sauver de la disparition un patrimoine précieux de l'humanité.

En somme, tel que l'écrit si justement Théry dans la conclusion de son ouvrage intitulé **Tolède grande ville de la renaissance médiévale** :

Tolède, placée maintenant aux confins des deux mondes, arabe et chrétien, devient la porte de communication entre l'Islam et l'Europe, la fissure par où s'écoule en Espagne chrétienne toute la littérature arabe. Tolède, sous la direction d'un Français, l'archevêque Raymond, devient l'aboutissement du circuit intellectuel méditerranéen, et c'est par Tolède que vont se répandre en Europe les flots de la

DE BAGDAD À TOLÈDE

Sagesse antique, recueillie et sauvée une fois de plus par l'Église. L'Espagne chrétienne fait le pont entre l'Islam et l'Europe. [...] Tolède recueille l'Islam et le transmet aux latins et aux chrétiens. Le catalogue des œuvres arabes traduits à Tolède au XII^e siècle est comparable au catalogue de la plus grande maison d'éditions actuelle. Oeuvres scientifiques : médecine, géométrie, astronomie, géomancie, œuvres philosophiques, commentaires d'Aristote et de ses commentateurs, tout est traduit (THERY, 1944 : 124).

Chapitre VI

BAGDAD ET TOLÈDE

Bagdad et Tolède ont été deux centres importants de transmission grâce à la traduction. Voici une étude comparative qui va établir les points communs et les différences entre les deux “ écoles ” de traduction (méthodes utilisées, matière traduite, etc.).

À plusieurs égards, la période de traduction qui a eu lieu à Tolède aux XII^e et XIII^e siècles rappelle celle qui a eu lieu à Bagdad aux VIII^e et IX^e siècles. De la même manière que le khalife al-Ma'mûn avait établi Bayt al-Hikma (Maison de la sagesse) à Bagdad, l'archevêque Raymond a constitué l'École des traducteurs à Tolède. Le rôle des traducteurs nestoriens et sabéens de Bagdad a été joué à Tolède par les traducteurs juifs et mozarabes. Tant les traducteurs de Bagdad que ceux de Tolède ont traduit des œuvres scientifiques et philosophiques qui ont contribué à l'éclosion de mouvements intellectuels subséquents : les traducteurs de Bagdad ont permis l'acquisition des héritages grec, perse et indien, ce qui a entraîné l'éclosion de la civilisation arabe au IX^e siècle; les traducteurs tolédans ont transmis à l'Occident la somme des patrimoines culturels grec et arabe, ce qui a amené l'éclosion de la Renaissance européenne au XV^e siècle.

À Bagdad et à Tolède, les traducteurs ont dû recourir à une langue intermédiaire pour traduire. À Bagdad, au début de la période de traduction, les traducteurs nestoriens, qui ne connaissaient pas encore la langue du nouvel occupant arabe, traduisaient d'abord du grec au syriaque, puis un autre traducteur traduisait du syriaque à l'arabe. Le syriaque joua donc le rôle de langue intermédiaire. À Tolède, les traducteurs locaux qui ne connaissaient pas bien ou pas du tout le latin traduisaient de l'arabe en dialecte local, puis les latinistes traduisaient vers le latin. Les dialectes locaux (roman espagnol, castillan, etc.) ont donc joué le rôle de langues intermédiaires.

Bagdad comme Tolède ont eu, chacune, son traducteur principal : à Bagdad, Hunayn ibn Ishâk a été le traducteur le plus prolifique et le meilleur; à Tolède, c'est Gérard de Crémone qui s'est distingué par le nombre et la qualité de ses traductions. L'un comme l'autre ont passé une partie entière de leur vie à traduire et les deux ont traduit jusqu'à leur mort. Les deux traducteurs ont joué un rôle primordial dans la transmission d'une civilisation d'un peuple à un autre; leurs noms sont passés à l'histoire; grâce à leur curiosité intellectuelle, à leur enthousiasme, à leur dynamisme, ils ont réussi à faire ce que des armées entières n'avaient pas pu faire : établir un lien intellectuel entre les peuples et sauver des patrimoines culturels entiers de la perdition et de l'oubli.

Si l'on peut établir des analogies entre Tolède et Bagdad, on peut aussi établir de nombreuses différences. D'abord, à Bagdad, les traducteurs nestoriens et sabéens étaient, grâce à leurs contacts avec la civilisation hellénique établie en Asie mineure, des érudits qui étaient

DE BAGDAD À TOLÈDE

versés en philosophie et en science. De plus, ils connaissaient le grec, langue de départ, et, très souvent, l'arabe, langue d'arrivée; ils pouvaient donc traduire seuls. Les traducteurs étrangers de Tolède ne possédaient pas le bagage intellectuel de leurs prédécesseurs étant donné qu'ils ne pouvaient trouver en latin la matière propre à étancher leur soif de connaissances. De plus, ils ne connaissaient pas, pour la plupart, l'arabe, langue de départ, et devaient dépendre de traducteurs locaux pour traduire. À leur tour, les traducteurs locaux connaissaient l'arabe et les dialectes locaux mais étaient faibles en latin; ils ne pouvaient donc pas traduire seuls.

Les traducteurs de Bagdad et les auteurs qu'ils traduisaient appartenaient à deux périodes différentes : l'Antiquité et le début du Moyen Âge; il n'y avait donc aucune affinité intellectuelle entre eux. Les vastes connaissances que possédaient de la matière traduite les premiers leur ont permis de se tirer d'affaire quand ils traduisaient. Alors que les traducteurs tolédans et les auteurs arabes dont ils traduisaient les œuvres et les commentaires appartenaient au Moyen Âge; il y avait donc entre eux une affinité culturelle et intellectuelle qui a compensé la connaissance médiocre qu'avaient les premiers de la matière traduite et de la terminologie.

Grâce à la traduction, l'arabe a été enrichi d'une terminologie forgée par les traducteurs eux-mêmes alors qu'à Tolède, le latin a été enrichi d'une terminologie empruntée à l'arabe. Les premiers ont donc apporté une contribution originale à la langue arabe alors que les seconds n'ont fait que calquer et translitérer les termes de l'arabe au latin.

À Bagdad, grâce aux capacités intellectuelles supérieures et aux vastes connaissances des traducteurs (la plupart étaient médecins, astronomes, mathématiciens ou théologiens), on traduisait le sens global des textes, ce qui donnait des traductions claires, compréhensibles et agréables à lire, qui étaient souvent, grâce au réarrangement des textes et aux commentaires marginaux que les traducteurs faisaient, plus faciles à lire et mieux agencées que les originaux grecs. À Tolède, en raison de l'absence des connaissances nécessaires, les traducteurs traduisaient mot à mot, ce qui donnait la plupart du temps un texte incompréhensible dont la syntaxe était arabe et qui était parsemé de mots arabes translitérés.

À Tolède, on n'accordait pas une grande importance aux traducteurs qu'on considérait être presque de simples scribes. Ce n'est que dans la deuxième moitié du XIII^e, à la cour d'Alphonse X (le Sage), que les traducteurs reçurent le soutien et la protection d'un souverain espagnol. Il était lui-même imbu et grand partisan de la culture arabe. À Bagdad, les traducteurs étaient très estimés; ils faisaient partie de l'entourage des khalifes, des princes et des riches particuliers dont ils recevaient toutes les faveurs. En outre, on leur accordait toutes les facilités de travail et on leur payait des salaires élevés (Hunayn recevait même le pesant d'or de ses traductions).

À Tolède, les traductions n'étaient pas révisées de manière systématique et, quand elles

DE BAGDAD À TOLÈDE

l'étaient, c'était seulement pour s'assurer que la grammaire était correcte; en effet, on ne s'occupait ni du style, ni du sens, ni de la syntaxe, encore moins de la terminologie. Alors qu'à Bagdad toutes les traductions étaient révisées par Hunayn et ses traducteurs. Même les traductions faites au cours de siècles antérieurs furent révisées et améliorées ou recommencées. Les critères de qualité étaient très élevés et beaucoup de traductions étaient refaites quand elles étaient jugées trop mauvaises.

À Bagdad, les traducteurs nestoriens avaient établi ou établissaient des traductions syriaques par écrit qui étaient ensuite traduites en arabe. À Tolède, le plus souvent, les traducteurs juifs et mozarabes dictaient oralement à leur partenaire latin la première version de la traduction en langue vulgaire puis celle-ci était mise par écrit en latin; il n'y avait donc pas de texte intermédiaire écrit.

À Bagdad, les traducteurs de la Maison de la Sagesse entreprenaient des études philologiques et collationnaient les textes syriaques aux originaux grecs pour avoir une meilleure compréhension des textes et éclaircir les parties obscures avant de se mettre à traduire. Ils collationnaient même plusieurs manuscrits grecs entre eux pour déceler les erreurs éventuelles de copiage et appréhender le sens le mieux possible. À Tolède, les traducteurs n'ont pas entrepris d'études philologiques et, à part Gérard de Crémone, n'avaient pas l'habitude de collationner les traductions arabes aux originaux grecs soit parce qu'ils ne connaissaient pas le grec, soit parce que les originaux grecs n'étaient pas disponibles à Tolède.

À Bagdad, les Arabes avaient dû aller à la recherche des manuscrits grecs, perses et indiens; avant de se mettre à traduire, ils avaient dû envoyer des délégations dans tous les coins de l'Asie mineure, de l'Empire byzantin et de l'Égypte pour mettre la main sur les ouvrages recherchés. Les traducteurs entreprenaient personnellement des voyages pour rechercher un manuscrit dont ils avaient besoin. À Tolède, les traducteurs avaient à leur disposition les collections immenses de manuscrits que les Arabes avaient pris le soin de réunir pendant les siècles de la civilisation andalouse. La matière à traduire était donc à leur portée sans qu'ils n'aient à aller la chercher.

CONCLUSION

Les traducteurs de Bagdad et de Tolède ont joué un rôle important dont la portée a été primordiale pour l'éclosion et le développement de la civilisation occidentale. D'abord, les traducteurs arabes ont transféré tout l'héritage grec classique, enrichi d'ouvrages perses et indiens, en langue arabe, ce qui a permis l'éclosion de la civilisation arabe au IX^e siècle à Bagdad. Celle-ci a connu son apogée au X^e siècle. Au cours de la "renaissance" arabe, les savants (astronomes, médecins, alchimistes, géomètres, etc.) et les philosophes ont commenté les théories héritées des Grecs, y ont ajouté les leurs et ont introduit la méthode expérimentale pour confirmer ou infirmer ces théories. Puis, au IX^e siècle, avec l'établissement du khalifat omayyade d'Espagne et la soif d'érudition qui s'est ensuivie, la somme des connaissances acquises par les Arabes des Grecs et enrichies de l'apport des Arabes d'Orient est passée en Espagne sous la forme de milliers de manuscrits qui constituèrent les immenses collections des bibliothèques tolédanes. Après la reconquête de l'Andalousie par les forces chrétiennes et la découverte de ces trésors culturels, les Espagnols et beaucoup d'érudits étrangers furent pris par une curiosité intellectuelle et le désir de rattraper le retard acquis, ce qui les poussa à entreprendre, en équipes de deux, la traduction des milliers de manuscrits arabes, fruit de plusieurs civilisations millénaires.

C'est ainsi que furent transmis à l'Occident tout le patrimoine culturel, classique et arabe, comportant les théories philosophiques, religieuses et scientifiques, constituées et compilées au cours de centaines de siècles. Ce bouquet de connaissances que les traducteurs de Tolède avaient acquis des traducteurs de Bagdad puis avaient transmis à l'Occident ne tarda pas à avoir des effets et des résultats concrets. D'abord, au niveau de la pensée : la scolastique, qui prônait l'utilisation de la raison dans l'interprétation et l'explication des dogmes religieux et de l'univers, créa une manière nouvelle de percevoir le monde et la religion; elle libéra l'homme du joug des dogmes religieux et lui permit de se réconcilier avec lui-même. À la fin du Moyen Âge, un homme nouveau était né en Europe : un homme qui, libéré, refusait dorénavant de sacrifier son bien-être au nom de l'idéal religieux et allait se mettre à chercher les moyens propres à lui assurer une vie meilleure et un monde plus beau. C'est alors que des Roger Bacon, des Leonardo da Vinci, des Galileo Galilei, des Jean Kepler, et beaucoup d'autres qui, mettant à profit ce qui leur avait été transmis, se mirent à élaborer leurs propres théories afin de constituer une science purement européenne et des principes moraux et religieux grâce auxquels allaient s'établir la civilisation occidentale à partir du XVI^e siècle. Ainsi, les traducteurs tolédans ont transmis à l'Occident le flambeau qui leur avait été transmis par leurs prédécesseurs arabes, et de Bagdad à Tolède, se refermait la boucle qui a relié l'Antiquité à l'Occident en passant par l'Orient, et l'Occident

DE BAGDAD À TOLÈDE

reprenait possession de son héritage classique qu'il avait abandonné pendant plus de deux millénaires. Grâce aux traducteurs, naissait en Europe, au XVI^e siècle, un homme nouveau : l'homme de la Renaissance, qui devait pendant les siècles suivants édifier la civilisation moderne telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Les traducteurs de Bagdad et de Tolède ont donc joué un rôle civilisateur double : ils ont contribué à l'édification de deux civilisations différentes : la civilisation arabe au X^e siècle et la civilisation occidentale au XVI^e siècle. Après plus de deux millénaires, c'est grâce au génie de Hunayn ibn Ishâk, au dévouement de Gérard de Crémone et au travail assidu de tous les traducteurs du Moyen Âge que l'Occident a redécouvert son identité et s'est réveillé après un sommeil séculaire dans lequel il s'était enfoncé à cause du fanatisme religieux.

Aux mains des traducteurs, l'Occident a réappris de nouveau ce qu'il avait cessé de connaître. Puis, ayant repris possession de son patrimoine, il a su en tirer profit et élaborer les théories philosophiques et scientifiques qui lui ont permis, à partir du XVI^e siècle, de sortir de l'ère métaphysique et d'entrer dans l'ère positiviste au XIX^e siècle puis l'ère technologique et industrielle au XX^e siècle, atteignant ainsi l'aboutissement d'une évolution s'étendant sur plusieurs siècles. Malheureusement, le mérite de ces traducteurs est presque méconnu, et, dans l'histoire des civilisations, la traduction est loin d'occuper la place qu'elle mérite.

Dans l'histoire de l'humanité, Bagdad et Tolède auront eu un rôle : elles ont été deux chaînons de la chaîne qui, grâce aux traducteurs, a relié l'Antiquité à l'époque moderne.

BIBLIOGRAPHIE

Livres

- ARNOLD, T. (Sir), et GUILLAUME, A. (édit.), *The legacy of Islam*, London, Oxford University Press, 1968, 416 p.
- BADAWI, Abdurrahman, *La transmission de la philosophie grecque au monde arabe*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1968, 199 p.
- BADEAU, John S., et al., *The Genius of Arab Civilization Source of Renaissance*, Cambridge, The MIT Press, 1983, 260 p.
- BEVAN, Edvin R., et SINGER, Charles (édit.), *The Legacy of Israel*, Oxford, Oxford University Press, 1969, 551 p.
- BERGSTRÄSSER, Gotthelf, *Hunain ibn Ishak und seine Schule*, Leiden, E.J. Brill, 1913, 81 p.
- BERGSTRÄSSER, Gotthelf (édit. et trad.), *Hunain ibn Ishaq, Über die Syrischen Galen-Übersetzungen, zum ersten mal herausgegeben und übersetzt von G. Bergstrasser*, Leipzig, Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes herausgegeben von Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, XVII. Band, No.2, 1925, 48p.
- BERGSTRÄSSER, Gotthelf (édit.), *Neue Materialien zu Hunain ibn Ishaq's Galen - Bibliographie*, Leipzig, Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes herausgegeben von der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, XIX. Band, Nr. 2, 1932, 108 p.
- BERQUE, Jacques (dir.), *Bibliographie de la culture arabe contemporaine*, Paris, Sindbad/Les Presses de l'Unesco, 1981.
- BRIFFAULT, R., *The Making of Humanity*, Londres, George Allen & Unwin Ltd., 1928, 371 p.
- BROWNE, EDWARD G., M.B., F.R.C.P., *Arabian Medicine*, Cambridge, Cambridge University Press, 1921, 138 p.
- BURDKGARDT, Titus, *Moorish Culture in Spain*, New York, McGraw-Hill Book Company, 1972, 219 p.
- BURLLOT, Joseph, *La civilisation islamique*, Paris, Hachette, 1982, 288 p.
- CHAHINE, Osman E., *L'originalité créatrice de la philosophie musulmane*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1972, 301 p.
- CHASTENET, Jacques, *Histoire de l'Espagne*, Paris, Librairie Hachette, 1967, 295 p.
- CHEJNE, Anwar G., *Muslim Spain Its History and Culture*, Minneapolis, The University of Minnesota Press, 1974, 559 p.

DE BAGDAD À TOLÈDE

- CROMBIE, A.C., *Medieval and Early Modern Science*, vol. 1, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1967, 296 p.
- DE BOER, T.J. Dr., *The History of Philosophy in Islam*, New York, Dover Publications Inc., 1903, 216 p.
- DE LACY O'LEARY, D.D., *Arabic Thought and its Place in History*, London, Routledge & Kegan Ltd., 1958, 327 p.
- DODGE, Bayard (édit. et trad.), *The Fihrist of al-Nadim, A Tenth Century Survey of Muslim Culture*, New York, Columbia University Press, 1970, vol. 1, 570 p., vol. 2, 578 p.
- DORLING KINDERSLEY Ltd. (édit.), *Quest for the Past*, New York, The Reader's Digest Association Inc., 320 p.
- DUNLOP, D.M., *Arab Civilisation to A.D. 1500*, New York, Washington, Praeger Publishers, 1971, 368 p.
- DUNLOP, D.M., *Arabic Science in the West*, Karachi, Pakistan Historical Society, (pas de date), 119 p.
- FAKHRY, Majid, *A History of Islamic Philosophy*, New York, Columbia University Press, 1983, 394 p.
- FARIS, Nabih, Amin (édit.), *The Arab Heritage*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1946, 279 p.
- FREY, Somerset, *Le Grand Livre de l'Histoire du Monde*, Paris, Éditions des Deux coqs d'Or, 1982, 448 p.
- GRUNEBaum, Gustave E. (Von), *Islam and Medieval Hellenism: Social and Cultural Perspectives*, London, Variorum Reprints, 1976, 420 p.
- HALL, Rupert A., et Hall, Marie Boas, *A Brief History of Science*, New York, New American Library, 1964, 352 p.
- HASKINS, Charles Homer, *Studies in the History of Medieval Science*, New York, Frederick Ungar Publishing Co., 1967, 411 p.
- HITTI, Philip K., *Précis d'histoire des Arabes*, Paris, Payot, 1950, 207 p.
- HITTI, Philip K., *Makers of Arab History*, London, Macmillan and Co Ltd., 1968, 268 p.
- HITTI, Philip K., *History of the Arabs from the Earliest Times to the Present*, New York, St. Martin's Press, 1970, 822 p.
- HOLT, P.M., Lambton, Arn K.S., Lewis Bernard (édit.), *The Cambridge History of Islam*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University Press, 1970, 966 p.
- HUNKE, Sigrid, *Le soleil d'Allah brille sur l'occident, notre héritage arabe*, Paris, Éditions Albin Michel, 1963, 404 p.
- KHAIRALLAH, Amin A., *Outline of Arabic Contributions to Medicine and the Allied Sciences*,

DE BAGDAD À TOLÈDE

- Beirut, American Press, 1946, 228 p.
- LANDAU, Rom, *Arab Contribution to Civilisation*, California, the American Academy of Asian Studies, 1958, 80 p.
- LECLERC, Lucien, Dr., *Histoire de la médecine arabe*, New York, Burt Franklin, 1876, vol. 1 587p., vol. 2 526 p.
- LEWIS, Bernard, *Les Arabes dans l'histoire*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1958, 190 p.
- LEWIS, Bernard, (dir.), *Le monde de l'Islam*, Paris, Elsevier Séquoia, 1976, 367 p.
- LIPPERT, Julius (Prof. Dr.)(édit.), *Ibn al-Qufi's, Tarih al-Hukama*, auf Grund der Vorarbeiten Aug. Müller's Herausgegeben von Prof. Dr. Julius Lippert, Mit Unterstützung der Kgl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Leipzig, Dieterichsche Verlagsbuchhandlung, (Theodor Weicher), 1903.
- LYONS, Malcolm (edit. et trad.), *GALENI IN HIPPOCRATIS DE OFFICINA MEDICI COMMENTARIORUM VERSIONEM ARABICAM ET EXCERPTA, QUAE ALI IBN RIDWAN EX EIS SUMPSIT EDIDIT ET IN LINGUAM ANGLICAM VERTIT MALCOLM LYONS*, Berlin, Akademie-Verlag GmbH, 1963,171 p.
- MADKOUR, Ibrahim, *L'Organon d'Aristote dans le Monde arabe, ses traductions, son étude et ses applications*, Paris, Librairie philosophique J.Vrin, 1969, 302 p.
- MCCABE, Joseph, *The Splendour of Moorish Spain*, London, Watts & Co, 1935, 298 p.
- MIELI, Aldo, *La science arabe et son rôle dans l'évolution scientifique mondiale*, Leiden, E.J. Brill, 1966, 467 p.
- MILLAS, Vallicrosa José M., *Las traducciones orientales en los manuscritos de la Biblioteca Catedral de Toledo*, Madrid, Consejo superior de Investigaciones científicas, Instituto Arias Montano, 1942, 371 p.
- MILLAS, Vallicrosa José M., *Nuevos estudios sobre historia de la ciencia española*, Barcelona, Consejo superior de investigaciones científicas, Instituto " Luis Vives " de filosofía, Sección de Historia de la Filosofía Espanola, Asociacion par la historia de la ciencia española, 1960, 364 p.
- MONROE, James T., *Islam and the Arabs in Spanish Scholarship (Sixteenth Century to the Present)*, Leiden, E.J. Brill, 1970, 297 p.
- O'LEARY, De Lacy D.D., *Arabic Thought and its Place in History*, London, Routledge & Kegan Paul Ltd., 1922, 327 p.
- O'LEARY, De Lacy D.D., *How Greek Science Passed to the Arabs*, London, Routledge & Kegan Paul, 1949, 196 p.
- PETERS, F.E., *Aristotle and the Arabs, the Aristotelian Tradition in Islam*, New York, New York University Press Ltd., 1968, 303 p.

DE BAGDAD À TOLÈDE

- READ, Jean, *The Moors in Spain and Portugal*, London, Faber and Faber, 1974, 268 p.
- RISLER, J.C., *La civilisation arabe*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1955, 242 p.
- ROSENTHAL, Franz, *The Classical Heritage in Islam*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1965, 298 P.
- The Technique and Approach of Muslim Scholarship*, Roma, Pontificum Institutum Biblicum, 1947, 74 p.
- SADEK, M. M., *The Arabic Materia Medica of Dioscorides*, Québec, Les Editions du Sphinx, 1983, 229 p.
- SARTON, George, *Introduction to the History of Science*, vol. 2, 1^{ère} partie, Washington, Carnegie Institution of Washington, 1931, 480 p.
- SBATH, Paul, et Meyerhof, M. (édit.), *Le livre des questions sur l'œil de Honain ibn Ishaq*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1938.
- SCHACHT, Joseph, et Bosworth, C.E. (édit.), *The Legacy of Islam*, Oxford, University Press, 1974, 530 p.
- SEMAAN, Khalil I. (édit.), *Islam and the Medieval West, Aspects of Intercultural Relations*, Albany, State University of N.Y. Press, 1980, 172 p.
- SOURDEL, Dominique, *L'Islam médiéval*, Paris, Presses universitaires de France, 1979, 223 p.
- SOURDEL, D. et J., *La civilisation de l'Islam classique*, Paris, Arthaud, 1968, 673 p.
- STEWART, Desmond, et les rédacteurs des Éditions Time-Life, *L'aube de l'Islam*, TIME-LIFE International (Nederland) B.V., 1968, 192 p.
- TERRASSE, Henri, *Islam d'Espagne - Une rencontre de l'Orient et de l'Occident*, Paris, Librairie Pion, 1958, 299 p.
- THERY, R.P.G., o.p., *Tolède grande ville de la renaissance médiévale*, Oran, Éditions Heintz Frères, 1944, 151 p.
- WALZER, Richard, *L'éveil de la philosophie islamique*, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1971, 80 p.
- WALZER, Richard, *Greek into Arabic, Essays on Islamic Philosophy*, Cambridge, Harvard University Press, 1962, 256 p.

Articles de périodiques et d'encyclopédies

- ABUL NAGA, Sayed Attia, "L'arabe, langue de travail", dans *Babel*, vol. 19, n 3, 1973, pp. 107-111.
- BEDORET, S.J., "Les premières traductions tolédanes de philosophie, Oeuvres d'Alfarabi", dans *Revue néoscholastique*, vol. 41, 1938, pp. 80-97.

DE BAGDAD À TOLÈDE

- CUNQUEIRO, Alvaro, “ Tertulia de Boticas Prodigiosas ” dans *ATA Chronicle*, vol. 8, n° 9, p. 10.
- DE VAUX, R., “ La première entrée d’Averroes chez les Latins ”, dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, vol. 22, 1933, pp. 193-245.
- DUNLOP, D.M., “ The Word of Translation at Toledo ”, dans *Babel*, vol. 6, n° 2, juin 1960, pp. 55-59.
- GABRIELLI, Giuseppe, “ Hunayn Ibn Ishaq ”, dans *ISIS*, vol. 6, 1924, pp. 282-292.
- KRUK, Remke, “ Early Arabic Translations, Their Methods and Problems ”, dans *Babel*, vol. 22, n° 1, 1976, pp. 15-20.
- LECLERC, L., “ De la traduction arabe de Dioscorides et des traductions arabes en général. Études philologiques pour faire suite à celles sur Ebn Beithar ”, dans *Journal asiatique*, janvier 1967, pp. 5-38.
- MEYERHOF, M., “ New Light on Hunain Ibn Ishaq and his Period ”, dans *ISIS*, vol. 8, n° 28, mars 1926, pp. 685-724.
- MEYERHOF, M., “ Les Versions Syriaques et Arabes des Écrits Galéniques ” dans *Byzantion*, vol. 3, 1926, pp. 33-51.
- SOURDEL, D., “ Bayt al-Hikma ”, dans *Encyclopédie de l’Islam*, vol.1, 1960, p. 1175.
- STROHMAIER, G., “ Hunayn b. Ishak al-Ibadi ”, dans *Encyclopédie de l’Islam*, vol. 3, 1971, pp. 598-601.
- TURKEL, Roland, “ Gérard de Crémone, traducteur scientifique du XII^e siècle et principal initiateur de l’Occident à la culture scientifique gréco-arabe ” dans *Babel*, vol. 8, n° 1, 1962, pp. 53-56.
- UGIDOS, José F.I.L. “ The Toledo Translators ” dans *The Linguistic Review*, vol. 24, n° 112, 1948, pp. 25-27.
- VAN HOOFF, Henri, “ La traduction scientifique : un phénomène récent? ”, *Meta*, vol. 26, n° 3, septembre 1981, pp. 215-222.
- VAN RIET, Simone, “ De Bagdad à Tolède, ou la transmission de la culture arabe à l’Occident latin ”, dans *Actes du Colloque d’histoire du christianisme de l’Université libre de Bruxelles*, 22-23 avril 1976, pp. 47-56.
- WERRIE, Paul, “ L’École des Traducteurs de Tolède ”, dans *Babel*, vol. 15, n° 4, 1969, pp. 202-212.